C. de Biron

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME HUITIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

15 NOVEMBRE. — 4e LIVRAISON.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, N. 10.
LONDRES,
CHEZ BAILLIÈRE, 219 REGENT STREET.

1836.

**LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
PHILOSOPHIE, VOYAGES, SCIENCES, BEAUX-ARTS.**

TABLE DES MATIÈRES.

La *Revue* publiera dans ses prochaines livraisons :

LE JUIF PRISCUS, SIXIÈME LETTRE SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, par M. **AUGUSTIN THIERRY.**

DE LA LITTÉRATURE ORIENTALE, par M. **AMPÈRE.**

MAITRE HANS SACHS, par M. **HENRI BLAZE.**

UN POÈME, par M. **AUGUSTE BARBIER.**

UN ROMAN, par M. **P. MÉRIMÉE.**

DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE M. RAYNOUARD, par M. **H C. LABITTE.**

DE L'ESPAGNE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

DEUXIÈME PARTIE.[1]

Quand un souverain régnant par l'hérédité ou par la conquête, use, pour se maintenir, des plombs de Venise ou des cachots du Spielberg, on peut déplorer des rigueurs que l'humanité réprouve, sans contester qu'elles ne soient autorisées par le droit de la défense et de la guerre. Mais qu'un prince porté par l'insurrection au trône d'où venait de tomber son père, et dont la vie s'écoula loin du théâtre d'une résistance héroïque, sans qu'il ambitionnât jamais l'honneur de la partager, expose aux fers et au soleil des présides africains ceux dont le principal tort fut d'avoir subi l'empire d'irrésistibles circonstances, c'est là un de ces actes d'immoralité qui altèrent à leur source tous les sentimens d'un peuple et appellent pour l'avenir de redoutables expiations.

La Providence a fait subir à l'Espagne une épreuve que le pouvoir n'a nulle part traversée avec autant de danger : ce pays a passé, en moins d'un demi-siècle, des jours de honte où un vieux monarque livrait à son favori l'honneur de sa couche et celui de la nation, aux humiliantes alter-

(1) Voyez le numéro du 1er octobre.

natives de ce règne d'égoïsme et d'imprévoyance, qui fut toujours facile devant la force, inexorable devant la faiblesse; comme si le prince dont la royauté sortit d'une révolution de palais pour s'abîmer dans une autre, n'avait eu rien dans les veines ni du doux sang de saint Louis, ni du noble sang de Louis XIV.

Les engagemens de Valence devaient être d'autant plus sacrés pour Ferdinand qu'ils avaient été plus libres; mais ils ne pouvaient convenir au parti qui entendait effacer tout souvenir des six dernières années, et croyait que les idées se fusillent comme les hommes. Ces promesses semblaient respecter, en effet, le principe d'une réforme politique, en n'en repoussant que l'excès; et c'était ce principe même que prétendait atteindre la faction pour laquelle il n'était aucun enseignement ni dans la crise européenne, ni dans celle de l'Amérique.

Fidèle au passé comme à un culte, et, à l'exemple des dévots de l'Inde, honorant son idole en raison même de ses difformités, elle ne comprenait l'Espagne qu'avec les trésors du Mexique pour faire vivre la cour, les aumônes des couvens pour faire vivre le peuple, l'inquisition pour maintenir les esprits novateurs, les innombrables rouages du vieux gouvernement pour ralentir son action en lui rendant tout impossible. Merveilleuse organisation à laquelle, au commencement du siècle, l'influence française avait failli faire échapper le royaume, et que la réaction de 1814 permettait de rétablir dans sa pureté originelle. Point d'administration, point de finances, point de crédit, point de commerce, point ou peu d'agriculture; les galions, les *mayorasgos*, la *mesta*, l'inquisition et la contrebande, tel avait été le régime de l'Espagne, tel par conséquent il devait être.

Pour cela, deux choses seulement étaient à faire : d'abord reconquérir l'Amérique, sans les trésors de laquelle le système entier croulait par sa base, puis chasser de la Péninsule ou ensevelir dans les prisons tous les hommes qui, soit dans la législature, soit au dehors, avaient provoqué les derniers changemens, et dresser la potence sur la place de la *Cebada*, pour y accrocher quiconque oserait rappeler qu'une immense révolution politique avait été consommée.

Cela fait, les colonies ramenées à l'obéissance, l'Espagne délivrée de tous les *afrancescados*, *liberales*, constitutionnels, industriels, administrateurs et financiers, les choses devaient reprendre leur cours avec la plus grande régularité; et l'on verrait alors ce que peut l'énergie d'un gouvernement qui aborde de front les obstacles : raisonnement à l'usage de tous les fanatismes, qui aboutit à fonder l'ordre public sur le massacre ou la proscription de tous les gens qui ne sont pas de notre avis, et dont la stoïque Montagne avait fait aussi l'application.

Ce système fut suivi avec l'aveugle obstination que ce parti appelle de la

fermeté. En niant le mouvement, il se persuada que l'Espagne n'avait pas marché, quoique, pendant six ans, elle eût été soumise à l'action de la tribune et de la presse, et qu'une innombrable quantité d'hommes nouveaux se fussent élevés des rangs les plus infimes aux premières dignités de l'armée. On se prit donc à faire une aussi savante étude des abus pour les rétablir, qu'on aurait pu le faire pour les éviter.

Le bon sens et l'équité indiquaient la convenance d'une amnistie générale au sortir d'une époque pleine de troubles et d'incertitudes, durant laquelle il avait été plus difficile de connaître son devoir que de le faire. Mais la restauration, sanctionnant des proscriptions autorisées par la guerre et qui devenaient un crime après la paix, décréta l'exil en masse des dix mille Espagnols qui avaient jusqu'au dernier jour suivi la fortune de Joseph et de la France. Le séquestre fut apposé sur tous leurs biens, et ce ne fut qu'après plusieurs mortelles années de souffrances, que quelques parcelles en purent arriver sur le sol étranger où ils devaient mourir (1).

Mais afin de rendre les fortunes égales, et comme pour confondre toutes les notions de l'équité naturelle, ceux d'entre les Espagnols qui avaient opposé à l'invasion étrangère la résistance la plus énergique, subissaient en même temps des sévices plus rigoureux encore. Au moment où Ferdinand mettait le pied dans la capitale, il traduisait devant des commissions spéciales tous les membres des cortès ordinaires et extraordinaires, les ministres, les membres de la régence, et généralement tous les individus ayant coopéré à la rédaction de la constitution de 1812, ou qui s'en étaient montré les partisans (2): immenses tables de proscription où la cupidité inscrivit autant de noms que la vengeance.

Pendant plus de deux années, de longues listes apparurent pour remplir les cachots vidés par les condamnations aux présides, l'exil ou le confinement dans les monastères. Les hommes les plus considérables de l'Espagne par leurs lumières et leur importance politique payèrent de six années de bagne le crime d'avoir voulu sauver la patrie, sans un roi que sa fortune et son indifférence semblaient en avoir séparé pour jamais (3). Alors se produisit cette émulation entre toutes les folies et

(1) Décret du 16 mai 1816.

(2) Décret du 30 mai 1814.

(3) Le fragment qui nous a été laissé par M. de Martignac, de l'*Essai sur la révolution d'Espagne et l'intervention de* 1823, présente un tableau fidèle de cette époque. Malgré l'extrême réserve que son système politique et sa position personnelle imposent à l'auteur, l'ame de l'honnête homme déborde en cris éloquens au récit de ces proscriptions sauvages; et la situation de l'Espagne sous un régime où « l'imprudence le disputait à la cruauté, » a été rarement appréciée avec un tact politique plus sûr et une plus haute moralité. De

toutes les exigences qui distingue les réactions, dans quelque sens qu'elles s'opèrent. Non content de rendre aux couvens tous les biens dont les cortès avaient disposé (1), on ne tint plus compte des mesures antérieurement négociées avec la cour de Rome dans le double intérêt des finances de l'Espagne et de la discipline ecclésiastique. En même temps qu'une cédule royale rétablissait le Saint-Office, se fondant sur ce que « l'usurpation et les prétendues cortès avaient regardé la suppression de ce tribunal comme une mesure très efficace pour servir leurs projets pervers (2), » on rappelait les jésuites (3) en leur rendant les biens qui avaient appartenu à leur société dans le siècle précédent.

L'administration du royaume fut remise avec le plus grand soin dans la séculaire confusion que tant de ministres s'étaient appliqués à corriger. En place de l'heureuse division territoriale décrétée par les cortès, reparurent ces provinces régies par des capitaines-généraux, cumulant certaines attributions judiciaires avec la plénitude de l'autorité militaire et administrative. Enfin, au sommet de cette hiérarchie, on vit se relever, triomphant des révolutions et de l'expérience, ces conseils de Castille, des Indes, des Ordres, des Finances, de la Marine et de la Guerre; autorités indépendantes du ministère et presque du souverain lui-même, que leurs traditions rendaient hostiles à toute réforme entreprise dans l'intérêt du pouvoir ou des peuples, et qui firent si long-temps de la monarchie espagnole un despotisme tempéré par l'impuissance.

Inutile de descendre des faits eux-mêmes à leurs ignobles instigateurs, et des enseignemens de l'histoire aux mémoires des valets de chambre. Il est trop vrai que quelques prêtres intrigans des rangs les moins élevés de la hiérarchie sacerdotale, que des serviteurs attachés à la domesticité du monarque, formèrent autour de Ferdinand cette *camarilla* fameuse dont un ministre étranger devint l'ame, afin sans doute de trouver à dépenser dans les loisirs d'une cour de second ordre une activité d'esprit qui devait laisser à Madrid de si funestes souvenirs.

Ce qui suscite le plus de dégoût contre les gouvernemens asiatiques, c'est de voir des êtres auxquels n'appartient pas même le nom d'hommes, s'élever soudain aux premières charges de l'état pour prix de services sans nom rendus dans l'obscurité d'un sérail, et pourtant, durant six années, l'Europe dut contempler avec un sentiment analogue cette Pé-

telles doctrines sont froides et ternes au jour brûlant des révolutions; toutefois, dans la situation de l'Espagne, on serait heureux de pouvoir y recourir pour les terminer.

(1) Décret du 21 mai 1814.

(2) Décret du 14 juillet 1814.

(3) Décrets du 29 mai 1815 et du 6 juillet 1816.

ninsule, naguère si glorieuse, aujourd'hui si sombre et si abaissée, où se croisaient tant d'intrigues inhabiles, qui n'avaient souvent aucune signification politique; intrigues qui cependant faisaient et défaisaient les ministères, et dont les fils se nouaient loin de tous les regards, dans le secret des résidences royales.

Observons ici un nouvel exemple de cette puissance exercée par les idées contemporaines sur les gouvernemens dont l'unique préoccupation est de leur échapper.

L'ancien régime prétendait ressaisir l'Espagne; mais il n'y pouvait réussir qu'en retrouvant les mines du Nouveau-Monde, pour solder par leurs produits périodiques la paresse d'une administration aussi nombreuse qu'inutile, et en endormant le génie national par un monopole sans concurrence. Il fallait avoir raison des insurrections déjà victorieuses ou près de le devenir, à Vénézuéla, au Chili, au Pérou, à Buenos-Ayres, au Mexique, et combattre à la fois sur tous les points de cet immense continent. Morillo, épuisé par une guerre qui l'appelait tantôt au sommet d'inaccessibles cordillières, tantôt au fond de solitudes désolées, devait succomber infailliblement si la mère-patrie ne lui envoyait de prompts et puissans secours.

Or, pour combattre cette révolution qu'on appelait une révolte, et avec laquelle il n'eût pas alors été plus impossible au roi Ferdinand de transiger en Amérique qu'en Europe, on devait d'abord se procurer une armée, au risque de se livrer à la classe qui avait vu avec le plus de répugnance le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Pour embarquer cette armée, il fallait une flotte qu'on n'avait ni le temps ni les moyens d'équiper, et qu'on fut réduit à marchander à la Russie; il fallait enfin des ressources présentes pour ressaisir ces trésors, base problématique de l'édifice si témérairement relevé; et pour avoir de l'argent, force était de s'adresser au crédit, de donner, avec des garanties pour la dette publique, quelques gages d'une bonne administration.

Cette nécessité fut si pressante, que l'antipathie entretenue contre les innovations et les novateurs dut parfois plier devant elle. L'on transigea de mauvaise grace, mais l'on transigea; ce fut ainsi que les Éguia, les Lozano de Torres, ces immobiles champions des coutumes paternelles, reçurent à côté d'eux, dans le conseil ministériel, don Martin Garay, surnommé le Necker de l'Espagne, et quelques hommes de la même école.

Ce ministre devait assurer des services pour lesquels il était sans aucune ressource, et en même temps faire honneur à une énorme dette publique à laquelle on venait d'enlever ses gages. La partie la plus pesante se composait de ces valès royaux auxquels les cortès avaient rendu

quelque crédit en affectant les biens de l'inquisition à leur remboursement (1). Cette hypothèque détruite, il en fallait nécessairement une autre; et où la chercher, dans la pénurie de l'Espagne, ailleurs que dans les biens de main-morte? Malgré de vives résistances, une négociation dut s'engager dans ce sens avec la cour de Rome, qui, sans accorder tout ce que réclamait le ministre, le mit cependant en mesure de préparer un plan de finances (2). Les valès avaient d'abord été réduits au tiers de leur valeur nominale : une cédule royale du 3 avril 1818 ordonna que les non consolidés seraient admis à remplacer les autres par degré d'extinction et au moyen d'un tirage au sort. Enfin, une disposition générale opéra cette même année la classification de la dette en deux parties, l'une portant intérêt à quatre pour cent, l'autre étant considérée comme créance reconnue, mais sans intérêt.

On connaît le mot : *J'aimerais mieux vous devoir toute ma vie que de nier ma dette un seul instant.* Cela s'appelait en 1818 comme en 1834 équilibrer un budget. On voit que ces traditions sont de vieille date en Espagne, et qu'elles appartiennent à tous les gouvernemens qui s'y sont succédé.

Mais ces expédiens ne suffisaient pas, et M. de Garay avait compté sur des ressources que la cessation complète du commerce et l'état désastreux de l'agriculture rendirent de jour en jour plus illusoires. Les évènemens de l'Amérique réclamaient, d'ailleurs, des mesures auxquelles, dans ses plus beaux jours, l'Espagne aurait eu peine à faire face. Garay essaya donc, mais sans succès, de reprendre en sous-œuvre quelques plans des deux législatures, comme l'établissement et l'égale répartition de l'impôt direct, la suppression des immunités financières des provinces et des corporations, l'ouverture de quelques ports francs, et la modification des anciens tarifs : toutes ces tentatives furent vaines.

Rien ne semblait pouvoir désormais relever ni le crédit, ni l'industrie

(1) Déjà, en 1814, une immense dette étrangère pesait sur l'Espagne, et la bonne foi fut loin de présider à sa liquidation. La Hollande avait fait, en 1807, au ministère de Godoy un prêt de 72,000,000 qu'on hésita long-temps à reconnaître. Les réclamations françaises, dont le réglement dut s'opérer en vertu de la convention du 25 avril 1818, suscitèrent mille difficultés entre les deux cabinets. Enfin, le gouvernement espagnol ne sut rien trouver de mieux, pour diminuer la masse de ses engagemens, que de déclarer déchus de leurs droits à une liquidation, tous les porteurs de titres par possession ancienne ou par acquisition qui les auraient présentés à l'*intrus*, et en auraient obtenu la liquidation en reconnaissance ou inscription sur les livres de ce gouvernement.

(2) Bulle du 26 juin 1818, qui permet d'appliquer, pendant deux ans, les revenus et produits des prébendes ou autres bénéfices ecclésiastiques de nomination royale qui viendraient à vaquer, à l'extinction de la dette publique, ordonne la vacance des bénéfices de libre collation pendant six années, et l'application de leurs revenus et du produit des annates à la même destination.

de l'Espagne, bloquée de Cadix à la Corogne par les corsaires des insurgés, compromise avec les États-Unis pour les Florides, et contrainte d'acheter cher l'apparente neutralité de l'Angleterre dans la lutte contre ses colonies. La stagnation des affaires, la misère du peuple, et ce manque absolu de confiance qui engendre et annonce les révolutions, conduisirent enfin ce triste gouvernement à ce point de détresse, que le roi d'Espagne et des Indes, ayant besoin d'une somme de quinze millions de francs pour le départ de la grande expédition d'Amérique, ne put l'obtenir du crédit, malgré le taux de l'intérêt fixé à huit pour cent et l'hypothèque donnée sur les fonds de la guerre, et qu'il dut la faire recouvrer comme emprunt forcé sur ses sujets et les négocians étrangers fixés dans ses états (1)!

Chaque jour des révolutions ministérielles venaient attester des embarras nouveaux et les influences de bas étage qui les aggravaient encore. Don Martin Garay, don Joseph Léon de Pizarro, don Joseph Figueroa, étaient tombés du pouvoir au moment où ils se croyaient le plus nécessaires au monarque et le plus assurés de sa faveur. Un ordre d'exil les enleva au milieu de la nuit à la capitale et à leur famille; mais ceux d'entre leurs collègues qu'on accusa de les avoir supplantés, furent sacrifiés à leur tour, comme pour prouver qu'on était aussi incapable de suite dans un sens que dans un autre. Alors la plupart des portefeuilles ne furent plus tenus que par *intérim*, et les changemens devinrent si fréquens, qu'on dut renoncer à chercher une signification politique à des oscillations quotidiennes, fruits de la méfiance et du caprice.

Que dans l'empire ottoman, où le dogme religieux immobilise l'esprit humain et où les existences privées végètent à part de la puissance publique, le novateur Mahmoud, allant à l'encontre de la mission qu'il reçut de ses pères et du prophète, rencontre des résistances obstinées, rien de plus simple. Qu'au sein d'une nation chrétienne incessamment travaillée par l'esprit de vie, qu'en un pays où les imaginations si longtemps enflammées n'agissent plus que sur elles-mêmes, un système où la bêtise et l'intrigue se combinent pour se compromettre l'une par l'autre, soulève des résistances journalières, que ces résistances rencontrent des sympathies dans les masses qui, encourageant naguère le monarque à ressaisir le pouvoir absolu, sont déjà prêtes à lui demander compte des malheurs d'une patrie qu'elles s'imaginaient lui avoir confiée si grande, rien de plus logique et qui ait moins droit de surprendre.

Dès que la restauration espagnole se fut affichée comme une réaction, tous les esprits prévoyans durent comprendre qu'un gouvernement qui n'avait su lier son existence à aucun intérêt d'avenir, serait à la merci de

(1) Janvier 1819.

la soldatesque et des complots, le jour où le peuple rentrerait dans son indifférence, et où la misère lui créerait des besoins. Aussi Ferdinand était à peine établi dans son palais, que déjà l'insurrection frappait à sa porte. Mina avait tenté de soulever la Navarre; Porlier vit un moment les garnisons de la Corogne et du Ferrol répondre à sa voix si connue; Richard aiguisa son poignard au sein de Madrid, et la torture, aussi atroce que l'assassinat, reparut comme pour rejeter quelque pitié sur le coupable. Cependant Lacy organisait l'insurrection en Catalogne, et sa mort, long-temps différée, sembla moins une expiation qu'une froide vengeance. De son sang sortit Vidal, dont les angoisses furent moins longues que celles infligées plus tard par d'autres passions au malheureux qui fut son juge (1).

Une grande partie de l'armée appartenait à la conspiration, et le pouvoir ne voyait rien. Elle était dominée par les sociétés secrètes, auxquelles la perspective de passer en Amérique et d'y mourir fournissait un stimulant plus énergique encore que les opinions libérales. Le temps n'était plus où le génie castillan s'élançait avec confiance vers ces lointains rivages, et les répugnances de l'armée espagnole révélaient l'issue fatale avec plus de certitude encore que les victoires de Bolivar.

Plusieurs mois avant qu'éclatât le complot de l'île de Léon, la conspiration était flagrante au sein des troupes rassemblées au *camp de la Victoire*. La plupart des chefs y trempaient, et le comte de l'Abisbal, jouant dès-lors le rôle qu'il poursuivit depuis avec plus de bonheur que de loyauté, n'en dévoilait à la cour que juste ce qu'il fallait pour se mettre en règle avec elle.

Les révolutions politiques s'apprécient d'ordinaire par le trait saillant qui les domine; c'est ainsi que celle de 1820 est toujours envisagée en Europe comme une insurrection exclusivement militaire, impression qui passera probablement dans l'histoire, et qui pourtant n'est pas exacte. Cette révolution s'opéra selon la formule que Tacite a donnée, il y a dix-huit siècles, pour toutes celles qui réussissent. Ce qu'un petit nombre osa tenter fut approuvé par beaucoup et souffert par tous. Avant le complot de *Las Cabezas*, le gouvernement royal était menacé, ici par de mystérieuses intrigues dont une partie de l'administration était complice, ailleurs par des tentatives à main armée. Depuis près d'une année, des bandes nombreuses parcouraient l'Estramadure et la Manche, proclamant la constitution et en rétablissant les insignes; et s'il n'avait été pris et pendu un mois trop tôt, Melchior, resté un bandit de grande route, fût devenu peut-être un héros d'histoire (2).

(1) Le général Elio, étranglé à Valence en 1822, après une captivité de deux années.
(2) Melchior fut exécuté à Madrid le 3 février 1820.

Gardons-nous d'oublier, d'ailleurs, que si la tentative de Quiroga sur San Fernando et l'expédition téméraire de Riego en Andalousie n'avaient été secondées par des démonstrations populaires dans les principales villes du royaume, l'île de Léon eût été probablement le tombeau d'une insurrection dont rien ne semblait plus devoir faire espérer le succès. Le mouvement avait éclaté le 1er janvier, et au commencement de mars, la colonne de Riego était à peu près détruite par les combats et les fatigues. L'île de Léon elle-même ne paraissait pas pouvoir offrir une longue résistance aux efforts du général Freyre. La révolution était donc aux abois dans les lieux qui furent son berceau, lorsqu'éclatèrent les mouvemens de la Galice, de la Navarre, de l'Aragon, de Valence, et, en dernier lieu, celui de Cadix; mouvemens qui trouvèrent partout des proscrits pour les fomenter et les conduire: à la Corogne, Agar, ancien régent du royaume; à Saragosse, Garay, l'ancien ministre; ailleurs, des prisonniers qui passèrent en un jour des cachots aux conseils du monarque. Au moment même où le comte de l'Abisbal, jugeant que cette fois l'issue de la crise était infaillible, faisait proclamer la constitution par l'armée de la Manche, l'émeute de Madrid arrachait le matin au roi Ferdinand la promesse de convoquer les cortès du royaume, selon l'engagement dont il se souvenait alors pour la première fois, et le soir, la proclamation immédiate de l'acte de 1812, « d'après la volonté générale du peuple (1). » Au jour du danger, les conseils de la peur ne manquèrent pas plus que n'avaient jusqu'alors manqué ceux de la violence; ils venaient des mêmes hommes et furent également écoutés.

Cette sombre nuit du 7 mars, qui vit se relever une constitution dont tant de maux allaient suivre le rétablissement, après que tant de maux en avaient signalé la chute, rappelle aujourd'hui une autre nuit plus récente. Alors qu'on la croyait pour jamais ensevelie dans le long catalogue des expériences oubliées, elle a reparu de la même manière qu'en 1820, et la scène militaire de Saint-Ildephonse s'est aussi répétée au palais *das Necessidades*. Le Portugal, ce pâle satellite de l'Espagne, a suivi, dans sa dernière révolution, l'astre dont l'influence le domine, et auquel il tend à se réunir plus étroitement encore. A ce spectacle, les gouvernemens et les peuples se sont rejetés en arrière, et ont cru retrouver un instant leurs émotions d'une autre époque. Mais l'instinct public a bien vite compris que ces rapprochemens apparens cachaient de profondes dissidences, et que des événemens prétendus analogues avaient une portée et un caractère très différens.

Au mois de mars 1820, après les sermens de son roi, qu'elle crut sin-

(1) Proclamation du 7 mars 1820.

cères et qui d'abord le furent peut-être, l'Espagne s'associa, dans une unanime allégresse, à l'espoir d'un meilleur sort. Les écrivains les moins favorables à la révolution ne peuvent s'empêcher de reconnaître que tel fut le sentiment des premiers jours; ils n'attribuent le refroidissement de l'opinion et les irritations populaires qu'aux mesures subséquentes adoptées par les cortès. Mais, en août 1836, Madrid a vu les triomphateurs violer les domiciles, pour y chercher des victimes, avec autant d'ardeur qu'ils en mettaient, en 1820, à ouvrir les cachots pour les vider; Madrid a vu se partager avec une joie de cannibales les chairs palpitantes du seul homme qui sût y faire encore son devoir. Alors l'Espagne a tremblé sur elle-même, son enthousiasme a pris je ne sais quelle expression douloureuse et convulsive, et elle a tout laissé faire, parce qu'elle semble désormais incapable de rien empêcher.

Au dehors, grande a été la joie dans le parti qui, depuis trois ans, a les yeux fixés vers la Navarre, comme sur la sainte montagne d'où viendra le secours; grande aussi a été la douleur parmi les hommes qui osaient prédire à la Péninsule de meilleurs jours, en la voyant échapper pour la première fois à la tyrannie des partis exclusifs et des passions inexorables. Quelque illusion qu'une portion considérable de la presse, en France et en Angleterre, se soit complu à entretenir sur ce point, il semblait difficile de douter que l'exhumation du code de Cadix ne profitât pas à la fois à don Carlos et aux adeptes des sociétés anarchiques, et ne servît en définitive les intérêts du premier, parce que, sans être une garantie pour l'avenir de l'Espagne, il serait peut-être un refuge pour un jour de tempête.

Ce qui avait blessé à mort le dernier gouvernement, c'était un système de persécution inique contre les hommes, impuissant contre les idées. La restauration était tombée en s'associant à une réaction aristocratique et monacale, repoussée par la noblesse éclairée qu'on plaçait hors du droit commun sans aucun avantage, et dans laquelle les hommes de conscience et de lumière voyaient une épreuve terrible pour le dogme catholique, à l'immutabilité duquel on prétendait associer des formes transitoires et des institutions sans vie.

Si la force de tout gouvernement qui s'élève gît dans le principe dont la méconnaissance fit choir celui qui l'a précédé, l'expérience traçait aux cortès la seule voie qu'elles dussent suivre. La restauration française a succombé sous les intérêts bourgeois, devenus le point d'appui de la monarchie nouvelle. La restauration espagnole périssait par le manque de crédit au dehors, et, au dedans, par les désordres d'une administration qu'on s'était refusé à refondre, quoiqu'elle ne fonctionnât plus. Là était le mal, là devait porter le remède. En donnant ample

satisfaction à cet universel besoin des sociétés modernes, le gouvernement constitutionnel était fort, car il marchait dans le sens de son principe.

Modifier profondément la législation civile, rendre à la circulation des masses énormes de propriétés substituées, en corrigeant des lois qui ruinaient les familles aux mains desquelles elles maintenaient des immeubles sans nulle valeur; négocier avec Rome une réforme qui, sans toucher aux droits spirituels de l'église, donnerait au clergé une attitude nouvelle, et supprimerait graduellement ce qui, n'étant plus un objet d'édification, était devenu une pierre de scandale; refondre le système financier pour donner des gages à la confiance publique; soumettre les provinces au droit commun, en combinant un large système de libertés locales avec l'unité de l'administration; préparer l'émancipation intellectuelle du pays en réglant avec prudence la liberté de la presse; ne pas imiter enfin, dans ses précipitations et ses violences, un gouvernement qu'elles avaient perdu : telle était pour les cortès cette mission providentielle que tout pouvoir reçoit des circonstances qui l'ont fait naître.

La chute du régime de *camarilla*, l'adhésion de l'Espagne à une constitution qu'elle connaissait à peine, s'expliquent par cette vague espérance. Elle attendait cette liberté réglée par l'ordre, qui n'est un lieu commun de la langue politique que parce qu'elle est le vœu constant des nations. La Péninsule n'aspirait point à passer de l'atonie à la fièvre cérébrale; et en laissant tomber le gouvernement des valets de chambre, la démagogie de la *Puerta del Sol*, les discours incendiaires de la *Fontana d'Oro* et du club *Landaburu* étaient fort loin de sa pensée.

Ses représentans, nommés partout avec enthousiasme et avec ordre, selon le mode compliqué de 1812, portèrent, pour la plupart, à Madrid des convictions analogues. Si des théories absolues étaient restées dans bien des têtes, si de longs ressentimens avaient fait couver la vengeance au fond de bien des ames, il est des instans solennels où tout semble s'oublier, parce qu'on est à son insu dominé par une vue plus générale et plus haute. Mais que celle-ci vienne à s'éclipser devant un obstacle qui surgit ou une méfiance qu'on fait naître; que l'opinion publique, constante au fond dans ses vœux, mais incertaine dans sa marche, faiblisse un jour devant les partis, dont l'unique étude est de la contraindre au silence, alors les passions individuelles reprennent leur cours, et les assemblées, où la majorité a commencé par être saine, deviennent des conventions; alors on va vite du 10 août au 21 janvier, du 21 janvier au 31 mai.

Telle eût été, on peut le croire, l'issue du mouvement parlementaire en Espagne, quoiqu'il eût commencé par donner la majorité aux Martinez de la Rosa et aux Toreno, noms honorables, qui, malgré quelques fautes,

expriment depuis si long-temps, dans la disgrace comme au pouvoir, les vœux réels et les besoins constans de leur patrie. La seconde législature, où, dans le principe, ces opinions dominaient encore, s'effaça bientôt devant un autre pouvoir. Le sang coula sous le marteau; le peuple rendit des arrêts, et le garrot fut à ses ordres; d'affreux engagemens firent pactiser les partis avec le génie du mal et de la mort; et, vers la fin de 1822, la nation tout entière paraissait engagée ou dans les sociétés secrètes ou dans les bandes de la foi.

L'Espagne de 1820, qui avait laissé choir le pouvoir absolu et salué le régime constitutionnel comme l'ère d'une pacifique réforme, cette Espagne-là semblait rentrée à cent pieds sous terre. Ainsi, après la nuit de la Granja, l'Espagne de 1834 a fait silence; et en la voyant aujourd'hui menacée par don Carlos et par l'anarchie, bon nombre d'écrivains se frottent les mains, disant: Vous voyez qu'il n'y a pas d'opinion modérée dans la Péninsule! Mais un Chinois qui eût vu la France à la fin de 93 n'eût pas manqué d'écrire aussi à ses correspondans de Pékin, que dans la grande monarchie de l'Occident il n'y avait que des septembriseurs et des Vendéens, l'émigration ou la Montagne. Il n'eût pas eu assez de discernement, le Chinois, pour deviner que la France de 89 vivait pourtant sous la tempête, comme vit aujourd'hui l'Espagne de 1834, comme en 1822 vivait l'Espagne de 1820.

Dans quelles circonstances, selon quel mode et d'après quelles lois les majorités s'effacent-elles devant les minorités? Grave problème que la suite des événemens va nous permettre d'éclairer.

Les premiers travaux des cortès indiquèrent qu'elles comprenaient leur mission. L'état des finances, de l'armée, de la marine, donna lieu à des discussions lumineuses. Une loi importante sur les majorats fut votée dans un esprit de sagesse; ils furent replacés dans la classe des biens libres, et leurs propriétaires purent en disposer sous certaines réserves et conditions équitables (1). Le ministère, choisi par le roi entre les disgraciés de la camarilla et les détenus des présides (2), parut d'abord généreux, car il n'étala pas avec un trop cruel orgueil l'empreinte de ses fers. La résignation de la couronne et la modération de l'assemblée auraient sans doute rendu l'harmonie possible, si les résistances des vaincus n'avaient fait concevoir des espérances à l'une, si les exigences des vainqueurs n'avaient également servi de stimulant à l'autre.

Le principal embarras pour les pouvoirs sortis d'une révolution est de

(1) Loi du 12 octobre 1820.

(2) Les membres les plus importans de ce cabinet étaient les frères Argüelles et Garcia Herreros.

contenir ceux qui l'ont faite. Octave dotait en fonds de terre les vétérans de César; Napoléon eut aussi sa Légion-d'Honneur et ses dotations à l'étranger, ressources impuissantes si l'empire eût traversé la dangereuse épreuve de la paix. Les gouvernemens de tribune sont, à cet égard, dans la même situation que les gouvernemens d'épée, et l'Espagne ne pouvait tarder à l'éprouver. Quoique l'armée de l'île de Léon eût presque toujours été vaincue, ce lieu devint le Capitole de la liberté reconquise, et quelques régimens se constituèrent puissance politique. Leurs chefs, après un refus enregistré dans les journaux, acceptèrent sans difficulté des grades et même des récompenses pécuniaires, le désintéressement devant céder au patriotisme.

Cependant les cortès sentirent qu'elles n'étaient point libres tant qu'un autre pouvoir dominerait le leur. Bientôt Riego vint à Madrid les insulter de sa présence, et recueillir des applaudissemens qui s'adressaient moins à l'auteur d'une révolution consommée qu'au factieux disposé à en tenter une autre. Mais il n'était pas temps. Cette fois, le congrès et le gouvernement s'entendirent, et le chef des hommes de 1820, devenus les adversaires des hommes de 1812, passa du triomphe à l'exil, en attendant son heure, qui devait promptement sonner (1).

Des conspirations avaient été découvertes dans quelques villes contre le régime nouveau. A Saragosse, plusieurs membres influens du clergé parurent avoir pris part à ces complots; en Galice, quelques centaines d'anciens *guerilleros*, de déserteurs et de paysans, coururent les campagnes en organisant une *junte apostolique* qui se cachait dans les bois, mais dont les clubs de Madrid tiraient un merveilleux parti. Les cortès, au lieu d'essayer d'une fermeté calme, demandèrent de la force aux passions qu'elles avaient mortellement offensées; et pour les ramener, l'assemblée affecta des alarmes qu'elle n'éprouvait pas encore.

La discussion de la loi régulatrice des ordres religieux dut se ressentir de cette nouvelle disposition des esprits. L'on prétendit faire seul, et en un jour, l'œuvre des années, imprimant ainsi une couleur de violence et de sacrilége à des mesures dont la prudence de Rome aurait compris la nécessité de sanctionner le plus grand nombre. En supprimant immédiatement la plus grande partie des congrégations religieuses, et en mettant leurs biens en vente, on se créait des difficultés de plus d'un genre. Si,

(1) Après sa première apparition à Madrid, le général Riego, destitué de la capitainerie-générale de la Galice, qui lui avait été conférée après la révolution, reçut ordre de se rendre en exil à Oviedo, sa patrie. Il y resta jusqu'à sa nomination à la capitainerie-générale d'Aragon. Dans un nouveau jour de courage, le gouvernement le révoqua plus tard de ce poste important; mais alors Riego, chef des exaltés, était plus puissant que le ministère et le roi, les cortès et la constitution.

dans la Galice, cette mesure excita l'indignation des peuples et grossit les bandes de la foi, en Catalogne et à Valence les troupes durent veiller nuit et jour à la porte des monastères pour les préserver du pillage et du massacre. C'était ainsi que ces rigueurs soulevaient une opposition moins dangereuse encore par elle-même que par tous les mauvais sentimens auxquels elles donnaient du ressort.

La conscience du roi alarmée avait hésité à sanctionner ce décret; et dans la solitude de l'Escurial, où il était allé chercher du repos et peut-être du courage, il fut trop facile aux anciens conseillers et aux dangereuses espérances de retrouver le chemin de son oreille et de son cœur. On exagéra les forces dont disposait la contre-révolution; on l'offrit à sa religion comme nécessaire, à son esprit comme imminente. Un ordre étrange, adressé directement par lui au commandant militaire de Madrid, contrairement aux formes constitutionnelles, parut un indice flagrant de contre-révolution, quoiqu'il ne fût probablement qu'une tentative maladroite. La fermentation devint alors terrible, et le ministère, loin de la contenir, ne craignit pas de l'attiser en secret de tous ses moyens, dans le double but d'effrayer le monarque et de préparer, par une lâcheté, sa réconciliation avec les hommes qu'il s'était jusqu'alors efforcé de contenir.

Ferdinand vit enfin le danger provoqué par son imprudence; il le vit dans toute son étendue, sans qu'aucune voie fût ouverte pour lui échapper. Alors, pour sauver sa tête, il mit sa couronne au service de la révolution triomphante, et revint de l'Escurial à Madrid pour régner comme Louis XVI au retour de Varennes.

Il se sépara de ses amis, des officiers de sa maison, de son majordome, de son confesseur, signant avec autant d'empressement des ordres d'exil pour tous, que des ordonnances destinées à élever les coryphées du parti exalté aux plus hautes fonctions civiles et militaires. Le commandement des principales provinces échut aux officiers de l'île de Léon, et Riego partit pour Saragosse en protégeant le gouvernement de sa clémence et de son nom. La révolution espagnole semblait aussi tendre à se faire homme, et elle choisissait à sa taille, comme la révolution française en choisissant Napoléon.

Ferdinand dévora trois mois, sans mot dire, des insultes qu'il lisait dans tous les yeux lorsqu'il ne les entendait pas sortir de toutes les bouches. Ses ministres, se tenant autour de lui comme des ennemis personnels, lui firent alors payer cher la trêve qu'ils avaient mise d'abord à leur vengeance, et leurs coups, en atteignant l'homme, démolirent ce qui restait de la monarchie. Ce supplice, qui commençait à chaque promenade pour se renouveler à chaque conseil, devint tellement intolérable, qu'il osa ten-

ter de s'y soustraire sans calculer les conséquences d'une telle démarche. Ainsi, après avoir recouvré le précaire exercice de son autorité constitutionnelle, Louis XVI s'était donné une dernière satisfaction royale en renvoyant le ministère Roland, se séparant de la Gironde au risque de hâter le triomphe des jacobins : brusque résolution qui détermina la crise du 20 juin, ce prologue du 10 août. La résolution de Ferdinand le compromit moins, parce qu'il attendit moins long-temps à la prendre.

Au 1er mars 1821, à l'ouverture de la seconde session des cortès, le monarque, assis sur son trône, jouait la parade obligée. Il débitait le discours dont ses ministres venaient de lui remettre la minute. Cependant le manuscrit était achevé, et le roi parlait encore ; il parlait, et un long murmure d'étonnement circulait dans l'auditoire, et les ministres, pâles de colère, entendaient le prince les accuser de n'avoir pas protégé contre les outrages des factions la royauté et la constitution dont elle était partie intégrante.

Offenser en face des hommes pour lesquels leur injure allait devenir un gage de réconciliation et de popularité, était un acte plus téméraire que courageux. La majorité des cortès se sentit frappée dans ses chefs de 1812, et l'on vit se fractionner un parti qu'il était important de maintenir compacte contre la faction militaire des démagogues de 1820. Les clubs conférèrent une prompte adoption aux ministres qu'ils attaquaient naguère avec violence, et ceux-ci acceptèrent ce rôle d'amnistiés auquel les partis attachent des obligations si honteuses. Le congrès, semblant calquer sa délibération sur celle de l'assemblée législative, après le renvoi du ministère girondin, déclara que le cabinet congédié emportait la confiance de la nation, et se refusa à désigner d'autres hommes à la couronne, ainsi qu'elle le réclamait en gage de ses dispositions.

Du sein de cette crise long-temps prolongée, sortit cependant ce second ministère constitutionnel dont le souvenir est un titre d'honneur pour l'Espagne et pour ses membres (1). La plupart d'entre eux acceptèrent le pouvoir comme une charge, sans en avoir fait jusqu'alors le but de leur

(1) Il fut d'abord composé de don Eusebio Bardaxi, don Ramon Feliu, don Vicente Cano Manuel, don Antonio Barata, don Francisco de Paula Escudero et du général Moreno y Daoïz. Plus tard, à la suite des évènemens d'Andalousie et de la formation des juntes insurrectionnelles, le roi dut accepter la démission de plusieurs ministres dont les portefeuilles furent tenus provisoirement. Sitôt que la fin de la législature le lui permit, il appela au conseil Martinez de la Rosa, Garelí, Moscoso et Bodeja, dont la majorité avait souvent suivi les directions calmes et honorables. Néanmoins, malgré divers remaniemens de personnes, le système continua sans interruption, et l'on doit faire remonter au 1er mars 1821 l'établissement du ministère de résistance en Espagne. Ce cabinet ne succomba qu'à la fatale crise du 7 juillet, après seize mois d'une existence orageuse.

ambition; tous le quittèrent les mains pures, sans qu'à leurs noms s'attachât aucun de ces soupçons infamans qui n'avaient pas épargné certains hommes, assez habiles pour mettre leur réputation privée à couvert sous la facile protection des passions révolutionnaires. Il est aisé d'expliquer comment le système dont ce cabinet fut l'expression persévérante et courageuse succomba devant la gravité des obstacles, sans trouver dans sa chute l'occasion d'accuser la nation espagnole et de douter de ses vœux.

La chute du ministère Argüelles et Garcia Herreros avait donné aux exaltés, dans le sein des cortès, une majorité accidentelle et flottante, et les députés américains, récemment entrés dans l'assemblée (1), venaient en aide en toute occasion au parti *commmero*. C'était, en effet, le plus sûr moyen de désorganiser l'Espagne et de la rendre impuissante contre ses anciennes colonies. L'*ayuntamiento* de Madrid, fidèle aux traditions de la trop fameuse commune de Paris, faisait à l'influence du congrès une concurrence redoutable. Les sociétés secrètes enlaçaient la représentation nationale et l'administration tout entière; leurs membres dépensaient en vociférations quotidiennes une énergie qu'ils se gardaient d'aller employer en Catalogne ou en Navarre, et qui, après avoir déterminé l'invasion française, ne sut pas lui résister un jour. On désignait des victimes et aux marteaux de la populace, rouges encore de la cervelle de Vinuesa, et aux poignards dont quarante mille sectaires tenaient le manche, pendant qu'une invisible main en dirigeait la lame. On sait, en effet, que les affiliés des *Tours* et des *Châteaux* juraient de mettre à mort quiconque aurait été déclaré traître, « vouant leur gorge au couteau, leurs restes au feu et leurs cendres au vent, s'ils manquaient à ce serment sacré. »

Au milieu de ce dévergondage d'imagination et de paroles, la résistance absolutiste s'organisait sur presque tous les points, moins compacte qu'aujourd'hui dans les quatre provinces, mais bien plus universelle. La Galice, la Navarre, la Catalogne, les Andalousies et les deux Castilles étaient sillonnées de bandes dont les succès momentanés ranimaient de vieilles illusions au cœur du roi et d'anarchiques colères au sein des clubs. La défaite sans combat des Napolitains avait jeté dans les cafés des grandes villes une masse d'hommes qui ne pouvaient faire pardonner leur lâcheté que par leur violence; l'Aragon était le foyer d'une conspiration républicaine, ourdie en même temps contre la France et contre l'Espagne, et Riego passait pour la connaître, sinon pour en être le complice. Les rapports diplomatiques devenaient chaque jour

(1) Environ cinquante députés américains, la plupart du Mexique, assistèrent à la seconde session des cortès.

plus difficiles, car si, à Paris comme à Madrid, les gouvernemens désiraient encore la paix, deux partis opposés désiraient ardemment la guerre, la guerre nécessaire à l'un pour saisir le pouvoir, à l'autre pour le reprendre. Enfin, pour faire face aux dangers du moment et à ceux de l'avenir, le ministère s'appuyait sur un roi, dont le cœur était aussi incapable de reconnaissance que la volonté de décision, et qui, aux premiers succès éclatans des hommes de la foi ou des clubistes, l'eût livré avec bonheur aux uns, et sans nulle résistance aux autres.

Placé dans cette terrible alternative, le cabinet eut d'abord à lutter contre une manœuvre dont les hommes de 1835 n'ont su se montrer que les plagiaires, car, dans la Péninsule, la série de tous les désordres semble depuis long-temps parcourue, et les vieux partis peuvent lire leurs destinées dans leur histoire. On vit alors s'organiser contre le pouvoir ces juntes locales d'insurrection, devenues aujourd'hui comme un rouage habituel du gouvernement de l'Espagne.

Un commandant militaire et un chef politique venaient d'être désignés pour Cadix et pour Séville. Ces choix donnaient des garanties incontestées à l'opinion libérale; mais ils étaient contresignés par des ministres « qui n'avaient pas la confiance de la nation. » Dès-lors rien de plus héroïque qu'une résistance à coups de fusil, dont le pacte fut signé *inter pocula* dans tous les cafés de l'Andalousie. On fit serment, peut-être sur la pierre de la constitution, de « mourir plutôt que de se soumettre à une oppression aussi atroce. » Les autorités révoquées, ayant elles-mêmes fermé les portes à leurs successeurs, furent déclarées pour ce fait des modèles de patriotisme; et dès cette époque, le lien social était si relâché, que la résistance ne s'organisa nulle part contre une aussi insolente tentative. Carthagène, Murcie, Valence, la plupart des cités méridionales, envoyèrent des députés à Cadix pour préparer une organisation et des moyens de défense. Barcelonne même, passant des horreurs de la contagion à celles de l'anarchie, s'insurgea contre son capitaine-général; soldats et citoyens, aux sons de l'hymne de Riégo, signèrent une pétition pour exiger le renvoi d'un ministère, dernière garantie de l'Espagne contre l'étranger et contre elle-même. Alors une junte d'insurgés déclara les provinces confédérées dégagées de tout lien envers le gouvernement central, tant qu'il n'aurait pas été fait droit aux justes plaintes des peuples par le renvoi d'un ministère odieux (1). A cette condition principale venaient s'en joindre quelques autres, comme destitution et incarcération des suspects, prompt jugement des coupables, immédiate exécution des condamnés : bagatelles qui sont les épingles ordinaires de tous les marchés proposés

(1) Déclaration de la junte de Cadix du 17 décembre 1821.

par les factions aux pouvoirs avilis. Tel fut le premier essai de ce fédéralisme démagogique auquel on a semblé demander quelques chances de vie pour l'Espagne, et qui, s'il devait triompher encore, serait le manifeste indice d'une décomposition sans espoir. On put voir à cette époque combien les populations restaient étrangères à ces ligues que ne cimentent ni intérêts, ni croyances, ni souvenirs, et qui ne constatent que l'impassibilité des gens de bien entre un gouvernement impuissant et des passions dévastatrices.

Cependant à ces nouvelles les cortès s'émurent. Il fallut bien délibérer quand le ministère les en somma au nom de cette constitution dont elles se disaient idolâtres, et lorsqu'elles se virent menacées par un torrent qui bientôt les emporterait elles-mêmes. Des commissaires furent nommés, dont on espéra d'abord des conclusions énergiques. Elles ne firent pas faute, en effet, car la commission ne proposa rien moins que la mise en jugement, sous prévention du crime de haute trahison, de tous les signataires des manifestes, membres des juntes, commandans de la force armée, et en première ligne des autorités constituées qui avaient osé méconnaître les ordres du gouvernement et s'étaient placées en rébellion ouverte contre lui (1). Mais on sut se ménager un moyen de faire agréer aux factieux le défi qu'on semblait leur jeter, et ni la peur, ni la haine ne perdirent rien à cette fermeté de parade. Au lieu de se précipiter soi-même dans le gouffre pour le fermer, on pensa qu'il était plus habile d'y jeter ses adversaires, et que cette immolation pourrait rapprocher les cœurs.

Il est dans toutes les assemblées délibérantes une fraction pour qui les inimitiés personnelles passent avant les obligations politiques, et qui songe moins au salut du pays qu'aux mains chargées de le sauver; parti inflexible dans les principes et souple dans la conduite, moins occupé de flétrir le crime que de lui chercher des motifs, et qui a besoin d'une excuse pour faire son devoir, comme d'autres pourraient en avoir besoin pour y manquer. Calatrava fut l'organe de ces hommes qui, sur le point de rentrer dans leur cité (la session touchait à son terme et les cortès n'étaient pas rééligibles), désiraient à la fois, et prévenir la guerre civile, et ne pas faire de leur poitrine désarmée le but de tous les poignards. En des termes aussi énergiques qu'auraient pu le désirer les ministres eux-mêmes, il réclama pour le pouvoir exécutif tous les moyens nécessaires pour comprimer les juntes; puis, dans une seconde partie de son travail, destinée à faire pardonner la première, il conclut à déclarer que le ministère devait s'imputer la responsabilité de tous les

(1) Rapport de Calatrava du 25 décembre.

maux qui pesaient sur la nation, sa conduite et sa mollesse ayant pu légitimement alarmer bien de patriotiques consciences. Il proposait donc de reconnaître qu'il avait *perdu sa force morale.*

L'adoption de cette étrange formule n'engagea pas cependant l'assemblée, comme on devait s'y attendre, dans une lutte systématique contre le cabinet. Croyant par là s'être mise en règle avec les clubs, elle s'efforçait de ne pas trop entraver les mesures nécessaires à son propre salut, mesures dont elle laissait à d'autres la dangereuse responsabilité. Las de ces tribulations, que des élections faites sous l'influence du parti militaire devaient bientôt aggraver encore, plusieurs des ministres cédèrent à l'orage; mais le même système se maintint avec un bonheur inespéré en face d'une désorganisation imminente. L'épée de Morillo continua de protéger l'ordre dans Madrid, où Martinez de San-Martin promenait son antique et impassible courage. Sa main saisissait au milieu d'une bande de vociférateurs un portrait de Riégo, pendant qu'à Saragosse le chef politique Moreda, intimant au héros de *Las Cabezas* l'ordre du ministère, le contraignait à partir pour le lieu de son exil.

L'Espagne peut les citer avec orgueil ces noms auxquels de longues tourmentes n'ont ajouté qu'un si petit nombre de noms nouveaux : le courage civil semble manquer à la terre du Cid; si ses enfans meurent encore sur le champ de bataille, ils ne savent plus, comme leurs glorieux pères, se vouer au culte d'une idée, et conserver, au milieu de la confusion des temps, l'apperception des devoirs austères de l'homme politique, des devoirs délicats de l'homme d'honneur. Il y a comme un relâchement universel de tous les principes et de toutes les ames; la vigoureuse végétation du génie castillan semble étouffée par les idées impuissantes sous lesquelles il est à la gêne.

Le système qui avait réussi en Aragon et à Madrid n'échoua point en Andalousie. Armé des décrets des cortès, le ministère dirigea quelques troupes sur cette province, et les meneurs s'enfuirent en face d'un danger qu'ils avaient espéré conjurer par leurs rodomontades, bien plus qu'ils ne s'étaient flattés de lui résister par leur courage. Le général Campoverde entra dans Séville aux unanimes applaudissemens d'un peuple heureux d'une délivrance qu'il lui eût été plus honorable de se procurer lui-même. Les chefs des séditieux reçurent des ordres d'exil auxquels ils obtempérèrent avec empressement.

Le gouvernement rendit aux cortès une part de l'énergie qu'il avait puisée dans cette lutte. Quelques bonnes lois de police furent votées dans les derniers jours d'une législature à laquelle les lumières manquèrent moins que le courage. Mais l'Espagne allait aussi voir succéder sa législative à sa constituante. Des hommes nouveaux, sans aucune solidarité

avec leurs prédécesseurs, et possédés du désir de faire mieux qu'eux, ce qui en révolution veut dire faire autrement, choisis pour la plupart sous l'influence de la faction militaire et des sociétés maçonniques, arrivaient avec des dispositions qui rendaient la crise plus prochaine et l'invasion étrangère plus imminente. Le premier acte de l'assemblée fut de porter à la présidence l'homme, plus étourdi que coupable, qui avait laissé faire du nom d'un soldat un symbole de désordre; le second fut de valider l'élection du magistrat que les précédentes cortès avaient mis en cause comme le principal auteur des évènemens de Séville (1). Le congrès, tout entier aux émotions du temps, aborda rarement les questions d'intérêt positif, et les résolut presque toujours dans un esprit étroit et passionné.

Ce fut ainsi qu'on le vit, presque au début de la session, renvoyer avec hauteur à la couronne, sans consentir même à discuter les amendemens proposés par les ministres, un projet de loi sur les droits seigneuriaux voté dans la précédente législature, projet auquel le roi, selon sa prérogative constitutionnelle, avait refusé sa sanction, dans un intérêt d'ordre public et d'équité, parce qu'il prescrivait des recherches dangereuses et le plus souvent impossibles. Chaque jour, les membres du premier ministère si soudainement congédié par le monarque venaient demander compte aux dépositaires de sa chancelante autorité d'une situation que d'autres avaient compromise avant eux. Par une adresse solennellement discutée (2), on lui notifia que les cortès renvoyaient au ministère la responsabilité des évènemens qui semblaient menacer l'Espagne. Si des insurrections absolutistes éclataient sur tous les points, c'était aux ministres qu'il fallait s'en prendre, car ils ne les réprimaient qu'avec mollesse; si des désordres d'une autre nature venaient à se manifester, leur culpabilité devenait plus manifeste encore, car leur système de répression, en poussant les patriotes au désespoir, ne leur laissait d'autre ressource qu'une violence déplorable sans doute dans ses résultats, mais peut-être justifiée dans son principe. Raisonnement dont notre longue expérience aisse facilement deviner le reste.

Que pouvait au sein d'une assemblée où pénétraient toutes les clameurs du dehors la voix pure de ce Martinez de la Rosa, orateur-poète que sa nature appelait à faire l'ornement d'une société florissante et calme, et dont la vie s'est usée contre toutes les passions aveugles ou brutales? Que pouvaient alors les hommes de la même école, habiles et nombreux sans

(1) Le chef politique Escovedo. Il fut décidé, après une longue discussion, à la majorité de 76 voix contre 54, qu'il siégerait aux cortès, nonobstant l'accusation de haute trahison portée contre lui, laquelle devait suivre son cours. Peu après, Escovedo fut solennellement acquitté.

(2) 24 mai 1822.

doute, mais auxquels manquaient également et un centre où se rallier, et une force organisée pour s'appuyer, en attendant qu'ils se comptassent et crussent en eux-mêmes? Où pouvaient enfin aboutir des projets mal liés qu'on n'osait avouer ni à la cour ni devant le peuple, et dont ceux-là même qui les avaient conçus se défendaient comme d'une injure?

Il est dans les crises politiques des hommes qui discernent le but avant qu'il soit possible de l'atteindre, et dont le sort est d'être long-temps vaincus, quoique la victoire ne puisse se fixer que dans leurs mains. C'est que pour terminer une révolution, il ne suffit pas d'avoir triomphé des partis extrêmes; il faut que ces partis aient acquis, par suite de longues déceptions, la conscience de leur défaite et de leur impuissance, et qu'ils en soient venus à désirer une transaction avec la même ardeur qu'ils désiraient la victoire. Or, cette situation des esprits était bien loin d'exister pour l'Espagne de 1822. L'absolutisme, battu en Navarre par Lopez Banos, et plus tard en Catalogne par Mina, se réorganisait au-delà des frontières, et comptait sur une guerre prochaine. Les exaltés se reposaient également sur elle du soin de livrer le gouvernement à leur merci et de remonter l'esprit national. Si les partis n'abdiquent que lorsqu'ils n'espèrent plus, on voit que l'instant n'était pas venu d'en obtenir des sacrifices. Il fallait que l'un et l'autre passassent encore au creuset de bien des misères avant que leurs débris vinssent se confondre dans ce parti moyen, qui finit toujours les révolutions, parce qu'il se tient, pour ainsi dire, en dehors d'elles, et qu'il résume tout ce qu'il y a de conciliable dans les prétentions opposées. Quoique l'Espagne gravitât visiblement dès-lors vers les formes et l'imitation françaises, parce que telle est sa destinée, l'opinion *bicamériste* n'y était pas encore distinctement formulée. Si les hommes les plus éclairés de l'école libérale lui appartenaient déjà, elle n'osait avouer ni ses chefs ni son symbole; aussi se présenta-t-elle avec une certaine apparence d'intrigue qui lui ôta beaucoup de sa force et quelque chose de sa dignité. Cette opinion s'évanouit dans la fusillade du 7 juillet sans s'être trouvée en mesure d'arborer avec franchise son drapeau de conciliation.

Ici se présente le problème de cette étrange journée incomplètement éclairée par les révélations historiques, peut-être parce que tous les acteurs y tinrent une position fausse, peut-être aussi parce que les plus honorables d'entre eux, pour expliquer leur conduite, se seraient vus contraints de livrer aux mépris du monde un pouvoir alors protégé par la majesté du malheur. S'il est douteux que la révolte des gardes ait été préparée par les hommes qui croyaient les circonstances favorables à une modification de la constitution de 1812 dans le sens de la charte française, il est au moins certain que les chefs de ce parti, puissant alors, sinon

unanime dans le conseil de Ferdinand VII, tentèrent de profiter de l'occurrence terrible où Madrid se trouvait jetée pour offrir à tous les intérêts une large transaction. Ils reçurent à cet égard des engagemens qu'on sembla tenir jusqu'à l'instant où l'on se sentit assez fort pour les enfreindre. Mais lorsqu'au palais on se crut en mesure de contenir la ville et de triompher des efforts mal combinés des milices, lorsque des nouvelles apocryphes eurent annoncé plusieurs insurrections royalistes dans l'armée, on cessa soudain de ménager ceux qui, après avoir été si long-temps nécessaires, n'apparaissaient plus que comme des obstacles. Le ministère se vit prisonnier dans cette royale demeure pour la sûreté de laquelle il avait si souvent combattu. Mais voici que la chance tourne, que Morillo, désabusé de négociations fallacieuses, attaque avec désespoir la révolte qu'il ménagea jusqu'alors; que les gardes, sans direction et sans chef, se compromettent par de fausses manœuvres; voici qu'on les traque et qu'on les fusille comme des bêtes fauves, et que les portes du palais sont forcées. Alors on est aux pieds de ceux qu'on emprisonnait naguère; on les embrasse humblement pour obtenir une protection qu'il n'est plus en leur pouvoir de dispenser. Il faut désormais se livrer sans réserve au vainqueur, se livrer à lui en ayant perdu ce qui console l'honnête homme tombé en faisant son devoir.

On sait le résultat de toutes les résistances avortées. Le parti exalté se saisit du pouvoir; une enquête fut commencée contre les membres du ministère, et l'homme principal du nouveau cabinet fut Evariste San-Miguel, le chef d'état-major de Riego. Le parti *communero* s'empara de toutes les positions importantes, recomposa tout le personnel du palais et des diverses administrations, et le ministère puisa dans son union temporaire avec la majorité des cortès, et surtout dans la dispersion de l'armée de la foi, récemment opérée par Mina, une certaine force pour contenir les entraînemens de l'assemblée et le mouvement populaire du dehors.

Mais la question étrangère venait désormais compliquer celles de l'intérieur, au point de les effacer complètement. Pour quiconque n'était pas dénué de coup d'œil, il était évident que la journée du 7 juillet, où le parti des deux chambres avait maladroitement joué ses chances, avait décidé de la guerre, et qu'un échange plus ou moins long de notes diplomatiques ne la rendait pas moins inévitable. La médiation anglaise ne pouvait la prévenir, car on rejetait avec hauteur à Madrid ce qui devait en former la base, la promesse de modifier le pacte de 1812; et la coopération active de la Grande-Bretagne ne pouvait être un objet de préoccupations sérieuses, car elle eût été le signal d'une ligue continentale, que M. Canning ne pouvait songer à provoquer. L'intervention de 1823

fut pour le gouvernement de la branche aînée des Bourbons une nécessité que l'histoire doit savoir comprendre; et quoique on puisse en déplorer les résultats, il faut reconnaître qu'il eût été bien facile de les nationaliser. Si, au lieu de s'effacer en Espagne derrière les passions réactionnaires, on s'était hardiment posé en face d'elles, si l'on avait saisi cette unique occasion de cimenter l'alliance de la dynastie avec les idées constitutionnelles par leur diffusion au dehors, la guerre de 1823, loin d'être exploitée contre la restauration comme un souvenir accusateur, fût devenue sa sauvegarde aux mauvais jours.

A la fin de 1822, l'opinion publique en Europe reconnaissait unanimement que la constitution de Cadix était impraticable, et qu'il fallait passer à la république en supprimant une royauté dérisoire, ou revenir à la monarchie en lui rendant des attributions essentielles. Il ne pouvait, d'ailleurs, échapper à personne qu'en fait d'aptitude gouvernementale les patriotes de 1820 étaient au niveau des absolutistes de 1814. Ces hommes, divisés en sectes nombreuses, depuis les théoriciens *communeros* jusqu'aux ignobles *Zurriagistes* (1), qui bégayaient la langue d'Hébert et s'essayaient à la massue de septembre; ces hommes, dont l'esprit était farci de lieux communs et le cœur vide de tout élément de sociabilité, semblaient destinés à se combattre les uns les autres sans résultat et sans terme. De son côté, le parti *de la foi*, que Mina venait d'écraser, avait constaté son impuissance à terminer par lui-même et à son profit la crise péninsulaire. D'ailleurs, le nom de ses chefs, sortis presque tous des derniers rangs du peuple et du clergé, constatait la présence dans son sein d'une force démagogique dont les manifestations seraient bientôt redoutables au pouvoir qu'il consentirait à élever.

C'était donc du seul parti modéré qu'on pouvait attendre quelque avenir pour l'Espagne, car lui seul n'avait pas encore donné sa mesure. Divisé en associations et nuances aussi nombreuses que ses adversaires, composé d'une portion notable de la grandesse et de la magistrature, d'officiers supérieurs, de commerçans, de propriétaires, de quelques dignitaires ecclésiastiques, de l'élite des *afrancesados*, ce parti, chassé du gouvernement après la crise de juillet, ne pouvait plus rien par les voies légales et ne pouvait rien encore par la force. Attendre de circonstances éloignées un retour éventuel d'influence pour ces hommes nombreux, mais isolés, c'était livrer à des chances redoutables cette question espagnole, que tous les gouvernemens de la France doivent tendre à décider dans le sens de leur principe. L'intervention française pouvait seule

(1) Ainsi nommés du journal *el Zurriago* (le fouet).

remettre en selle ce parti démonté par les évènemens, quoique seul pourtant capable de conduire l'Espagne.

Ce n'est pas aujourd'hui que les esprits sérieux commencent à apprécier selon sa valeur le système suivi depuis trois ans dans nos rapports avec ce pays, qu'on pourrait reprocher à l'ancien gouvernement une expédition devant laquelle il hésita long-temps, et que son seul tort fut d'entreprendre sans en avoir préalablement fixé l'esprit. Au lieu de s'en remettre humblement à une volonté royale qui n'était point en mesure et n'avait guère le droit d'être exigeante, il fallait savoir faire ses conditions avec elle, et la perspective d'une délivrance eût paru trop douce à Ferdinand, même à ce prix. Au lieu de se présenter comme exécutrice des arrêts de l'Europe continentale et l'avant-garde de ses armées, il appartenait à la France, sans repousser le concours moral qui lui était offert, d'agir pour elle-même, selon ses principes et ses intérêts, selon le droit très légitime d'asseoir son influence dans la Péninsule. La chute de l'insurrection militaire, dût-elle être remplacée par un gouvernement constitutionnel, était chose si précieuse aux puissances représentées à Vérone, qu'elles l'eussent acceptée comme un bienfait sous cette réserve, que rien, d'ailleurs, ne contraignait de faire avec elles. En vain le parti aux yeux duquel une opération combinée dans le double intérêt de la dynastie et de la France devenait une pure croisade de droit divin, aurait-il prétendu qu'il ne seyait pas, en délivrant Ferdinand, de substituer le joug de l'étranger à celui d'une faction; la réponse était trop facile : ce n'était pas la coërcition exercée sur la volonté présumée de ce prince qui légimait l'intervention armée, c'était le caractère d'une révolution incapable de se régler elle-même, et devenue menaçante pour nos institutions et nos frontières. Dès-lors, pour prévenir dans l'avenir des dangers analogues ou d'une nature opposée, mais également menaçans, la France était en droit de ne consulter que sa politique. L'intervention opérée dans ce sens exerçait à l'intérieur une puissante influence sur l'opinion; elle enlevait à l'Angleterre le rôle que son cabinet avait su prendre en face de la sainte-alliance; elle eût pu nationaliser le principe représenté par la maison de Bourbon, en en faisant l'instrument de la régénération pacifique de l'Espagne, et sans doute aussi du Portugal, où le cœur du bon Jean VI était ouvert d'avance à toutes les idées saines et généreuses.

Quelques difficultés se fussent rencontrées sans doute, moindres toutefois que le concours actif offert par tant d'hommes honorables qu'allait frapper une réaction brutale. On eût entendu de vieux *tragalistes* acclamer l'inquisition et le roi absolu; le Trappiste et Mérino eussent protesté; Bessières se fût fait fusiller un peu plus tôt, et l'insurrection des *aggraviados*, au lieu d'éclater en 1827, eût commencé à temps pour que l'armée

française, en sortant, pût en finir avec elle. Le gouvernement français eût compris, si un parti n'eût ou fasciné sa vue ou forcé sa main, que pour lui, autant que pour l'Espagne, une transaction était plus désirable qu'une victoire. Or, le moyen le plus assuré de l'atteindre, était, ce semble, après l'occupation de la capitale et sous la menace d'une attaque immédiate, de négocier à Séville avec le roi, la partie modérée des cortès et la majorité du conseil d'état. On s'appuyait alors sur la grandesse (1) et sur les généraux, presque tous favorables à ces vues conciliatrices, qui seules déterminèrent leur soumission (2). Mais on recula devant les sourdes résistances de Paris, plus que devant les résistances de l'Espagne, et des actes partiels vinrent attester au monde que l'on comprenait tous les devoirs de la France, sans être en mesure de les remplir (3).

Une régence s'installa, dont le premier acte fut de rappeler solennellement au ministère les mêmes hommes qui l'occupaient en mars 1820, en ayant soin de mettre en tête de cette liste, sans doute comme étiquette, le nom du confesseur royal D. Victor Saëz, ignorante médiocrité dont la seule mission était de rappeler les temps modèles de la monarchie espagnole, ceux du père Nithard et de Charles II. Toutes les mesures prises depuis trois années, toutes les réformes opérées dans les diverses parties de l'administration furent déclarées nulles et de nul effet; la spoliation de créanciers dont les traités avaient eu pour gage la présence à Madrid de tous les ambassadeurs, fut proclamée en face d'un prince dont la maison avait accepté toutes les charges des cent jours; tous ceux qui avaient occupé des fonctions sous le régime constitutionnel furent déclarés indignes et incapables d'en exercer aucune sous le gouvernement royal: tristes préludes des décrets de Port-Sainte-Marie et des proscriptions de Xérès.

Si la position de la France avait commencé par être fausse, elle devint intolérable lorsque Ferdinand, devenu libre, légitima toutes les violences, ne tenant compte ni des capitulations conclues sous le sceau de l'honneur par l'armée à laquelle commandait un prince de son sang, ni des conseils que murmuraient à son oreille tous les ambassadeurs de l'Europe, donnant d'abord un jour à la vengeance, avant de consacrer le reste de sa vie à un égoïsme plus froid et plus habile.

(1) Adresse à son altesse royale le prince généralissime à son entrée à Madrid.

(2) Lettre du comte de l'Abisbal au comte de Montijo, 11 mai Proclamation de Morillo, 26 juin. Capitulation de Ballesteros, 4 août, etc.

(3) Lettre du duc d'Angoulême au roi d'Espagne, 17 août. Ordonnance d'Andujar qui interdit aux autorités espagnoles de faire aucune arrestation pour cause d'opinions politiques sans l'autorisation préalable des commandans des troupes françaises; place sous la surveillance de ceux-ci tous les journaux et journalistes, etc.

Des croix de Saint-Ferdinand et des opinions plus libérales, le mépris de ses auxiliaires en guenilles et l'horreur des réactions, voilà ce que l'armée de la restauration rapportait d'une campagne où il fut plus difficile de rencontrer l'ennemi que de le vaincre. Quant aux agens politiques, ils prévoyaient une catastrophe dont la France devenait en quelque sorte solidaire, et réclamaient vainement une amnistie pour laquelle son gouvernement avait engagé sa parole. Dans l'absence de tout crédit et de toutes ressources, en face de la banqueroute qui n'est d'aucune opinion, et qu'une d'elles cependant ne craignait pas de préconiser, au milieu de la consternation des hautes classes et des classes bourgeoises, toutes plus ou moins atteintes par d'innombrables catégories, ils voyaient le gouvernement espagnol passer de la démagogie des clubs à celle des volontaires royalistes, sans qu'on leur reconnût le droit de faire arriver jusqu'à lui un conseil de prudence, une parole de modération. Les prisons regorgeaient de détenus, le sabre des janissaires royaux fonctionna dans maintes villes, et cent mille Français regardaient! Aujourd'hui encore ils regardent; mais du moins c'est par de là les Pyrénées, et le sang n'éclabousse plus leurs armes immobiles.

La France a forfait deux fois à sa mission civilisatrice sur ce pays. En 1808, Napoléon refusa de le prendre sous la protection de son génie et de sa gloire; en 1823, la restauration n'osa lui dispenser le bienfait d'une liberté régulière. Puisse la France ne pas manquer une troisième fois à son œuvre! Triste destinée que celle de l'Espagne où l'expérience semble perdue pour tous, où l'abîme semble toujours invoquer l'abîme; étrange destinée que celle de la France, contrainte pour obtenir quelque adoucissement à un régime qui compromettait sa victoire, et pour faire tomber un ministère inepte autant qu'impitoyable, de s'abriter derrière la Russie, et de pousser à Madrid le comte Pozzo di Borgo au secours de son ambassadeur (1)!

Nous proposant de faire comprendre l'Espagne, et non d'en retracer l'histoire, nous ne saurions donner à une époque de transition l'attention que nous avons dû porter à ces crises durant lesquelles les partis se montrent sans déguisement et sans pudeur, temps solennels où la nature humaine laisse plonger dans ses abîmes, comme la mer lorsque la tempête en soulève les vagues. Si, après les évènemens que nous venons de retracer, une question est jugée en dernier ressort, c'est l'impossibilité de

(1) Ce ministère dut succomber sous les instances du corps diplomatique, et le 2 décembre il se trouva remplacé par un cabinet où entrèrent le marquis de Casa-Irujo, le comte d'Ofalia, le général Cruz, don Luis Ballesteros et don Luis Maria Salazar, hommes plus ou moins engagés dans les voies de modération

constituer un gouvernement par l'une ou l'autre des factions auxquelles l'intervention armée de la France et l'intervention diplomatique de l'Europe firent en une même année échapper l'Espagne : factions debout encore l'une et l'autre, réclamant comme leur proie ce pays qu'on leur laisse, et qu'il eût été facile de leur ôter, si le gouvernement français avait tenu les yeux ouverts sur cette crise pour la finir en temps utile. L'une promène dans les montagnes de Biscaye son impuissance que dissimule une force locale vivante et plus populaire; l'autre répète, avec un sang-froid qui fait honte, les banalités révolutionnaires que ne relèveront jamais pour elle ni l'enthousiasme de la *Marseillaise*, ni la victoire sur l'étranger; partis de la *Tragala* et du *Rey neto*, du bonnet phrygien et du bonnet soufré, des égorgeurs de moines et des bourreaux monarchiques, où règne un égal mépris de l'homme et de Dieu.

Le règne de Ferdinand VII, depuis la chute du ministère Saëz jusqu'aux dernières années de sa vie, est une époque d'un caractère difficile à déterminer. Aucun principe nouveau ne fut proclamé, aucun abus ne fut solennellement répudié, aucun acte ne releva légalement d'honorables citoyens des proscriptions ou des incapacités qui pesaient sur eux; pas une parole du pouvoir ne donna lieu de penser qu'on songerait jamais à modifier ces *coutumes respectables des ancêtres, ces droits absolus du trône inséparables de ceux de la religion*, que tous les sujets fidèles devaient défendre contre *de prétendues réformes impies et subversives*; plusieurs années après la réaction de 1823, on résumait encore tous les devoirs de l'Espagnol dans ces trois mots : *Aimer le roi, obéir au roi et mourir pour son absolu pouvoir* (1). C'était toujours la même langue, la même doctrine officielle, et cependant, sous le couvert de ces mortes formules, l'Espagne s'avançait visiblement vers un ordre nouveau. Des hommes avaient disparu et d'autres avaient pris leur place, appliquant le même symbole, mais dans un autre esprit et des directions différentes. D'anciens *pastelleros*, des serviteurs de la constitution, ou même du roi Joseph, ces juifs de l'Espagne, relevés par Ferdinand de leur note d'infamie, entouraient son trône, maintenaient l'ordre public, et rendaient quelque essor à la prospérité nationale. C'est que chez ce prince, le malheur avait fini par tuer la passion et par ne plus laisser vivre que le sentiment de la sécurité personnelle, toujours si éveillé sur les tendances des hommes et la portée des choses. Il n'aspirait plus qu'au repos, et un lit à l'Escurial lui était doux pour mourir. Comment se serait-il dès lors livré au parti dont le triomphe eût provoqué une réaction

(1) Proclamation à l'occasion de l'établissement de la charte brésilienne en Portugal, juillet 1826.

nouvelle, et qui déjà proclamait un autre nom que le sien? Il savait d'expérience qu'attendre de la constitution; mais il ne pouvait ignorer, d'un autre côté, que le cri de *vive l'inquisition* était souvent accolé à un autre cri : de là nécessité d'écraser l'un et l'autre parti, de tenir entre eux une balance sanglante dans les deux plateaux de laquelle le comte d'Espagne jetait des têtes. Bessières paiera donc pour l'Empecinado; Jeps del Estanys, Rafi-Vidal, Ballester, le père Pugnal, paieront pour les frères Bazan, pour les nombreuses victimes de Tarifa, comme plus tard Santos-Ladron devra payer pour Torrijos.

Non que Ferdinand fasse du juste-milieu; il ne songe aucunement à constituer un tel parti, à proclamer ses maximes, à faire dominer ses intérêts. Il choisit seulement quelques hommes qu'il sait habiles, et qu'il oppose avec adresse, dans son conseil, à des hommes nécessaires, mais redoutables. En face de Calomarde et de Ugarte, ces valets-de-chambre politiques, vis-à-vis des Erro, des Eguia, des Aymerich, ces croupions de l'absolutisme, il pose et tient en équilibre les Zea, les d'Ofalia, les Recacho, les Burgos, les Ballesteros, les Zambrano, novateurs qui pactisent avec l'esprit de révolution au point de désirer que l'état ait quelque crédit, que ses dividendes, son administration et son armée soient payés, que l'industrie et le commerce se ravivent; enfin, que les volontaires royalistes n'emprisonnent et n'assomment plus à discrétion. Ferdinand en est arrivé à se servir de chacun sans plus se livrer à personne, car tel, malgré son absolu dévouement, a des affinités révolutionnaires, tel autre voit en secret don Carlos et les deux infantes portugaises; les constitutionnels sourient au premier, les apostoliques font des confidences au second; que M. de Zea soit donc tenu en échec par Thaddeo Calomarde, et que dans les circonstances pressantes le duc de l'Infantado fasse contrepoids à l'un et à l'autre.

Ce rôle allait à un roi rendu sceptique par le malheur, et qui n'aimait pas plus sa famille qu'il n'en était aimé. L'Espagne, d'ailleurs, s'y prêtait sans résistance; car, si dans son sein les partis, comme le pouvoir, conservaient les mêmes symboles, à leurs paroles et à leurs actes on sentait la voix qui tombe et l'ardeur qui s'éteint. Les volontaires royalistes faisaient encore parfois main basse sur les *negros*, ces chiens de *negros* qui avaient des idées libérales et de l'argent; mais en les louant de leurs excellens sentimens, on osait les punir sans qu'ils osassent résister. On réclamait encore le rétablissement de l'inquisition; des corps constitués firent plusieurs fois des représentations officielles sur l'urgence de cette mesure pour le trône et pour l'autel : je crois même que deux prélats la déclarèrent sur simple mandement rétablie dans leur diocèse (1);

(1) Les évêques de Tarragonne et d'Orihuela.

mais la majorité du corps épiscopal resta calme, le clergé séculier se sépara de la démagogie turbulente de ses moines, et le saint office ne se releva plus. En vain, les vieilles bandes de la foi, furieuses qu'on leur mesurât les récompenses sur le dénuement du trésor, se soulevèrent en Catalogne contre Ferdinand et ses ministres franc-maçons; l'armée des *aggraviados* succomba comme toutes les factions dont l'esprit se retire. L'on vit alors une main monarchique, qui sans doute aujourd'hui regrette son œuvre imprudente, accrocher à toutes les potences de la principauté les chefs d'un parti que don Carlos a vainement tenté d'y réveiller, parce qu'en cette crise de 1827 son dévouement s'épuisa avec son sang et avec sa foi.

Devant les mêmes causes on voit aussi tomber l'effervescence libérale; on sent que toutes les orthodoxies politiques sont entamées à la fois. Tarifa et Almeria sont attaqués sans résultat, les frères Bazan restent sans concours à Alicante. Plus tard, Milans s'agite en vain sur la frontière de Catalogne; et, chose plus grave, le contrecoup de la révolution de juillet ne remet pas même à flot une opinion qui a perdu en force tout ce que le pouvoir a paru gagner en intelligence. En Navarre, Valdès échoue en 1830 comme en 1824 il échouait en Andalousie; Torrijos et sa troupe viennent se faire fusiller dans des provinces qui contemplent avec pitié sans doute, mais sans sympathie, leur défaite et leur massacre juridique; Mina lui-même, dans sa fuite, rougit de son sang les pointes de ces rochers aigus qu'il gravit si souvent aux cris joyeux de ses compagnons de victoire. Toutes les tentatives de réfugiés essayées pendant six ans sur tous les points du royaume, au nom de la constitution de 1812, échouent sans trouver de concours, sans qu'une compagnie se soulève, qu'une ville s'émeuve, qu'une *guerilla* se mette en campagne, sans que la *Puerta del sol* se rappelle un instant ses beaux jours, les jours de Vinuesa et de Goiffieux.

C'est qu'évidemment ces idées perdent leur sève, et qu'un autre mouvement d'esprit se prépare. Les hommes destinés à en être les instrumens se groupent d'instinct autour d'une jeune reine qui vient ranimer les derniers momens d'une existence flétrie. Des espérances de paternité rattachent pour la première fois le triste monarque à l'avenir; bientôt il faut défendre ce berceau sur lequel sa main défaillante a jeté son sceptre, faiblesse de père et de roi que les absolutistes de profession se sont ôté d'avance le droit de condamner, car ce parti, comme tous les autres, a succombé par l'abus de ses propres principes. Alors on dut s'attacher à constituer, comme une force politique, des hommes qui jusqu'alors n'avaient paru qu'isolément dans les affaires, et une révolution s'opéra parce qu'une occasion surgit, et que le nom de don Carlos était une menace

aux seules idées et aux seuls hommes qui puissent quelque chose pour l'avenir de l'Espagne : révolution qui, sans doute pour son début, a eu l'inconvénient de s'accoler à une intrigue domestique, mais qui au fond la domina toujours, comme les idées dominent les accidens à la suite desquels elles se produisent.

Nous avons dû faire précéder l'appréciation de l'état politique de la Péninsule de l'étude d'évènemens qui seuls peuvent l'éclairer. Ce n'est pas sans quelque difficulté qu'il nous a été donné de rassembler dans un cadre aussi étroit des faits aussi multipliés et si divers ; ce ne sera pas non plus, nous le craignons, sans quelque embarras, que les lecteurs pourront les embrasser et les suivre. Mais il suffit que l'esprit ne leur en échappe pas, et qu'ils connaissent les antécédens avec lesquels chaque parti s'est produit dans la lutte actuelle. C'est, en effet, sur leur passé que sont jugés les partis, et rien ne les dégage de cette solidarité rigoureuse. Il reste maintenant à observer l'Espagne se débattant tout à la fois contre les hommes de 1820 et ceux de 1814, et à montrer quelles causes la rendent impuissante à fixer elle-même ses destinées. Il reste surtout à rechercher s'il n'y avait pas un rôle obligé pour le gouvernement français dans une crise non moins grave que celles où l'on s'est trouvé engagé.

LOUIS DE CARNÉ.

(La dernière partie à un prochain numéro.)

LETTRES D'UN VOYAGEUR.

N° VII.

A Charles Didier.

Mon vieux ami, je t'ai promis de t'écrire une sorte de journal de mon voyage, si voyage il y a, de la vallée Noire à la vallée de Chamounix. Je te l'adresse, et te prie de pardonner la futilité de cette relation. A un homme triste et austère comme toi, il ne faudrait écrire que des choses sérieuses; mais quoique plus vieux que toi de plusieurs années, je suis un enfant, et par mon éducation manquée et par ma fragile organisation. A ce titre j'ai droit à l'indulgence, et rien ne me siérait plus mal qu'une forme grave. Vous m'avez traité en enfant gâté, vous tous que j'aime, et toi surtout, rêveur sombre, qui n'as de sourire et de jeunesse qu'en me voyant cabrioler sur les sables mouvans et sur les nuages fantastiques de la vie.

Hélas! gaieté perfide, qui m'as si souvent manqué de parole! Rayon de soleil entre des nuées orageuses! tu m'as fait souvent bien du mal! tu m'as emporté dans les régions féeriques de l'oubli, et tu as laissé des spectres lugubres entrer dans les salles de ma

joie et s'asseoir en silence à mon festin. Tu les as laissés monter en croupe sur mon cheval ailé, et lutter corps à corps avec moi jusqu'à ce qu'ils m'eussent précipité sur la terre des réalités et des souvenirs. N'importe! sois béni, esprit de folie qui es à la fois le bon et le mauvais ange, souvent ironique et amer, le plus souvent sympathique et généreux! Prends tes voiles bariolés, ô ma chère fantaisie, déploie tes ailes aux mille couleurs, emporte-moi sur ces chemins battus de tous que ma faiblesse m'empêche de quitter, mais où mes pieds n'enfoncent pas dans le sol, grace à toi! garde-moi dans l'humble sentiment de mon néant, dans la philosophique acceptation de ce néant si doux et si commode, qui s'ennoblit quelquefois par la victoire remportée sur de vaines aspirations... O gaieté! toi qui ne peux être vraie sans le repos de la conscience, et durable sans l'habitude de la force, toi qui ne fus point l'apanage de mes belles années et qui m'abandonnas dans celles de ma virilité, viens comme un vent d'automne te jouer sur mes cheveux blanchissans, et sécher sur ma joue les dernières larmes de ma jeunesse.

Et toi, mon cher vieux ami, prête-toi aux caprices de mon babil, et à l'absurdité de mes observations. Tu sais que je ne vais pas étudier les merveilles de la nature, car je n'ai pas le bonheur de les comprendre assez bien pour les regarder autrement qu'en cachette. Le désir de revoir des amis précieux et le besoin de *locomotion* m'entraînèrent seuls cette fois vers la patrie que tu as abandonnée. Il te sera peut-être doux d'en entendre parler, si peu et si mal que ce soit. Il est des lieux dont le nom seul rappelle des scènes enchantées, des souvenirs inénarrables. Puissé-je, en te les faisant traverser avec moi, éclaircir un instant ton front et soulever le fardeau des nobles ennuis qui le pâlissent!

Autun, 2 septembre.

A Dieu ne plaise que je médise du vin! Généreux sang de la grappe, frère de celui qui coule dans les veines de l'homme! que de nobles inspirations tu as ranimées dans les esprits défaillans! que de brûlans éclairs de jeunesse tu as rallumés dans les cœurs éteints! Noble suc de la terre, inépuisable et patient comme elle, ouvrant comme elle les sources fécondes d'une sève toujours jeune

et toujours chaude, au faible comme au puissant, au sage comme à l'insensé! — Mais il est ton ennemi, comme il est l'ennemi de la Providence, celui-là qui cherche en toi un stimulant à d'impurs égaremens, une excuse à des délires grossiers! Il est le profanateur des dons célestes, celui qui veut épuiser tes ressources bienfaisantes, abdiquer et rejeter avec mépris dans la main de Dieu même le trésor de sa raison.

L'origine céleste de la vigne est consacrée dans toutes les religions. Chez tous les peuples, la Divinité intervient pour gratifier l'humanité d'un don si précieux. Selon notre Bible, le sang du vieux Noé fut agréable à Dieu, qui le sauva ainsi que la sève de la vigne, comme deux ruisseaux de vie à jamais bénis sur la terre.

J'ai vu, aux premiers jours du printemps, sous les berceaux de pampres qui s'enlacent aux figuiers de l'Adriatique, des matrones, drapées presque à la manière de l'ancienne Grèce, qui recueillaient avec soin, dans des fioles, ce qu'elles appelaient poétiquement les *larmes de la vigne*. La rosée limpide s'échappait goutte à goutte des nœuds de la branche, et coulait durant la nuit dans les vases destinés à la recevoir. J'aimais le soin religieux avec lequel ces femmes allaient enlever le précieux collyre aux premières clartés du matin, j'aimais les parfums exquis de la treille en fleurs, les brises de l'Archipel expirant sur les grèves de l'Italie, et le signe de croix qui accompagnait chaque nouvelle section du rameau sacré. C'était une sorte de cérémonie païenne conservée et rajeunie par le christianisme. Le culte du jeune Bacchus semblait mêlé à celui de l'enfant Dieu, et je ne suis pas sûr que l'antique *Ohé, Evohé*, ne vînt pas mourir sur les lèvres de ces vieilles, à côté de l'*amen* catholique.

Le culte des divinités champêtres m'a toujours semblé la plus charmante et la plus poétique expression de la reconnaissance de l'homme envers la création. Je n'admets point de faux dieux, je les tiens tous pour des idées vraies, salutaires et grandes. Et quant à l'infaillibilité des religions, je sais que la plus excellente de toutes peut et doit être souillée, comme tout ce qui tombe d'en haut dans le domaine de l'homme. Mais je crois à la sagesse des nations, à leur grandeur, à leur force, aux influences des contrées qu'elles habitent; et conséquemment j'ai foi en la prééminence de certaines idées, en fait de croyance et de culte. L'éter-

nelle vérité, à jamais voilée pour les hommes, s'est montrée un peu moins vague à ceux qui l'ont cherchée à travers une atmosphère plus pure et des cieux plus splendides. La nôtre est la plus belle, parce qu'elle est la plus simple. Elle se marie bien avec la nature austère qui l'a conçue, avec les grandes scènes pittoresques et l'ardent climat qui ont révélé à l'homme l'unité de Dieu. Celle du polythéisme est enivrante comme le doux pays qui l'a enfantée, mais j'y vois toutes les conditions d'excès et d'inconstance qui caractérisent pour l'homme une situation trop fortunée.

J'aime la fable de Bacchus, embryon engourdi dans la cuisse du Dieu, survivant, comme Noé, à un cataclysme, sauvé, comme lui, par une miraculeuse protection, et, comme lui, apportant aux hommes les bienfaits d'un nouvel arbre de vie. Mais, sur les trop fertiles coteaux de la Grèce, je vois la vigne croître et multiplier avec une abondance dont les hommes abusent bientôt, et, de la cuve où Evohé consacra de pures libations à son père, sort la troupe effrénée des hideux Satyres et des obscènes Thyades. Alors les peuples cherchent des jouissances forcenées dans un sage remède envoyé à leurs faiblesses et à leurs ennuis. La débauche insensée pollue les marches des temples; le bouc, infect holocauste offert aux divinités rustiques, associe des idées de puanteur et de brutalité au culte du plaisir. Les chants de fête deviennent des hurlemens, les danses des luttes sanglantes où périt le divin Orphée : le dieu du vin s'est fait le dieu de l'intempérance, et le sombre christianisme est forcé de venir, avec ses macérations et ses jeûnes, ouvrir une route nouvelle à l'humanité ivre et chancelante pour la sauver de ses propres excès.

Si je cherche l'histoire du cultivateur postdiluvien dans la version plus simple et plus naïve du vieux Noé, je vois sa lignée user plus sobrement et plus religieusement du fruit divin. Première victime de son imprudence, il apprend à ses dépens que le sang de la grappe est plus chaud et plus vigoureux que le sien propre; il tombe vaincu, et ses pieux enfans apprennent à s'abstenir, le même jour où ils ont connu une jouissance nouvelle. Sur les versans brûlans de la Judée, la vigne multiplie sobrement ses richesses, et l'homme, conservant une sorte de respect pour les divins effets de la plante précieuse, inscrit cette loi touchante dans son livre de la Sagesse :

« Laissez le vin à ceux qui sont accablés par le travail, et la cervoise à ceux qui sont dans l'amertume du cœur; les princes ne boiront pas le vin et la cervoise, ils les laisseront à ceux qui souffrent et à ceux qui travaillent dans l'amertume du cœur. »

Honneur aux âges primitifs! amour aux antiques pasteurs! regret à la jeunesse du monde! Temps agréables au Seigneur, où l'homme cherchait la science sans qu'il fût possible de savoir le funeste usage qui serait fait de la science; où la sagesse n'était pas un vain mot et correspondait, dans les codes des patriarches, aux besoins vrais et nobles de l'humanité! vous paraissez grands et presque impossibles quand on vous compare aux sociétés modernes. Dieu, grand Dieu! toi qui parlais sur la montagne pour dire aux hommes : Faites ceci, et qui voyais ta loi accomplie; toi dont la parole descendait dans les tabernacles d'Israël, instruisait et dirigeait tes législateurs prosternés, que sens-tu pour nous désormais dans ton sein paternel, en voyant la terre asservie aux volontés impies et aux besoins insensés d'une poignée d'hommes pervers; le mot sacré de *loi* traduit par celui d'*intérêt personnel*, le labeur, remplacé par la cupidité; les cérémonies augustes et saintes par des coutumes ineptes ou des mystères incompris; tes lévites, par des pontifes ennemis du peuple; la crainte de ton courroux ou de ton déplaisir par des hordes de soldats mercenaires, seul frein que les princes sachent employer, et que les peuples veuillent reconnaître!

Que penser d'un siècle où l'éducation morale est entièrement abandonnée au hasard, où la jeunesse n'apprend ni à régler ses besoins intellectuels ni à gouverner ses appétits physiques; où on lui présente les livres des diverses religions, qu'on lui explique en souriant et en lui recommandant bien de ne croire à aucune; où, pour tout précepte, on lui conseille de ne point se mettre mal avec la police aux premières orgies qu'elle se permettra, et de ne point professer trop haut la théorie des vices dont on lui abandonne la pratique? Que lui apprend-on de l'amour, de cette passion qui s'éveille la première, et qui, dans le cœur de l'adolescent, est susceptible d'un développement si noble? Rien, sinon qu'il faut faire pour les femmes le moins de sottises possible, jouer au plus fin avec les coquettes, s'abstenir de l'enthousiasme, se consoler avec les prostituées des défaites de la ruse; en toute occasion, sa-

crifier à l'intérêt personnel, au plaisir ou à la fortune, le plus beau sentiment qui puisse germer dans les ames neuves!

Que lui apprend-on de l'ambition, de cette soif de gloire et d'action qui étouffe bientôt les velléités d'affection exclusive, et qui souvent ne les laisse pas même éclore? Lui dit-on qu'il faut gouverner cette ardeur généreuse, mettre au service de l'humanité les talens acquis et les forces employées? Elle a lu, pendant les années d'enfance, quelque chose de semblable dans les écrits des antiques philosophes, et on lui apprend à les juger au point de vue littéraire; puis, la société lui ouvre ses bras avides et son sein glacé. Donne-moi tes lumières, lui dit-elle; donne-moi le fruit de tes sueurs et de tes veilles, et je te donnerai en retour des richesses pour satisfaire tous tes vices, car tu as des vices, je le sais, je les aime, je les protége, je les couvre de mon manteau, je les abrite mystérieusement de ma complaisance. Sers-moi, enrichis-moi, donne-moi tes talens et ton travail, fais-les servir à augmenter mes jouissances, à maintenir mon règne, à sanctionner mes turpitudes, et je t'ouvrirai les sanctuaires d'iniquité que je réserve à mes élus!

Ainsi, loin de développer et de diriger les deux sources de grandeur qui sont dans la jeunesse, la gloire et la volupté; loin d'exalter ce qu'elles mêlent de divin à l'ardeur et à la jouissance de la vie, la société présente s'en sert pour abrutir l'homme et pour le rattacher à un matérialisme mortellement grossier. Elle se plaît à développer les instincts animaux. Elle crée et protége des antres de corruption, des moyens de toute espèce pour entretenir, ranimer ou satisfaire les besoins les plus ignobles et même les plus immondes fantaisies. Comment les jouissances naturelles, n'étant plus asservies à aucun frein moral, à aucune règle de législation, ne dégénéreraient-elles pas en excès? Comment l'amour de la gloire ne deviendrait-il pas la soif de l'or? Comment l'amour et le vin n'amèneraient-ils pas la débauche?

Tout cela à propos d'une orgie de patriciens dont je viens d'être témoin dans une auberge!

J'ai bien voyagé dans ma vie, je me suis reposé dans bien des cabarets de village, j'ai dormi dans de bien sales tavernes, entre des bancs rompus et des débris de brocs rougis d'un vin âcre et brutal; j'ai failli avoir la tête fracassée par des rouliers qui se bat-

taient autour de moi; j'ai entendu les métaphores obscènes et les chansons graveleuses des villageois endimanchés. J'ai vu des soldats ivres, des matelots en fureur; j'ai vu des mendians affamés acheter de l'eau-de-vie avec l'unique denier de leur journée. J'ai vu des femmes jeunes et belles se rouler échevelées dans la fange, et de beaux esprits de diligence échanger des quolibets malpropres avec des servantes d'auberge. Qui n'a vu et entendu tout cela, pour peu qu'il ait voyagé avec peu d'argent?

Or, je ne suis pas d'humeur intolérante, et quoique fort souvent ennuyé, fatigué et contrarié de semblables rencontres, je les ai toujours supportées avec un calme philosophique. De quel droit mépriserais-je la rudesse et le mauvais goût de l'homme privé d'éducation? De quel front reprocherais-je à l'indigent d'abdiquer l'orgueil de l'intelligence humaine, quand moi et mes égaux sur l'échelle sociale, nous lui refusons l'exercice de cette intelligence, et nous en rejetons l'emploi? Pourquoi, ô toi que nous avons réduit à l'état de bête de somme, ne chercherais-tu pas à rendre ton sort moins odieux en détruisant ta mémoire et ta raison, en buvant, comme dit Obermann en sa pitié sublime, l'*oubli de tes douleurs?*

Eh quoi! ta souffrance de tous les jours ne nous semble pas insupportable; notre oreille n'est pas blessée de tes plaintes; nos yeux voient sans dégoût tes sueurs sans relâche et sans terme; notre cœur est insensible à ta misère, et les courtes heures de ta joie nous révoltent! C'est bien assez, ô infortuné! que ta peine soit méprisée. Que ton plaisir du moins passe en liberté! Laissez courir l'orgie en haillons, laissez-la hurler à la porte de ces riches demeures, elle ne les franchira jamais; laissez-la dormir sur les marches de ces palais, dont elle va du moins rêver les délices pendant toute une nuit..... Mais non! il y a pour le peuple des réglemens de police. Les lupanars des grands sont ouverts à toute heure, les cabarets du pauvre se ferment la nuit, et le guet mène en prison celui qui n'a ni laquais ni voiture pour le transporter chez lui!

Écoutez ce que disent les riches pour autoriser ces injustices. « La gaieté des gens comme il faut n'est ni bruyante ni incommode. Celle du peuple est pire que cela, elle est dangereuse. Le peuple n'a pas le frein de l'éducation. » Et à ce propos les grands de ce siècle vous font de très nobles théories sur les distinctions

nécessaires, sur les supériorités incontestables. Ils avouent qu'aujourd'hui la naissance est un préjugé, que l'or ne donne de mérite à personne. Ils déclarent que l'*éducation* seule établit une hiérarchie légitime et sainte. « Faites le peuple semblable à nous, disent-ils, et nous l'admettrons à l'égalité sociale. »

Ces hommes n'oublient qu'un point, c'est que, le peuple n'ayant pu encore se faire semblable à eux, ils se sont faits en attendant, quant aux vices et à la grossièreté, semblables au peuple.

Si j'ai bonne mémoire, je n'avais vu d'orgie de patriciens qu'aux théâtres de l'Odéon et de la Porte Saint-Martin. J'avoue que cela m'avait semblé très froid et très ennuyeux. Du reste, cela se passait très convenablement. Deux ou trois personnages parlans, très occupés de leurs affaires, se consultaient dans des *à parte* sur toute autre chose que l'orgie, et le long de la table une douzaine de comparses, très bien costumés, soulevant en mesure des coupes de bois doré, les choquaient les unes contre les autres avec un bruit sourd, et

> ..... D'un ton mélancolique,
> Entonnant tristement une chanson bachique.

J'étais donc très peu effrayé d'un dîner de jeunes gens qui se consommait à l'autre bout du jardin de l'auberge. La maison était pleine, en raison de la foire. Point de chambre où l'on pût manger, point de salle commune qui ne fût encombrée de commis-voyageurs.....

J'en demande pardon à un mien camarade d'enfance qui me vend d'excellent vin, et pour qui je vendrais, au besoin, ma dernière paire de bottes; j'en demande pardon à plusieurs commis-voyageurs qui m'ont écrit des injures à cause de je ne sais quelle mauvaise plaisanterie imprimée de mon fait je ne sais où. — J'en demande pardon, et sérieusement, je le jure, à la mémoire d'un seul dont le nom demeure enseveli dans des cœurs navrés. — Mais enfin, je le confesse à la face du ciel et de la terre, je ne peux pas souffrir les commis-voyageurs..... ou du moins je n'ai pas pu les souffrir jusqu'à ce jour, qui va peut-être me réconcilier à jamais avec eux.

Tant y a que, craignant les conversations littéraires, j'acceptai l'offre d'une infernale hôtesse, empoisonneuse et maléficière au-

delà de ce qui a jamais été raconté par Gil Blas, sur le compte des aubergistes de toutes les Espagnes. Je laissai dresser dans un coin du jardin, derrière un espalier, une modeste table pour mes enfans, pour leur bonne et pour moi. J'avais l'air d'un curé de campagne escorté de sa gouvernante et de ses neveux.

Il y avait, à l'autre bout de ce jardin, une grande table, et des convives de bonne humeur. Ce sont des gens comme il faut, m'avait dit l'hôtesse, la fleur des gentilshommes du pays; c'est monsieur le comte, c'est monsieur le marquis, et puis monsieur de... Grace à Dieu, je n'ai pas la mémoire des noms, celle des prénoms encore moins; mais ma señora Leonarde en avait plein la bouche, et j'espérais voir une orgie aussi méthodiste que celles de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin. N'en déplaise à la noblesse, je l'ai fort peu fréquentée dans ma vie. Je sais qu'elle porte des gants, qu'elle a toujours le menton bien rasé, ou la barbe bien parfumée; je sais qu'elle est agréable à voir : je ne me serais jamais douté qu'elle pût être aussi désagréable à entendre.

Tu attends peut-être que je te raconte l'orgie.... Ma foi, tu te trompes bien. D'abord je n'ai assisté qu'à la partie musicale, à l'introduction, pour ainsi dire; ensuite, j'étais masqué par les espaliers, et je ne voyais absolument rien. Enfin mon dîner et celui de ma famille fut terminé en dix minutes, et je me retirai plus satisfait qu'en sortant de l'Odéon ou de la Porte-Saint-Martin, car du moins là je n'avais rien payé en entrant. En ce moment je me sens presque réconcilié avec le procédé de Lucrèce Borgia, en voyant combien des seigneurs ivres peuvent se rendre insupportables au spectateur.

Je montai en diligence immédiatement après la *représentation*; j'entendis le garçon d'écurie adresser au facteur de la diligence cette réflexion philosophique, en entendant le refrain d'une chanson par-dessus le mur. « Si c'était *nous!* on dirait : v'là la canaille qui s'échauffe! Mais comme c'est *eux*, on dit : v'là le beau monde qui s'amuse! » La réponse philosophique de l'autre prolétaire fut aussi énergique que la circonstance le comportait; n'était le sot usage qui ne permet plus, comme au temps de Dante et de Montaigne, d'écrire certains mots de la langue, je te la rapporterais, car l'obscénité du peuple est presque toujours empreinte de génie : c'est un appel sauvage et terrible à la justice de Dieu; celle des

grands n'est qu'un blasphème stupide. Rien ne le motive, et par conséquent, rien ne l'excuse...

O vous, que j'ai méconnus, et vers qui je m'incline en ce jour! O commis-voyageurs! je proteste que vous êtes fort ennuyeux, et que le bel esprit déborde en vous d'une manière désespérante. Mais je jure par Bacchus et par Noé, je jure par tous les vins bons et mauvais que vous débitez, que vous avez bien plus d'aménité, de politesse et de savoir-vivre, que les *jeunes seigneurs* de province. Je dépose, et je signerais de mon sang, que vous vous conduisez cent fois mieux dans les auberges, que vos manières sont excellentes au prix des leurs, et qu'il vaut mieux mille fois tomber en votre compagnie et supporter vos récits de table d'hôte, que de se trouver seulement à cinquante toises de la table des gens *comme il faut*. — Que la paix soit faite entre nous, et ne m'écrivez plus d'injures, ou tout au moins affranchissez vos lettres, s'il vous plaît.

Et toi, vieux ami des poètes! généreux sang de la grappe! toi, que le naïf Homère et le sombre Byron lui-même chantèrent dans leurs plus beaux vers, toi qui ranimas long-temps le génie dans le corps débile du maladif Hoffmann! toi qui prolongeas la puissante vieillesse de Goëthe, et qui rendis souvent une force surhumaine à la verve épuisée des plus grands artistes! pardonne si j'ai parlé des dangers de ton amour! Plante sacrée, tu crois au pied de l'Hymète, et tu communiques tes feux divins au poète fatigué, lorsqu'après s'être oublié dans la plaine, et voulant remonter vers les cimes augustes, il ne retrouve plus son ancienne vigueur. Alors tu coules dans ses veines et tu lui donnes une jeunesse magique; tu ramènes sur ses paupières brûlantes un sommeil pur, et tu fais descendre tout l'Olympe à sa rencontre dans des rêves célestes. Que les sots te méprisent, que les fakirs du bon ton te proscrivent, que les femmes des patriciens détournent les yeux avec horreur en te voyant mouiller les lèvres de la divine Malibran. Elles ont raison de défendre à leurs amans de boire devant elles. Les imaginations de ces hommes-là sont trop souillées, leurs mémoires sont remplies de trop d'ordures, pour qu'il soit prudent de mettre à nu le fond de leur pensée. Mais viens, ô ruisseau de vie! couler à flots abondans dans la coupe de mes amis! Disciples du divin Platon, adorateurs du beau, ils détestent la vue

comme la pensée de ce qui est ignoble, ils veulent que tout soit pur dans la joie; que la femme chaste ne cesse point de l'être à table; que l'adolescent ne souille pas ses lèvres d'un rire cynique; que l'artiste puisse dire toute son ambition, et qu'elle ne fasse sourire personne. Ils veulent enfin, ils *peuvent*, ils *osent* livrer tout le trésor de leur ame, et n'avoir rien à réclamer les uns aux autres quand le jour bleuâtre nous surprend à table dans la mansarde, et glisse, tendre et timide, un reflet d'azur sur la dorure rougissante des flambeaux expirans; ou bien, quand à la campagne, assis en plein air, autour des flacons et des fruits, l'aube nous trouve au jardin, en face de la pleine lune, et nous voit rire de sa face pâle qui ressemble à une femme peureuse ou distraite, essayant, mais trop tard, de se retirer décemment chez elle avant l'éclat du soleil. O belles nuits de l'été brûlant qui vient de s'écouler, et qui ne nous sera peut-être pas rendu avant bien d'autres années! aurores sans rosée, veillées d'Italie! doux repos sur les gazons! chants de la fauvette si mélodieux et si passionnés au lever de Vénus! étoiles si belles à l'heure du combat, entre le jour et la nuit! parfums du crépuscule! extases et silences, suivis de douces paroles et de joyeux rires! venez encore charmer nos jours sans ambition et nos nuits sans rancunes, et que le madère régénérateur, que le champagne facétieux, viennent d'heure en heure chasser le sommeil et dégourdir le cerveau quand mes amis sont ensemble, et quand je suis avec eux!

De Châlons à Lyon.

Étendu sur le plancher du tillac, et roulé dans mon manteau, j'ai dormi d'un profond sommeil sur le bateau à vapeur, en attendant que le jour vînt éclairer les rives plates, et quoi qu'en disent les indigènes, fort peu riantes de la Saône. Quelle est cette figure honnête et douce qui semble protéger mon sommeil insouciant, et empêcher les pieds des mariniers de me traiter comme un ballot? C'était bien la peine d'étudier Lavater et Spurzheim, pour juger si mal un visage! Le fait est qu'hier je me suis trompé complètement, et que prenant ce bon jeune homme pour un des débauchés de l'auberge, j'ai refusé avec sauvagerie l'offre amicale de sa voiture. Il est vrai que sur le plancher du paquebot

nous voici tous égaux, et que s'il prend envie au patricien de railler ma figure de séminariste et mes manières de paysan, la politesse et la gratitude n'enchaînent pas ma langue, je pourrai lui dire son fait et celui de ses amis... Mais il ne me semble ni malveillant, ni hautain. Attendons.

Rencontre d'un ancien ami, vraie bonne fortune en voyage. Facétieux et mordant, il m'aide à oublier que je suis rompu de fatigue. Il burine chaque passager, des pieds à la tête, par un seul mot pittoresque. Mon cœur s'était serré en l'apercevant, car sa présence me rappelle des siècles entiers, des rêves étranges, une vie terrible, dont il fut jadis le spectateur calme et compatissant. Mais il semble deviner la place du cœur où je suis écorché vif, et il n'y touche point. Il rit, il raille, il parle comme Callot dessine. Prendre la vie du côté bouffon quand on a bu jusqu'à la lie tout ce qu'elle a de sérieux, c'est le fait d'une haute philosophie; chez moi, je l'avoue, ce n'est l'effet que d'une grande faiblesse. Qu'importe? Je ris, je suis heureux pendant une heure; il me semble que je suis né d'hier.

Paul a l'œil éminemment artiste, et je vois tous les objets que la rive emporte derrière nous, à travers sa fantaisie moqueuse. Le clocher de Mâcon me fait rire aux éclats; je n'aurais jamais cru qu'un clocher pût tant me divertir. Et cependant Paul ne rit jamais; sa gaieté grave, celle des enfans, expansive et bruyante, l'excellente figure et l'obligeance délicate du *légitimiste*, la consternation d'Ursule qui se croit en pleine mer, mon sans-gêne bohémien, c'en est assez pour nous trouver tous camarades, et faire société commune à l'auberge de Lyon.

— Comment s'appelle notre ami? dit Paul à demi-voix en me montrant le légitimiste.

— Le diable m'emporte si je le sais.

— Demandons-lui ses papiers, reprend Paul avec dignité.

Inspection faite de son passeport, il est patricien; il faut bien le lui pardonner. Il est riche; cela nous est fort indifférent, preuve qu'il est inutile de connaître le nom et la position des gens. Il est aimable, modeste et bien élevé. Qu'avons-nous besoin d'en savoir davantage? — Il va à Genève; nous irons tous ensemble; mais non. Paul nous quitte et descend le Rhône. Son destin ou sa fantaisie l'emporte par là. L'ami improvisé, moi et ma famille, nous

prenons la poste à frais communs et nous verrons ce soir le lac de Nantua.

Nantua.

Montagnes sans grandeur, lac sans étendue, végétation pauvre, paysage sans caractère pour quiconque a vu les Alpes. Et cependant, çà et là, un aspect singulier, une masse de roches tendres étrangement découpées, des bastions et des piliers que l'on croirait construits et sculptés par la main de l'homme, des angles de montagnes s'ouvrant sur de fraîches vallées, des sites sans noblesse, mais pleins de variété, et se succédant avec profusion sous les yeux, non ravis, mais occupés; voilà comme le Bugey m'est apparu cette fois. Jadis je l'ai trouvé hideux. — Ne lis jamais mes lettres avec l'intention d'y apprendre la moindre chose certaine sur les objets extérieurs. Je vois tout au travers des impressions personnelles. Un voyage n'est pour moi qu'un cours de psychologie et de physiologie dont je suis le *sujet*, soumis à toutes les épreuves et à toutes les expériences qui me tentent, condammé à subir toute l'adulation et toute la pitié que chacun de nous est forcé de se prodiguer alternativement à soi-même, s'il veut obéir naïvement à la disposition du moment, à l'enthousiasme ou au dégoût de la vie, au caprice du califourchon, à l'influence du sommeil, à la qualité du café dans les auberges, etc., etc.

Nous nous sommes mis en tête de trouver des beautés, car on nous a déclaré sur l'honneur que ce pays a des beautés de premier ordre, et nous en croyons l'auteur du renseignement. — Nous prenons un char suisse, et nous nous faisons conduire à Mériat par une pluie battante, accompagnée de coups de tonnerre brusques, imprévus, et d'un son bizarre comme la forme des rochers qui les répercutent. Le guide se trompe de route et gravit la montagne, au lieu de descendre dans le ravin. La pluie redouble; aucune espérance de déjeuner sur l'herbe. Nous déjeunons philosophiquement dans le char. On casse le gouleau d'une bouteille, et nous trinquons avec un phlegme britannique, quand tout à coup nous nous voyons à trois lignes du précipice. L'Automédon mouillé, et de très méchante humeur, s'est aperçu de sa méprise. Il a voulu retourner sur ses pas, le chemin est trop étroit. Le cheval refuse de se casser le cou; c'est donc au

char de subir toutes les conséquences de sa conformation incommode et de l'ankylose de ses ressorts. La difficulté de l'entreprise décourage le guide. Il nous laisse une roue dans l'abîme, et le verre à la main, fort empêchés de descendre, encore plus empêchés de demeurer.

Heureusement nous rions aux éclats, et jamais on ne se tue en riant. Nous trouvons moyen de sortir de la boîte de cuir, nous soulevons le véhicule, nous portons le cheval, nous rossons le cocher, et j'en suis quitte pour un verre de vin répandu tout entier dans la poche de ma blouse.

Enfin, nous rentrons dans le ravin, non pas perpendiculairement, comme nous en étions menacés, mais par un joli chemin couvert de fleurs sauvages, toutes brillantes de pluie, et bordé d'un ruisseau qui devient torrent et grossit de minute en minute. La pluie fouette les sapins échevelés; des nuages courent sur les flancs de la gorge; le brouillard enveloppe les cimes; et par mille angles du sentier qui serpente au sein des noires forêts, nous pénétrons dans une région vraiment sublime de tristesse.

Pas une figure humaine, pas un toit de chalet. Deux remparts à pic couverts d'arbres vivaces qui semblent croître sur la tête les uns des autres, nous pressent, nous étreignent, et semblent, par leurs détours multipliés, nous pousser et nous enfermer dans d'inextricables solitudes.

J'ai vu beaucoup de sites plus grandioses, je n'en ai guère vu de plus austères. Les plus belles veines des Alpes, des Pyrénées et des Apennins ne produisent pas une végétation plus robuste et plus imposante; nulle part je n'ai vu d'aussi belles forêts de sapins gigantesques, élancés, fiers, touffus, et par leur nombre et par leur situation escarpée, semblant braver la destruction, et renaître sous les coups de la foudre et de la cognée.

A Mériat, les restes de la Chartreuse consistent en quelques belles arcades chargées de plantes pariétaires et à demi ensevelies dans les éboulemens de la montagne que le gazon a recouverts; le portail est encore debout et conserve son air monastique. Le torrent se précipite avec fracas derrière la Chartreuse, roule à côté et se laisse tomber sur l'angle d'un bâtiment détaché qu'il achève de dégrader, et qu'il semble prêt à emporter tout-à-fait dans un jour d'orage. Quel était l'emploi de ce bâtiment au temps

des moines? Je me suis imaginé que c'était le lieu pénitentiaire, et que la cataracte devait rouler sur la voûte d'un cachot humide et plein de terreurs. A moi permis : il n'y a là pour cicérone que deux géans silencieux et farouches, le garde-forestier et sa fille, participant l'un et l'autre de la nature des sapins du pays, fiers comme des hidalgos ruinés, déclarant qu'ils ne sont ni aubergistes ni cabaretiers, et nonobstant vendant aux rares curieux qui vont les visiter tout ce qu'on peut trouver dans un cabaret pour de l'argent.

Ce site m'a paru, au milieu de la pluie, mélancolique, froid, et admirablement choisi pour une vie éternellement uniforme et pour des hommes voués au culte de l'idée unique et absolue. Point de perspectives, point de contrastes, des pentes de gazon d'un vert égal et magnifique, des profondeurs de forêts sans issue, sans la moindre échappée pour le regard et la pensée; partout des sapins des prairies étroites, et des forêts coupées par l'invincible rempart de la montagne, par les éternels brouillards..... Je dis éternels, quoique je n'aie passé là qu'une heure. S'ils ne le sont pas, s'il y a jamais un beau soleil sur la Chartreuse de Mériat, si le torrent roule quelquefois limpide et calme, si la tristesse y soulève un instant ses sombres voiles, et si un pareil site s'avise de vouloir sourire, je le déclare *ponsif*, comme on dit dans les ateliers de peinture, c'est-à-dire pleutre, manqué, à côté du beau. Je le déshérite de ma sympathie, je lui retire mon souvenir, et je tiens pour épiciers et mal appris tous les voyageurs qui s'y rendront par un beau temps.

Je me suis mouillé jusqu'aux os, ce qui m'a parfaitement guéri homœopathiquement d'un rhume obstiné, c'est-à-dire que j'ai échangé une toux supportable contre une grosse fièvre qui m'a forcé de passer la nuit dans une auberge de village, presque à la porte de Genève.

Mais j'ai salué le Mont-Blanc de ma fenêtre à mon réveil, et j'ai vu sous mes pieds tout ce beau pays de Gex, étendu comme un immense tapis bigarré, au pied de la Savoie, forteresse neigeuse élevée à l'horizon.

Genève.

— Messieurs, où descendez-vous?

C'est le postillon qui parle. — Réponse. — Chez M. Listz.

— Où loge-t-il, ce monsieur-là?

— *J'allais précisément vous adresser la même question.*

— Qu'est-ce qu'il fait? Quel est son état?

— Artiste.

— Vétérinaire?

— Est-ce que tu es malade, animal?

— C'est un marchand de violons, dit un passant, je vais vous conduire chez lui.

On nous fait gravir une rue à pic, et l'hôtesse de la maison indiquée nous déclare que Listz est en Angleterre.

— Voilà une femme qui radote, dit un autre passant. M. Listz est un musicien du théâtre; il faut aller le demander au régisseur.

— Pourquoi non? dit le légitimiste. Et il va trouver le régisseur. Celui-ci déclare que Listz est à Paris. — Sans doute, lui fais-je avec colère, il est allé s'engager comme flageolet dans l'orchestre Musard, n'est-ce pas?

— Pourquoi non? dit le régisseur.

— Voici la porte du casino, dit je ne sais qui. Toutes les demoiselles qui prennent des leçons de musique connaissent M. Listz.

— J'ai envie d'aller parler à celle qui sort maintenant avec un cahier sous le bras? dit mon compagnon.

— Et pourquoi non? d'autant plus qu'elle est jolie.

Le légitimiste fait trois saluts à la française, et demande l'adresse de Listz dans les termes les plus convenables. La jeune personne rougit, baisse les yeux, et avec un soupir étouffé, répond que M. Listz est en Italie.

— Qu'il soit au diable! Je vais dormir dans la première auberge venue; qu'il me cherche à son tour.

A l'auberge, on m'apporte bientôt une lettre de sa sœur.

« Nous t'avons attendu, tu n'es pas exact, tu nous ennuies; va au diable! cherche-nous! nous sommes partis.

« Arabella. »

« *P. S.* Vois le major et viens avec lui nous trouver. »

— Qu'est-ce que le major?

— Que vous importe? dit mon ami le légitimiste.

Au fait! — Garçon, allez chercher le major.

Le major arrive. Il a la figure de Méphistophélès et la capote d'un douanier. Il me regarde des pieds à la tête, et me demande qui je suis.

— Un voyageur mal mis, comme vous voyez, qui se recommande d'Arabella.

— Ah! ah! je cours chercher un passeport.

— Cet homme est-il fou?

— Non pas, demain nous partons pour le Mont-Blanc.

Nous voici à Chamounix, la pluie tombe, et la nuit s'épaissit. Je descends au hasard à l'*Union*, que les gens du pays prononcent *Oignon*, et, cette fois, je me garde bien de demander l'artiste européen par son nom. Je me conforme aux notions du peuple éclairé que j'ai l'honneur de visiter, et je fais une description sommaire du personnage. Blouse étriquée, chevelure longue et désordonnée, chapeau d'écorce défoncé, cravate roulée en corde, momentanément boiteux, et fredonnant habituellement le *Dies iræ* d'un air agréable.

— Certainement, monsieur, répond l'aubergiste, ils viennent d'arriver, la dame est bien fatiguée, et la jeune fille est de bonne humeur. Montez l'escalier; ils sont au n° 13.

— Ce n'est pas cela, pensai-je, mais n'importe, je me précipite dans le n° 13, déterminé à me jeter au cou du premier Anglais spleenétique qui me tombera sous la main. J'étais crotté de manière à ce que ce fût là une charmante plaisanterie de commis-voyageur.

Le premier objet qui s'embarrasse dans mes jambes, c'est ce que l'aubergiste appelle la *jeune fille*. C'est Puzzi à califourchon sur le sac de nuit, et si changé, si grandi, la tête chargée de si longs cheveux bruns, la taille prise dans une blouse si féminine, que, ma foi, je m'y perds, et, ne reconnaissant plus le petit Hermann, je lui ôte mon chapeau en lui disant : Beau page, enseigne-moi où est Lara?

Du fond d'une capote anglaise sort, à ce mot, la tête blonde d'Arabella; tandis que je m'élance vers elle, Franz me saute au cou, Puzzi fait un cri de surprise; nous formons un groupe inextricable d'embrassemens, tandis que la fille d'auberge, stupéfaite de voir un drôle si crotté, et que jusque-là elle avait pris pour un jockey, embrasser une aussi belle dame qu'Arabella, laisse tomber

sa chandelle, et va répandre dans la maison que le n° 13 est envahi par une troupe de gens mystérieux, indéfinissables, chevelus comme des sauvages, et où il n'est pas possible de reconnaître les hommes d'avec les femmes, les valets d'avec les maîtres. — Histrions ! dit gravement le chef de cuisine d'un air de mépris, et nous voilà stygmatisés, montrés au doigt, pris en horreur. Les dames anglaises que nous rencontrons dans les corridors rabattent leurs voiles sur leurs visages pudiques, et leurs majestueux époux se concertent pour nous demander pendant le souper une petite représentation de notre savoir-faire, moyennant une collecte raisonnable. C'est ici le lieu de te communiquer la remarque la plus scientifique que j'aie faite dans ma vie.

Les insulaires d'Albion apportent avec eux un fluide particulier que j'appellerai le fluide britannique, et au milieu duquel ils voyagent, aussi peu accessibles à l'atmosphère des régions qu'ils traversent que la souris au centre de la machine pneumatique. Ce n'est pas seulement grâce aux mille précautions dont ils s'environnent, qu'ils sont redevables de leur éternelle impassibilité. Ce n'est pas parce qu'ils ont trois paires de *breeches*, les unes sur les autres, qu'ils arrivent parfaitement secs et propres malgré la pluie et la fange ; ce n'est pas non plus parce qu'ils ont des perruques de laine, que leur frisure raide et métallique brave l'humidité ; ce n'est pas parce qu'ils marchent chargés chacun d'autant de pommade, de brosses et de savon, qu'il en faudrait pour adoniser tout un régiment de conscrits bas-bretons, qu'ils ont toujours la barbe fraîche et les ongles irréprochables. C'est parce que l'air extérieur n'a pas de prise sur eux ; c'est parce qu'ils marchent, boivent, dorment et mangent dans leur fluide, comme dans une cloche de cristal épaisse de vingt pieds, et au travers de laquelle ils regardent en pitié les cavaliers que le vent défrise, et les piétons dont la neige endommage la chaussure. Je me suis demandé, en regardant attentivement le crâne, la physionomie et l'attitude des cinquante Anglais des deux sexes qui chaque soir se renouvelaient autour des tables d'hôtes de la Suisse, quel pouvait être le but de tant de pèlerinages lointains, périlleux et difficiles, et je crois avoir fini par le découvrir, grace au major que j'ai consulté assidument sur cette matière. Voici : pour une Anglaise, le vrai but de la vie est de réussir à traverser les régions les plus élevées et

les plus orageuses sans avoir un cheveu dérangé à son chignon.— Pour un Anglais, c'est de rentrer dans sa patrie après avoir fait le tour du monde sans avoir sali ses gants ni troué ses bottes. C'est pour cela qu'en se rencontrant le soir dans les auberges après leurs pénibles excursions, hommes et femmes se mettent sous les armes et se montrent, d'un air noble et satisfait, dans toute l'imperméabilité majestueuse de leur tenue de touriste. Ce n'est pas leur personne, c'est leur garde-robe qui voyage, et l'homme n'est que l'occasion du porte-manteau, le véhicule de l'habillement. Je ne serais pas étonné de voir paraître à Londres des relations de voyage ainsi intitulées: Promenades d'un chapeau dans les marais Pontins. — Souvenirs de l'Helvétie, par un collet d'habit. — Expédition autour du monde, par un manteau de caoutchouc. — Les Italiens tombent dans le défaut contraire. Habitués à un climat égal et suave, ils méprisent les plus simples précautions, et les variations de la température les saisissent si vivement dans nos climats, qu'ils y sont aussitôt pris de nostalgie; ils les parcourent avec un dédain superbe, et, portant le regret de leur belle patrie avec eux, la comparent sans cesse et tout haut à tout ce qu'ils voient. Ils ont l'air de vouloir mettre en loterie l'Italie comme une propriété, et de chercher des actionnaires pour leurs billets. Si quelque chose pouvait ôter l'envie de passer les Alpes, ce serait l'espèce de criée qu'il faut subir à propos de toutes les villes et de tous les villages, dont les noms seuls font battre le cœur et enfler la voix d'un Italien aussitôt qu'il les prononce.

Les meilleurs voyageurs, et ceux qui font le moins de bruit, ce sont les Allemands. Excellens piétons, fumeurs intrépides, et tous un peu musiciens ou botanistes. Ils voient lentement, sagement, et se consolent de tous les ennuis de l'auberge avec le cigare, le flageolet ou l'herbier. Graves comme les Anglais, ils ont de moins l'ostentation de la fortune, et ne se montrent pas plus qu'ils ne parlent. Ils passent inaperçus et sans faire de victimes de leurs plaisirs ou de leur oisiveté.

Quant à nous autres Français, il faut bien avouer que nous savons voyager moins qu'aucun peuple de l'Europe. L'impatience nous dévore, l'admiration nous transporte; nos facultés sont vives et saisissantes, mais le dégoût nous abat au moindre échec. Quoi-

que notre *home* soit généralement peu comfortable, il exerce sur nous une puissance qui nous poursuit jusqu'aux extrémités de la terre, nous rend revêches et mal habiles à supporter les privations et les fatigues, et nous inspire les plus puérils et les plus inutiles regrets. Imprévoyans comme les Italiens, nous n'avons pas leur force physique pour supporter les inconvéniens de notre maladresse. Nous sommes en voyage ce que nous sommes à la guerre, ardens au début, démoralisés à la débandade. Quiconque voit le départ d'une caravane française dans les chemins escarpés de la Suisse, peut bien rire de cette joie impétueuse, de ces courses folles sur les ravins, de cette hâte facétieuse, de toute cette peine perdue, de toute cette force prodiguée à l'avance sur les marges de la route, et de cette vaine attention donnée avec enthousiasme aux premiers objets venus. Celui-là peut être bien certain qu'au bout d'une heure la caravane aura épuisé tous les moyens possibles de se lasser au physique et au moral, et que vers le soir elle arrivera dispersée, triste, harassée, se traînant avec peine jusqu'au gîte, et n'ayant donné aux véritables sujets d'admiration qu'un coup d'œil distrait et fatigué.

Or, tout ceci n'est peut-être pas aussi inutile à noter qu'il te semble. Un voyage, on l'a dit souvent, est un abrégé de la vie de l'homme. La manière de voyager est donc le criterium auquel on peut connaître les nations et les individus; l'art de voyager, c'est presque la science de la vie.

Moi, je me pique de cette science des voyages. Mais combien, à mes dépens, je l'ai acquise! Je ne souhaite à personne d'y arriver au même prix, et j'en puis dire autant de tout ce qui constitue ma somme d'idées faites et d'habitudes volontaires.

Si je sais voyager sans ennui et sans dégoût, je ne me pique pas de marcher sans fatigue et de recevoir la pluie sans être mouillé. Il n'est au pouvoir d'aucun Français de se procurer la quantité nécessaire de fluide britannique pour échapper entièrement à toutes les intempéries de l'air. Mes amis sont dans le même cas, de sorte que tout le long du chemin notre toilette a été un sujet de scandale et de mépris pour les touristes pneumatiques. Mais quel dédommagement on trouve à se jeter à terre pour se reposer sur la première mousse venue, à s'enfumer dans le chalet, à traverser sans le secours du mulet et du guide les chemins difficiles,

à poursuivre dans les prairies spongieuses l'Apollon aux ailes blanches ocellées de pourpre, à courir le long des buissons après la fantaisie, plus rapide et plus belle que tous les papillons de la terre! le tout sauf à paraître le soir devant les Anglais, hâlé, crépu, poudreux, fangeux ou déchiré; sauf à être pris pour un saltimbanque et à se donner la comédie en la promettant aux autres.

Au reste, nous fûmes un peu réhabilités à Chamounix par l'apparition du major fédéral en uniforme et par l'arrivée du légitimiste. Leurs excellentes manières et la dignité gracieuse d'Arabella rétablirent le silence, sinon la sécurité autour de nous. Je crois bien nonobstant que les couverts d'argent furent comptés trois fois ce soir-là; et, pour ma part, j'entendis mistress ** et milady **, mes voisines, deux jeunes douairières de cinquante à soixante ans, barricader leur porte, comme si elles eussent craint une invasion de Cosaques.

— Ne pensez-vous pas, dit le major, qu'un pays tout entier converti en hôtellerie pour toutes les nations ne peut garder aucun caractère de nationalité?

— Mais ne peut-on adresser le même reproche à votre Suisse? lui dis-je.

— Hélas! qui vous en empêche? reprit-il.

— Cette Suisse qui feint de prendre une attitude fière, dit Franz, et qui, tandis que plusieurs milliers d'Anglais y étalent leur oisiveté, chasse les réfugiés de son territoire! cette république qui s'unit aux monarchies pour traquer comme des bêtes fauves les martyrs de la cause républicaine!.....

Un roulement de tambour nous interrompit.

— Quel est ce bruit belliqueux? dit Arabella.

— C'est la gelée qui commence, et le tambour qui l'annonce aux habitans de la vallée, afin qu'ils allument des feux auprès des pommes de terre.

La pomme de terre est l'unique richesse de cette partie de la Savoie. Les paysans pensent qu'en établissant une couche de fumée sur la région moyenne des montagnes, ils interceptent l'air des régions supérieures, et préservent de son atteinte le fond des gorges. J'ignore s'ils font bien. Si je voyageais aux frais d'un gouvernement, d'une société savante ou seulement d'un journal,

j'apprendrais cela, et bien d'autres choses encore, que je risque fort de ne savoir jamais mieux que la plupart de ceux qui en parlent et en décident. Ce que je sais, c'est que cette ligne de feux, établis comme des signaux tout le long du ravin, m'offrit, au milieu de la nuit, un spectacle magnifique. Ils perçaient de taches rouges et de colonnes de fumée noire le rideau de vapeur d'argent où la vallée était entièrement plongée et perdue. Au-dessus des feux, au-dessus de la fumée et de la brume, la chaîne du Mont-Blanc montrait une de ses dernières ceintures granitiques, noire comme l'encre et couronnée de neige. Ces plans fantastiques du tableau semblaient nager dans le vide. Sur quelques cimes, que le vent avait balayées, apparaissaient dans un firmament pur et froid de larges étoiles. Ces pics de montagnes, élevant dans l'éther un horizon noir et resserré, faisaient paraître les astres étincelans. L'œil sanglant du Taureau, le farouche Aldébaran, s'élevait au-dessus d'une sombre aiguille de granit, qui semblait le soupirail de volcan d'où cette infernale étincelle venait de jaillir. Plus loin, Fomalhaut, étoile bleuâtre, pure et mélancolique, s'abaissait sur une cime blanche, et semblait une larme de compassion et de miséricorde tombée du ciel sur la pauvre vallée, mais prête à être saisie en chemin par l'Esprit perfide des glaciers.

Ayant trouvé ces deux métaphores, dans un grand contentement de moi-même, je fermai ma fenêtre. Mais en cherchant mon lit, dont j'avais perdu la position dans les ténèbres, je me fis une bosse à la tête contre l'angle du mur. C'est ce qui me dégoûta de faire des métaphores tous les jours subséquens. Mes amis eurent l'obligeance de s'en déclarer singulièrement privés.

Ce que j'ai vu de plus beau à Chamounix, c'est ma fille. Tu ne peux te figurer l'aplomb et la fierté de cette beauté de huit ans, en liberté dans les montagnes. Diane enfant devait être ainsi, lorsque, inhabile encore à poursuivre le sanglier dans l'horrible Erymanthe, elle jouait avec de jeunes faons sur les croupes *amènes* de l'Hybla. La fraîcheur de Solange brave le hâle et le soleil. Sa chemise entr'ouverte laisse à nu sa forte poitrine, dont rien ne peut ternir la blancheur immaculée. Sa longue chevelure blonde flotte en boucles légères jusqu'à ses reins vigoureux et souples, que rien ne fatigue, ni le pas sec et forcé des mules, ni la course *au clocher* sur les pentes rapides et glissantes, ni les gradins de ro-

chers qu'il faut escalader durant des heures entières. Toujours grave et intrépide, sa joue se colore d'orgueil et de dépit quand on cherche à aider sa marche. Robuste comme un cèdre des montagnes et fraîche comme une fleur des vallées, elle semble deviner, quoiqu'elle ne sache pas encore le prix de l'intelligence, que le doigt de Dieu l'a touchée au front, et qu'elle est destinée à dominer un jour, par la force morale, ceux dont la force physique la protége maintenant. Au glacier des Bossons, elle m'a dit : « Sois tranquille, mon George, quand je serai reine, je te donnerai tout le Mont-Blanc. »

Son frère, quoique plus âgé de cinq ans, est moins vigoureux et moins téméraire. Tendre et doux, il reconnaît et révère instinctivement la supériorité de sa sœur ; mais il sait bien aussi que la bonté est un trésor. « *Elle* te rendra fier, me dit-il souvent, moi je te rendrai heureux. »

Éternel souci, éternelle joie de la vie, adulateurs despotiques, âpres aux moindres jouissances, habiles à se les procurer, soit par l'obsession, soit par l'opiniâtreté, égoïstes avec candeur, instinctivement pénétrés de leur trop légitime indépendance, les enfans sont nos maîtres, quelque fermeté que nous feignions vis-à-vis d'eux. Entre les plus fougueux et les plus incommodes, les miens se distinguent, malgré leur bonté naturelle ; et j'avoue que je ne sais aucune manière de les plier à la forme sociale, avant que la société leur fasse sentir ses angles de granit et ses herses de fer. J'ai beau chercher quelle bonne raison on peut donner à un esprit sortant de la main de Dieu, et jouissant de sa libre droiture, pour l'astreindre à tant d'inutiles et folles servitudes. A moins d'habitudes que je n'ai pas, et d'un charlatanisme que je ne peux ni ne veux avoir, je ne comprends pas comment j'oserais exiger que mes enfans reconnussent la prétendue nécessité de nos ridicules entraves. Je n'ai donc qu'un moyen d'autorité, et je l'emploie quand il faut, c'est-à-dire fort rarement ; c'est une volonté absolue, sans explication et sans appel. C'est ce que je ne conseille à personne d'essayer, s'il n'a les moyens de se faire aimer autant que craindre. Moi, j'en fais mon affaire.

J'aime beaucoup les systèmes, le cas d'application excepté. J'aime la foi saint-simonienne, j'estime fort le système de Fourrier, je révère ceux qui, dans ce siècle maudit, n'ont subi aucun en-

traînement vicieux, et qui se retirent dans une vie de méditation et de recherche, pour rêver le salut de l'humanité. Mais je crois qu'avec la moindre vertu mise en action, et soutenue par une certaine énergie, on en ferait plus qu'avec toute la sagesse des nations délayée dans des délibérations littéraires, et enfouie dans des conciliabules philantropiques. Cela me vient non à propos de l'éducation de mes enfans, mais à propos de celle du genre humain, sur laquelle Franz discourait, du haut de sa mule, en traversant les précipices de la Tête-Noire. « Enfantin, me disait-il, est un homme de talent et un homme de bien; sont-ce les hommes qui lui ont manqué? est-ce le système qui a manqué aux hommes?

— Enfantin et le système ont péché tous deux, lui répondis-je, et les hommes n'ont pas manqué. Ma curiosité sympathique a pénétré assez avant dans la société saint-simonienne pour savoir qu'elle fut et qu'elle est encore composée d'ames d'élite, prêtes à recevoir la manne sacrée, et à conserver pure, sinon à répandre beaucoup, la bonne semence.

— De quoi accusez-vous Enfantin? n'est-ce pas un digne homme?

— Je l'accuse de n'être point un grand homme.

— Et le système, que lui reprochez-vous?

— D'être un système et non un principe. Non-seulement un principe n'a pas besoin d'avoir un système à sa suite, il faut encore qu'il n'en ait pas, tant que ce principe n'est pas incarné dans un homme ou dans des hommes tout puissans. Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici de gouverner un état social, mais de le constituer. Nous n'avons pas à examiner ce que doivent être les pouvoirs établis et ceux qui les représentent; nous songeons à fonder une société nouvelle. L'intelligence du siècle infiniment cultivée, admirablement exercée à la spéculation et au développement de la pensée sous toutes ses formes, a déjà produit, depuis dix ans, cent fois plus de formes sociales qu'il n'en faut pour rendre le genre humain heureux, excellent et sublime. Cependant nous ne voyons guère le bien que nous en avons ressenti, et il n'existe pas dix hommes en France qu'une conviction ait satisfaits et unis solidement. Le mal vient, à mes yeux, de ce que des hommes au-dessous de leur mission, ayant été acceptés pour représentans, ou tout au moins pour conservateurs du principe de

réforme, tandis qu'on délayait des idées et qu'on bâtissait des chartes, on a laissé évaporer le principe. Au jour de l'épreuve, au lieu d'adeptes et de travailleurs, on n'a plus trouvé que les réclamations et les exigences des examinateurs et des donneurs d'avis. On aura beau dire qu'il faut conduire les hommes par des lois, et qu'avant de détruire l'ordre ancien, il faut construire le nouveau : il est certain qu'on ne fait rien de neuf avec des matériaux pourris, et que pour créer un ordre nouveau, il faut de nouveaux élémens. D'où sortiront-ils, si on ne travaille à ouvrir le sein maternel où ils sommeillent encore, où ils étouffent par milliers à chaque heure de cette funeste génération, faute du forceps et de la main libératrice? Les serviteurs de la réforme seront infailliblement les premiers tyrans de la société réformée, nous dit-on. Commençons par former quelque chose, et quand les hommes violeront les lois qu'ils auront faites, il sera temps de réprimer les hommes et de consolider les lois. En attendant, il faut bien que la loi de l'humanité sorte du sein même de l'humanité ; il faut bien qu'une voix humaine exprime les besoins des hommes, qu'une main les pèse dans la balance, et qu'un bras exécute la volonté de Dieu sur la terre.

Cette volonté céleste, dérivée de l'ordre providentiel, ces besoins de l'humanité démontrés par son malheur et son abjection présente, ne composent pas un ensemble d'idées bien difficile à percevoir. Tout homme bien organisé et jouissant de sa raison, si corrompu et si pervers qu'il soit, en porte le texte saint écrit en caractères de feu dans le fond de sa conscience. Il ne faut pas s'appeler Washington et *** pour savoir ce que l'homme doit être dans l'ordre naturel et selon le principe de l'universelle équité. — Ainsi ces créateurs de dogmes libérateurs me font sourire, je l'avoue, quoique par comparaison avec les contempteurs de la vérité et les propagateurs du désordre tout-puissant qui nous gouverne, je sente pour eux un profond respect. Qu'ils promènent le flambeau dans les ténèbres, qu'ils renversent les obstacles, qu'ils brisent les fers, et qu'on se prosterne, et qu'on les nomme Moïse, Cromwell, ***, ***, à la bonne heure. Mais que Saint-Simon, au fond d'un café, abolisse l'hérédité en avalant sa demi-tasse ; que la coterie Enfantin, Bazar et Rodrigues s'enferme, discute, prophétise et n'aboutisse qu'à une que-

relle de famille; que M. Fourrier entasse dans nos bibliothèques vingt volumes plus savans, plus bizarres et plus ingénieux les uns que les autres; que des hommes de cœur et de tête se groupent partiellement, qu'ils usent leur ardeur et leur force à déclamer dans leurs salons, à lutter dans leurs journaux contre de vaines plaisanteries et de sottes attaques, c'est vraiment bien du temps et de la peine perdus; et plus on estime ceux qui s'immolent à ce rôle d'Ixion, plus on doit déplorer l'emploi futile de facultés si grandes, de volontés si nobles! C'est pour cela qu'à chaque instant du jour je me surprends à railler amèrement des hommes et des choses que je respecte et que je chéris.

— A la bonne heure, *Piffoël*, répondit Franz, censure ces choses en pliant le genou, et nomme ces hommes chapeau bas; car que trouves-tu de meilleur dans le temps présent?

— Je sens au fond de mon cœur, et tu sens au fond du tien, lui dis-je, la certitude et l'attente de choses meilleures que ce qu'ils ont osé dire, et il y a dans les cachots et ailleurs des hommes capables de faire ce que peu de réformistes oseraient conseiller.

— Ainsi n'outrons rien. Les systèmes sont tous bons à mettre au cabinet, et les hommes qui s'en occupent feraient mieux... Oh! diable, voici le major fédéral qui a l'air d'écouter, je ne dirai plus rien.

Mais le major n'écoutait réellement pas. Il avait la tête penchée sur son livre, et, au milieu des plus belles scènes de la nature, il n'avait d'yeux et de pensée que pour un traité de philosophie de M. Barchou de Penhoën.

Je me permis de l'en railler.

— Taisez-vous, me dit-il, vous n'êtes qu'un *marchand de cochons;* vous traversez la vie en regardant comment les objets sont colorés, découpés et arrangés en apparence; vous ne savez et vous ne désirez savoir la cause de rien. Vous me faites l'effet, vis-à-vis de la nature, d'un cordonnier qui analyse le soulier depuis le cordon jusqu'à la semelle, mais qui ne se doutera jamais du jeu admirable des muscles du pied qu'il chausse et qu'il chaussera toujours, vil artisan et grossier manœuvre. Vous avez bien regardé les montagnes depuis Chamounix jusqu'ici, n'est-ce pas? Vous avez compté les sapins, et vous pourriez tracer dans votre cerveau une ligne exacte des déchiquetures de la chaîne, comme

un dessinateur géographe trace de mémoire les sinuosités de la Saône sur un morceau de papier? Pendant ce temps-là, j'ai cherché le principe de l'univers.

— Et vous l'avez trouvé, major! Faites-nous-en part.

— Vous êtes un impertinent, dit-il. Je n'ai rien trouvé du tout; mais j'ai pensé au principe de l'univers, et c'est un sujet de réflexion qui vaut bien l'action de regarder en l'air sans penser à rien.

Et donnant du talon à sa mule, il nous laissa en arrière, toujours clignottant sur son livre, et répétant entre ses dents une phrase qu'il venait de lire, et qui, apparemment, ne lui semblait pas claire : « *L'absolu est identique à lui-même.* »

— Quand nous arriverons à Martigny, sur les onze heures du soir, il aura peut-être découvert vingt-trois mille manières d'interpréter ces quatre mots. Je comprends qu'on ne peut être de bonne humeur quand on a de pareilles contentions d'esprit.

— Vous avez tort réciproquement de vous insulter, dit la sage Arabella. Tout homme est sage qui s'abandonne à ses impressions sans s'occuper du *qu'en pensera-t-on?* Il y a quelque chose de plus stupide que l'indifférence du vulgaire en présence des beautés naturelles; c'est l'extase obligée, c'est l'infatigable exclamation. Si le major n'est point dans une disposition artistique ce matin, il montre beaucoup plus de sens et d'esprit en se jetant dans une préoccupation absolue, que s'il faisait de tristes efforts pour ranimer son enthousiasme refroidi.

— D'ailleurs, je ne sais pas de quel droit, reprit Franz, nous mépriserions son indifférence pour le paysage, car nous n'avons encore parlé que des sectes nouvelles et de l'esprit de réforme. — Quant au docteur Puzzi, il attrape gravement des criquets le long des buissons, et ce n'est pas beaucoup plus poétique.

Vers le déclin du jour, nous nous trouvâmes au plus haut du col des montagnes, et nous fûmes assaillis par un vent glacé qui nous soufflait le grésil au visage. Courbés sur nos mules, nous nous cachions le nez dans nos manteaux. Le major était impassible, et songeait à son absolu. Dix minutes plus tard, et un quart de lieue plus bas, nous rentrâmes dans une région tempérée, et les profondeurs du Valais s'ouvrirent sous nos pieds, couronnées de cimes violettes et traversées par le Rhône comme par une bande d'argent mat. La nuit vint avant que nous eussions traversé au pas de

course la zone de prairies qui conduit à Martigny par de beaux gazons coupés de mille ruisseaux. Un trou notable à mon soulier me força de monter sur la mule du major, en croupe derrière lui et son absolu. Il ne me fit pas grace de la leçon.

— Les systèmes ne sont pas tout-à-fait aussi méprisables, dit-il, que veulent bien le faire croire les gens incapables de suivre, pendant un quart d'heure, le plus simple raisonnement, et de comprendre les plus claires théories. Ce sont d'excellentes habitudes d'esprit que celles qui amènent à embrasser d'un coup d'œil toutes les combinaisons de la pensée; et, quand on est arrivé à saisir sans effort et à comparer sans trouble et sans vertige toutes les données morales et philosophiques qui circulent dans le monde intelligent, je crois qu'on est au moins aussi capable de juger son siècle, que lorsqu'on se croise les bras en disant : Tout ce qui est obscur est inintelligible, tout ce qui est difficile est irréalisable.

— Bravo, major, à bas l'obscurantiste, s'écrièrent en chœur les assistans.

Je n'étais pas content, d'autant plus que la mule avait le trot dur, et que l'infernal major accompagnait chaque phrase d'un coup d'éperon qui m'imprimait de plus violentes secousses. J'avais grande envie de le pousser dans le premier fossé venu et de continuer la route sans lui. Mais je craignis qu'il ne se vengeât par quelque malice plus raffinée; et comme j'ai le malheur d'être fort lourd dans la plaisanterie, je me soumis à mon sort en attendant une meilleure occasion. La bonne Arabella, me voyant mortifié, prit généreusement ma défense.

— Piffoël a raison dans un sens, dit-elle; c'est que tout système applicable à l'état social est risible avec des applications en petit. L'horticulteur qui fait sur couche un essai de prairie artificielle échoue lorsqu'il lance sa graine en plein champ. Il n'a pas prévu que les fonds pierreux ou humides feraient avorter sa semence, et les agriculteurs se moquent de lui avec raison.

— Je dis plus, m'écriai-je un peu encouragé; je dis que tout plan systématique de réforme manque son but et perd sa valeur à être promulgué sans aucune possibilité d'application immédiate. Avant qu'on en ait pu espérer le moindre fruit, les sauterelles se sont abattues dessus, c'est-à-dire que les raisonneurs et les commentateurs, dédaigneux ou jaloux, l'ont analysé, disséqué, criti-

qué et discrédité de toute manière. Et quel moyen de persuasion quand la preuve est impossible à faire? Quelle assurance peut-on se donner à soi-même quand on bâtit sur des probabilités et qu'on se base sur des approximations? Le plus grossier cultivateur d'une terre libre est plus propre à fonder une société que le plus savant spéculateur sans propriété. Un homme d'un sens droit et d'une conscience pure peut, avec de la persévérance et de la fermeté, quand les temps sont venus, quand les sympathies de ses semblables lui pavent le chemin, faire de grandes choses, tandis que le plus profond des théoriciens et le plus subtil des démonstrateurs restera inerte, s'il se fie à l'action morale de ses révélations hors de propos. On ne fait plus de propagande avec les systèmes; l'expérience le prouve tous les jours. Les livres savans ne vont qu'aux savans; les masses ne les lisent pas et ne les comprendraient pas. Que le major sympathise avec des esprits d'une haute trempe, cela est heureux et agréable pour lui et pour eux; mais le monde n'en ressent aucune chaleur, et le vulgaire n'en reçoit aucun soulagement. Les saint-simoniens n'ont pu remuer le peuple avec leurs prédications; l'éloquence et l'érudition de Barrault ont eu moins de prise sur lui que les grosses vérités des orateurs de carrefour en 93. C'est qu'au peuple il faut des principes, et rien autre. Trouvez un moyen d'appuyer votre propagande sur un texte limpide et laconique, et quand vous aurez fait un peuple avec cela, vous lui ferez des codes en trente volumes si vous voulez. Il étudiera ce droit-là comme il étudie le code Napoléon, c'est-à-dire qu'il s'y soumettra aveuglément et sans examen, s'il en ressort un principe d'honneur et de bien-être dont il sente les effets. Jusque-là vous n'êtes que des brahmanes, moins le pouvoir arbitraire. Vous cachez la vérité dans des puits, et vos plus anciens adeptes peuvent à peine expliquer vos mystères, tant ils sont compliqués, tant le principe y est enveloppé d'hiéroglyphes. Faute de vouloir trancher dans le vif et de présenter courageusement tout le péril et toute la souffrance d'une grande crise expiatoire, vous faites rire avec des utopies, et vous méritez à plusieurs égards les reproches d'hypocrisie qu'on vous adresse. Car enfin un système est la supposition gratuite d'un plein succès et d'un complet accord, et en cela un système est un mensonge,

car nul bien n'arrive sans effort, nul enfantement ne s'opère sans douleur et sans danger.

Au reste, l'abbé de La Mennais a prouvé la folie des systèmes lorsqu'il a écrit un livre sublime, que le dernier prolétaire comprend comme l'Evangile, et devant lequel les plus hautes intelligences sont forcées de s'incliner? J'espère que vous ne trouvez pas dans les *Paroles d'un Croyant* l'ombre d'un système, et que, cependant, c'est une large et solide base où toutes les grandes espérances peuvent s'appuyer. Qu'on mette à l'action des hommes animés et possédés de tout le feu sacré du principe, et ne soyez pas en peine des petits moyens et des mesures journalières. Ils sauront bien bâtir leur temple pierre à pierre, attacher leur filet maille à maille, ayant dans la main l'inspiration qui émeut les rochers, et la foi qui fait marcher sur les eaux. — Je pense que l'abbé de La Mennais, en se rattachant à la religion chrétienne au milieu des haines qu'elle inspire, avait plus à faire que tous les fondateurs de religions nouvelles; et voyez l'effet de quelques pages sur l'Europe entière. Comparez-le aux avortemens de tant de productions systématiques!

—Et cependant, n'en doutez pas, reprit Franz, l'avenir du monde est dans tout. Les divers élémens de rénovation se constitueront un jour et formeront une noble unité. Oh! non, tant de belles lueurs éparses ne retomberont pas dans la nuit; tant de nobles aspirations, tant de généreux soupirs, ne seront pas étouffés par l'implacable indifférence du destin. Qu'importent les erreurs, les faiblesses et les dissensions des champions de la vérité? Ils combattent aujourd'hui épars, et malades malgré eux du désordre et de l'intolérante vanité du siècle. Ils ne peuvent s'élever au-dessus de cette atmosphère empoisonnée. Perdus dans une affreuse mêlée, ils se méconnaissent, se fuient, et se blessent les uns les autres, au lieu de se presser sous la même bannière, et de plier le genou devant les plus robustes et les plus purs d'entre eux. Ils prodiguent leur force à des engagemens partiels, à de frivoles escarmouches. Il faut que cette génération haletante passe et s'efface comme un torrent d'hiver. Il faut qu'elle emporte nos lamentations prophétiques, nos protestations et nos pleurs. Après elle, de nouveaux combattans mieux disciplinés, instruits par nos revers,

ramasseront nos armes éparses sur le champ de bataille, et découvriront la vertu magique des flèches d'Hercule.

—Embrassons-nous, mon pauvre Franz, et que Dieu t'entende! m'écriai-je en sautant à bas du mulet, tu ne parles et tu ne penses pas mal pour un musicien.

Une servante de mauvaise humeur ouvrait en cet instant la porte de l'hôtel de la Grand'-Maison, à Martigny.

—Ce n'est pas une raison pour faire la grimace, lui dit à brûle-pourpoint Franz, qui était tout émoustillé et tout guerroyant.

Elle faillit lui jeter son flambeau à la tête. Ursule se prit à pleurer.—Qu'as-tu? lui dis-je.—Hélas! dit-elle, je savais bien que vous me mèneriez au bout du monde; nous voici à la Martinique. Il faudra passer la mer pour retourner chez nous; on me l'avait bien dit que vous ne vous arrêteriez pas en Suisse! — Ma chère, lui dis-je, rassure-toi et enorgueillis-toi. D'abord tu es à Martigny, en Suisse, et non à la Martinique. Ensuite, tu sais la géographie, absolument comme Shakspeare.

Cette dernière explication parut la flatter. Franz donna l'ordre aux domestiques de réveiller la caravane à six heures du matin. Nous nous jetâmes dans nos lits, exténués de fatigue. J'avais fait à pied presque tout le chemin, c'est-à-dire huit lieues. Le major l'avait fort bien remarqué, et il me gardait un plat de son métier. Il s'enferma avec Barchou de Penhoën et Puzzi, qu'il rossa pour l'empêcher de ronfler, et il chercha toute la nuit le véritable sens de cette terrible phrase ; — « L'absolu est identique à lui-même.»

N'en ayant point trouvé qui le satisfît pleinement, son humeur satanique s'exaspéra, et, à quatre heures du matin, il vint faire un vacarme épouvantable à ma porte. Je m'éveille, je m'habille en toute hâte, je refais mes paquets, et je parcours toute la maison, affairé, me frottant les yeux, luttant contre la fatigue, et craignant d'être en retard. Un profond silence régnait partout, j'en étais à croire que la caravane était partie sans moi, quand le major, en bonnet de nuit, apparaît en bâillant sur le seuil de sa chambre.

— Quelle mouche vous pique ? dit-il avec un sourire féroce, et d'où vient que vous êtes si matinal? Votre humeur est vraiment fâcheuse en voyage. Tenez-vous en repos, nous avons encore une heure à dormir.

— *Damné* major !... m'écriai-je avec fureur.

Le nom lui en est resté, et il est bien plus expressif qu'il n'est permis à ma plume de le tracer.

Fribourg.

Nous entrâmes dans l'église de Saint-Nicolas pour entendre le plus bel orgue qui ait été fait jusqu'ici. Arabella, habituée aux sublimes réalisations, ame immense, insatiable, impérieuse envers Dieu et les hommes, s'assit fièrement sur le bord de la balustrade, et promenant sur la nef inférieure son regard mélancoliquement contempteur, attendit et attendit en vain ces voix célestes qui vibrent dans son sein, mais que nulle voix humaine, nul instrument sorti de nos mains mortelles ne peut faire résonner à son oreille. Ses grands cheveux, blonds déroulés par la pluie, tombaient sur sa main blanche, et son œil où l'azur des cieux réfléchit sa plus belle nuance, interrogeait la puissance de la créature dans chaque son émané du vaste instrument. « Ce n'est pas ce que j'attendais, » me dit-elle d'un air simple et sans songer à l'ambition de sa parole. — Exigeante, lui dis-je, tu n'as pas trouvé le glacier assez blanc, l'autre jour sur la montagne! Ses grandes crêtes qui semblaient taillées dans les flancs de Paros, ses dents aiguës au pied desquelles nous étions comme des nains, ne t'ont pas semblé dignes de ton regard superbe. La voix des torrens est, selon toi, sourde et monotone, la hauteur des sapins ne t'étonne pas plus que celle des joncs du rivage; tu mesures le ciel et la terre; tu demandes les palmiers de l'Arabie-Heureuse sur la croupe du Mont-Blanc, et les crocodiles du Nil dans l'écume du Reichenbach; tu voudrais voir voguer les flottes de Cléopâtre sur les ondes immobiles de la Mer de glace. De quelle étoile nous es-tu donc venue, toi qui méprises le monde que nous habitons? Tu veux maintenant que ce vieillard refrogné qui te regarde avec stupeur, ait trouvé sous sa perruque un peu plus que la puissance de Dieu pour te satisfaire!

En effet, Mooser, le vieux luthier, le créateur du grand instrument, aussi mystérieux, aussi triste, aussi maussade que l'homme au chien noir et aux macarons d'Hoffmann, était debout à l'autre extrémité de la galerie, et nous regardait tour à tour d'un air sombre et méfiant. Homme spécial s'il en fut, Helvétien inébranlable, il semblait ne pas goûter le moins du monde le chant simple et sublime que notre grand artiste essayait sur l'orgue. A vrai dire,

celui-ci ne tirait pas tout le parti possible de la machine. Il cherchait platement les sons les plus purs et ne nous régalait pas du plus petit coup de tonnerre. Aussi l'organiste de la cathédrale, gros jeune homme à la joue vermeille, confrère familier et quasi protecteur de notre ami, le poussait doucement à chaque instant, et prenant sans façon sa place, essayait, à force de bras, de nous faire comprendre la puissance vraiment grande, je le confesse, du charlatanisme musical. Il fit tant des pieds et des mains, et du coude, et du poignet, et je crois, des genoux (le tout de l'air le flegmatique et le plus bénévole), que nous eûmes un orage complet, pluie, vent, grêle, cris lointains, chiens en détresse, prière du voyageur, désastre dans le chalet, piaulement d'enfans épouvantés, clochette de vaches perdues, fracas de la foudre, craquement des sapins, *finale*, dévastation des pommes de terre.

Quant à moi, naïf paysan, artiste ou plutôt artisan grossier, enthousiasmé de ce vacarme harmonieux, et retrouvant, dans cette peinture à gros effets, les scènes rustiques de ma vie, je m'approchai du maestro fribourgeois et je m'écriai avec effusion:

—Monsieur, cela est magnifique; je vous supplie de me faire encore entendre ce coup de tonnerre, mais je crois qu'en vous asseyant brusquement sur le clavier, vous produiriez un effet plus complet encore.

Le maestro me regarda avec étonnement, il n'entendait pas un mot de français, et, à mon grand déplaisir, mes amis ne voulurent jamais lui traduire ma requête en allemand, sous prétexte qu'elle était inconvenante. Il me fallut donc renoncer une fois de plus dans ma vie à compléter mon émotion.

Cependant le vieux Mooser était resté impassible pendant l'orage. Planté dans son coin comme une statue roide et anguleuse du moyen-âge, c'est à peine si au plus fort de la tempête un imperceptible sourire de satisfaction avait effleuré ses lèvres. Il est vrai, qu'à l'exception de moi, toute la famille avait été brutalement insensible à la pluie, au tonnerre, à la clochette, aux vaches perdues, etc. Je croyais même que cette inappréciation de la force pulmonaire de son instrument l'avait profondément blessé; mais le syndic vint nous apprendre la cause de sa préoccupation. Mooser n'est pas content de son œuvre, et il a grand tort, je le jure, car s'il n'a pas encore atteint la perfection, il a fait du

moins ce qui existe de plus parfait en son genre. Mais comme toutes les grandes spécialités, le brave homme a son grain de folie. L'orage est, à ce qu'il paraît, son idéal. Dada sublime et digne du cerveau d'Ossian! mais difficile à dompter, et s'échappant toujours par quelque endroit, au moment où le patient artiste croit l'avoir bridé. Voyez un peu! Les bruits de l'air sous toutes leurs formes auditives sont entrés dans les jeux d'orgue, comme Eole et sa nombreuse lignée dans les outres d'Ulysse; mais l'éclair seul, l'éclair rebelle, l'éclair irréalisable, l'éclair qui n'est ni un son, ni un bruit, et que Mooser veut pourtant exprimer par un son ou par un bruit quelconque, manque à l'orage de Mooser. Voilà donc un homme qui mourra sans avoir triomphé de l'impossible, et qui ne jouira point de sa gloire, faute d'un éclair en musique. Il me semble, Arabella, que vous eussiez dû le plaindre, au lieu de vous en moquer; la folie de ce bonhomme a bien quelque rapport avec la maladie sacrée qui vous ronge.

Après nous avoir exprimé le rêve de Mooser très gravement et sans aucune espèce de doute sur sa réalisation (car il essaya lui-même de nous faire entendre par une espèce de sifflement le bruit de *la lumière*), le syndic nous promena dans les flancs de l'immense machine. Toutes ces voix humaines, tous ces ouragans, tout cet orchestre de musiciens imaginaires enfermés dans des étuis de fer-blanc, nous rappelèrent les génies des contes arabes, condamnés, par des puissances supérieures, à gronder et à gémir dans des coffets de métal scellés.

On nous avait dit que Mooser était appelé à Paris pour faire l'orgue de la Madeleine; mais le syndic nous apprit qu'il n'en était plus question. Sans doute le gouvernement français, moins magnifique qu'un canton de la Suisse, aura reculé devant la nécessité de payer honorablement un travail de premier ordre. Il est cependant certain que Mooser est seul capable de remplir des grandes clameurs de la prière en musique, le large vaisseau de la Madeleine, et que là seulement il pourrait déployer toutes les ressources de sa science. Ainsi le monument et l'ouvrier s'appellent l'un l'autre.

Ce fut seulement lorsque Franz posa librement ses mains sur le clavier, et nous fit entendre un fragment de son *Dies iræ*, que

nous comprîmes la supériorité de l'orgue de Fribourg sur tout ce que nous connaissions en ce genre. La veille, déjà, nous avions entendu celui de la petite ville de Bulle, qui est aussi un ouvrage de Mooser, et nous avions été charmés de la qualité des sons; mais le perfectionnement est remarquable dans celui de Fribourg, surtout les jeux de la voix humaine, qui, perçant à travers la basse, produisirent sur nos enfans une illusion complète. Il y aurait eu de beaux contes à leur faire sur ce chœur de vierges invisibles; mais nous étions tous absorbés par les notes austères du *Dies iræ*. Jamais le profil florentin de Franz ne s'était dessiné plus pâle et plus pur, dans une nuée plus sombre de terreurs mystiques et de religieuses tristesses. Il y avait une combinaison harmonique qui revenait sans cesse sous sa main, et dont chaque note se traduisait à mon imagination par les rudes paroles de l'hymne funèbre :

Quantus tremor est futurus
Quandò judex est venturus, etc.

Je ne sais si ces paroles correspondaient, dans le génie du maître, aux notes que je leur attribuais, mais nulle puissance humaine n'eût ôté de mon oreille ces syllabes terribles, *quantus tremor*...

Tout à coup, au lieu de m'abattre, cette menace de jugement m'apparut comme une promesse, et accéléra d'une joie inconnue les battemens de mon cœur. Une confiance, une sérénité infinie me disait que la justice éternelle ne me briserait pas, qu'avec le flot des opprimés je passerais oublié, pardonné peut-être, sous la grande herse du jugement dernier, que les puissans du siècle et les grands de la terre y seraient seuls broyés aux yeux des victimes innombrables de leur prétendu droit. La loi du talion réservée à Dieu seul par les apôtres de la miséricorde chrétienne, et célébrée par un chant si grave et si large, ne me sembla pas un trop frivole exercice de la puissance céleste, quand je me souvins qu'il s'agissait de châtier des crimes tels que l'avilissement et la servitude de la race humaine. Oh oui! me disais-je tandis que l'ire divine grondait sur ma tête en notes foudroyantes, il y aura de la crainte pour ceux qui n'auront pas craint Dieu, et qui l'auront outragé dans le plus noble ouvrage de ses mains, pour ceux qui auront

violé le sanctuaire des consciences, pour ceux qui auront chargé de fers les mains de leurs frères, pour ceux qui auront épaissi sur leurs yeux les ténèbres de l'ignorance, pour ceux qui auront proclamé que l'esclavage des peuples est d'institution divine, et qu'un ange apporta du ciel le poison qui frappe de démence ou d'ineptie le front des monarques, pour ceux qui trafiquent du peuple et qui vendent sa chair au dragon de l'Apocalypse; pour tous ceux-là, il y aura de la crainte, il y aura de l'épouvante!

J'étais dans un de ces accès de vie que nous communique une belle musique ou un vin généreux, dans une de ces excitations intérieures où l'ame long-temps engourdie semble gronder comme un torrent qui va rompre les glaces de l'hiver, lorsqu'en me retournant vers Arabella, je vis sur sa figure une expression céleste d'attendrissement et de piété; sans doute elle avait été remuée par des notes plus sympathiques à sa nature. Chaque combinaison des sons, des lignes, de la couleur, dans les ouvrages de l'art, fait vibrer en nous des cordes secrètes et révèle les mystérieux rapports de chaque individu avec le monde extérieur. Là où j'avais rêvé la vengeance du Dieu des armées, elle avait baissé doucement la tête, sentant bien que l'ange de la colère passerait sur elle sans la frapper, et elle s'était passionnée pour une phrase plus suave et plus touchante, peut-être pour quelque chose comme le

Recordare, Jesu pie....

Pendant ce temps, des nuées passaient et la pluie fouettait les vitraux; puis le soleil reparaissait pâle et oblique pour être éteint peu de minutes après par une nouvelle averse. Grace à ces effets inattendus de la lumière, la blanche et proprette cathédrale de Fribourg paraissait encore plus riante que de coutume, et la figure du roi David, peinte en costume de théâtre du temps de Pradon, avec une perruque noire et des brodequins de maroquin rouge, semblait sourire et s'apprêter à danser encore une fois devant l'arche. Et cependant l'instrument tonnait comme la voix du Dieu fort, et l'inspiration de notre grand musicien faisait planer tout l'enfer et tout le purgatoire de Dante sous ces voûtes étroites à nervures peintes en rose et en gris de perle.

Les enfans couchés à terre comme de jeunes chiens s'endormaient dans des rêves de fées sur les marches de la tribune,

Mooser faisait la moue, et le syndic s'informait de nos noms et qualités auprès du major fédéral. A chaque réponse ambiguë du malicieux cicérone, le bon et curieux magistrat nous regardait alternativement avec doute et surprise.

— Ouais! disait-il en flairant de loin le beau front révélateur d'Arabella, c'est une dame de Paris? Et quoi encore?...

— Quoi encore? reprenait le major en me désignant; ce drôle en blouse mouillée, et en guêtres crottées, avec ces deux marmots dans ses jambes? Eh bien! c'est... ce sont trois élèves du pianiste.

— Oui dà! Il les fait voyager avec lui?...

— Il a la manie de traîner son école à sa suite. Il professe gravement la théorie de son art le long des abîmes, et monté sur un mulet.

— En effet, reprit judicieusement le premier magistrat de la ville de Fribourg, ils ont tous de longs cheveux tombant sur les épaules, comme lui. Mais, ajouta-t-il en arrêtant son regard investigateur sur le personnage problématique de Puzzi: Qu'est-ce que cela?

— Une célèbre cantatrice italienne qui le suit sous un déguisement.

— Oh, oh!.... s'écria le bonhomme avec un sourire tout-à-fait malin: j'avais bien deviné que celui-là était une femme!....

Tout à coup l'air manqua aux poumons de l'orgue, sa voix expira, et il rendit le dernier soupir entre les mains de Franzi; le premier coup de vêpres venait de sonner, et l'ame de Beethowen eût en vain apparu pourengager le souffleur à retarder d'une minute la psalmodie nazillarde de l'office. J'eus envie d'aller lui donner des coups de poing, et je pensai à toi, aimable Théodore, facétieux Kreyssler, Hoffmann! poète amer et charmant, ironique et tendre, enfant gâté de toutes les muses, romancier, peintre et musicien, botaniste, entomologiste, mécanicien, chimiste, et quelque peu sorcier! c'est au milieu des scènes fugitives de ta vie d'artiste, en proie aux luttes cruelles et burlesques, où l'amour du beau et le sentiment d'un idéal sublime t'entraînèrent, aux prises avec l'insensibilité ou le mauvais goût de la vie bourgeoise, c'est en jurant contre ceux-ci, et en te prosternant devant ceux-là, que tu sentis la vie, tantôt délirante de joies, et tantôt dévorée d'ennuis, le plus souvent bouffonne, grace à ton courage, à ta philosophie, et, faut-il le dire, à ton intempérance.

Mais adieu, mon vieux ami, c'est assez divaguer pour une quinzaine. Je vous quitte et pars pour Genève, d'où je veux écrire à Meyerbeer. Amitiés tendres, terribles poignées de mains à nos amis de Paris, à David Richard, à Calamatta, à Charles d'Aragon, à Mercier, à notre Benjamin, etc., etc.

VIII.

A Giacomo Meyerbeer.

Genève, septembre 1836.

CARISSIMO MAESTRO,

Vous m'avez permis de vous écrire de Genève, et j'ose user de la permission, sachant bien qu'on ne vous accusera jamais de *camaraderie* avec un gamin de mon espèce. C'est pourquoi, contre tous les usages reçus, je vous dirai toute mon admiration sans crainte de blesser votre modestie. Je ne suis pas un dispensateur de renommée; je suis en fait d'art un écolier sans conséquence, et les maîtres peuvent agréer mon enthousiasme en souriant.

Je vous raconterai donc une journée de mon voyage, journée commencée dans une église où je ne pensai qu'à vous, et finie dans un théâtre où je ne parlai que de vous. Pour ne pas vous ennuyer de ma personne, je vous ferai le résumé de ma rêverie et celui de mon entretien.

J'entrai dans le temple protestant et j'écoutai les cantiques, nobles chants, purs et braves hymnes, demi-guerriers, demi-religieux; vestiges sacrés des temps héroïques d'une foi déjà aussi vieille et aussi mourante que la nôtre!

Si je jugeais de la religion protestante par le sermon que j'entendis, et du caractère protestant par les figures effacées qui remplissaient à peine un coin du temple, j'aurais une belle occasion d'accabler de mon mépris superbe et l'idée religieuse, et la forme, et les adeptes du culte. Mais c'est la mode aujourd'hui de le faire, et je m'en garderai, car tout ce qui est de mode, et de mode littéraire surtout, m'inspire une grande méfiance. Notre pauvre génération a la vue si courte, que par la pensée elle vit comme par la chair, tout entière dans le temps présent; elle juge de l'homme de tous les temps par l'homme malade d'aujourd'hui; elle tranche

sur tout, et décide que l'esclavage est la condition naturelle de l'humanité, l'indifférence son éternelle disposition, la faiblesse et l'égoïsme, son inévitable organisation, son infirmité nécessaire. Elle ne croit plus ni aux grands hommes, ni aux grandes choses, et la raison en est simple.

Pour ceux qui ont arrangé leur vie de manière à rester en dehors des graves puérilités et des pédantesques tracasseries dont se nourrissent aujourd'hui les intelligences, il y a encore bien de l'admiration pour le passé, et à cause de cela, bien de l'indulgence pour le présent; car en voyant ce qui fut hier, on sait ce qui pourrait être demain, et l'heure qui passe, le siècle où l'on vit, ne prouvent aucune vérité absolue sur le progrès ou la dégénérescence de l'homme.

Les hommes *d'actualité* (comme on dit maintenant), voyant les temples calvinistes aussi dépeuplés que les temples catholiques, et les protestans faire de leur croyance aussi bon marché que nous de la nôtre, en ont inféré que la réforme avait été, dès sa naissance, la plus plate idée du monde, et la forme religieuse de cette idée la plus pauvre et la plus aride de toutes les formes. Par une réaction fort étrange et que le caprice de la mode peut seul expliquer (car du temps de Benjamin Constant, temps qui n'est pas très reculé, il y avait de toutes parts éloges et sympathies pour la réforme, aversion et déchaînement contre le catholicisme), toute la génération *écrivante* et *déclamante* se rejette dans le sein d'une orthodoxie de fraîche date, singulièrement amalgamée à un incurable athéisme, et à de magnifiques dédains pour le christianisme pratique. Des hommes littéraires fort doux, et pénétrés d'horreur pour les sauvages expiations de 93, en sont venus, à ce qu'on m'a dit, jusqu'à rédiger négligemment, entre l'opéra bouffe et le glacier Tortoni, des formules bénignes de la force de celle-ci: « Le massacre de la Saint-Barthélemy fut *tout simplement* une grande et sage mesure de *haute politique*, sans laquelle le trône et l'autel eussent été la proie des factieux. » Pour peu qu'on voie les choses *de haut*, il n'y a dans le massacre des huguenots ni bourreaux ni victimes, mais une guerre de légitime défense, provoquée par des complots dangereux à la sûreté de l'état, etc., etc.

Les mots *factieux* et *sûreté de l'état* ont été admirablement exploités depuis qu'il existe des oppresseurs et des opprimés. Chaque

fois qu'une idée de salut a osé germer dans l'ame des uns, les autres se sont constitués les défenseurs de leurs propres avantages et priviléges, dissimulés sous le nom pompeux d'inviolabilité gouvernementale et de sûreté publique. Quand un pouvoir est menacé, il invoque les boutiquiers dont l'émeute a brisé les vitres, et il envoie à l'échafaud les libérateurs de l'intelligence humaine, sous prétexte qu'ils troubleraient le sommeil des vénérables bourgeois de la cité.

Notre génération, qui s'est montrée forte et fière un matin pour chasser les jésuites dans la personne de Charles X, a bien mauvaise grace, il me semble, à conspuer les courageuses tentatives de la réforme et à insulter dans sa postérité religieuse le grand nom de Luther. Lequel de nous n'a pas été un *factieux* en 1830? La famille de Charles X ne représentait-elle pas aussi la *sûreté de l'état?* N'a-t-il pas fallu, pour opérer jusqu'à un certain point et dans un certain sens la réhabilitation de tout un peuple, pour secouer le joug des plus révoltans priviléges, et faire faire un pas imperceptible au règne lent, mais inévitable de la justice populaire; n'a-t-il pas fallu, dis-je, briser beaucoup de vitres et contrarier beaucoup de dormeurs? J'espère, au reste, que tous ces mots à l'usage du charlatanisme monarchique ont perdu toute espèce de sens dans les consciences, et que ceux qui s'en servent ne se rencontrent pas sans rire.

J'accorderais beaucoup de raison et de sagesse à nos catholiques nouveau-nés, si, en déclarant, comme ils font, qu'ils proscrivent les méchans prêtres, les moines dissolus, et qu'ils leur attribuent tout le discrédit où est tombée la chère orthodoxie, ils ne réservaient pas des anathèmes encore plus âpres et des mépris encore plus acharnés pour les épurateurs de l'Évangile. Mais leur logique est fort en défaut quand ils s'attaquent si violemment à la réforme de Luther, eux qui se posent en réformateurs nouveaux, en chrétiens perfectionnés.

Si on rétablissait les couvens et les bénéfices, ils jetteraient des cris affreux et recommenceraient Luther et Calvin, sans daigner s'apercevoir que l'idée n'est pas neuve, et que la route vers une juste réforme a été frayée par des pas plus nobles et plus assurés que les leurs. Je voudrais bien savoir si ces beaux confesseurs de la foi catholique blâment les mesures prises dans l'Assemblée na-

tionale relativement aux biens du clergé; m'est avis, au contraire, qu'ils s'en trouvent fort bien, et qu'ils ne seraient pas très contens de voir relever les abbayes et les monastères aux dépens des métairies que leurs parens installèrent, il y a quarante ans, sur les ruines de ces propriétés, si agréablement acquises, si lucrativement exploitées, si bonnes à prendre, en un mot, et si bonnes à garder. S'ils méprisent Luther et Calvin pour avoir fait la guerre aux richesses ecclésiastiques en vue de la perfection chrétienne, et non au profit d'un clergé nouveau, je leur conseille de ne s'en point vanter et de garder leurs biens nationaux, sans insulter la mémoire de ceux qui, les premiers, osant prêcher aux apôtres de Jésus la pauvreté, l'austérité et l'humilité de leur divin maître, préparèrent au clergé catholique ce qui lui est arrivé en France, et ce qui lui arrive aujourd'hui en Espagne. L'apparente hypocrisie de ceux qui les attaquent ferait horreur, si leur puérilité, leur engouement pour le premier paradoxe venu, leur nature *singeuse* et leur absence totale de raisonnement ne faisaient sourire.

M'étant posé ces questions fondamentales, j'entrai sans crainte dans le temple génevois, et j'écoutai avec beaucoup de douceur le prêche d'un monsieur qui avait une bien excellente figure, et dont, à cause de cela, je me réjouis sincèrement d'avoir oublié le nom. Il nous apprit que si l'industrie avait fait des progrès en Suisse, c'est que Genève était protestante. (Libre à nous de croire que si l'industrie est florissante en France, c'est que nous sommes catholiques.) Il nous dit encore que Dieu envoyait toujours des richesses aux hommes pieux, ce qui ne me parut ni très certain, ni très conforme à l'esprit de l'Évangile; puis encore que si l'auditoire manquait de ferveur, le prix des denrées pourrait bien baisser, le commerce aller à la diable, et les bourgeois être forcés de boire de mauvais vin et de fumer du tabac avarié. Je crois même qu'il ajouta que ces belles montagnes et ce beau lac, dont la Providence avait gratifié les protestans de Genève, pourraient bien être supprimés par un décret céleste, si l'on n'était pas plus assidu au service divin. L'auditoire se retira satisfait après avoir chanté des cantiques, et je restai seul dans le temple.

Quand la nef fut vide de ces figures impassibles, sur le front desquelles Lavater n'eût pu écrire que ce seul mot : *exactitude*,

quand ce pasteur nasillard eut cessé d'y faire entendre ses remontrances paternellement prosaïques, la réforme, cette forte idée sans emblèmes, sans voiles et sans mystérieux ornemens, m'apparut dans sa grandeur et dans sa nudité. Cette église, sans tabernacle ni sanctuaire, ces vitraux blancs éclairés d'un brillant soleil, ces bancs de bois où trône l'égalité, du moins à l'heure de la prière, ces murs froids et lisses, tout cet aspect d'ordre qui semble établi d'hier dans une église catholique dévastée, théâtre refroidi d'une installation toute militaire, me frappèrent de respect et de tristesse. Çà et là, quelques figures de pélicans et de chimères, vestiges de l'ancien culte, se roulaient comme plaintives et enchaînées autour des chapiteaux de colonnes. Les grandes voûtes n'étaient ni papistes ni huguenotes. Elevées et profondes, elles semblaient faites pour recevoir, sous toutes les formes, l'aspiration vers le ciel, pour répondre, sur tous les rhythmes, à la prière et à l'invocation religieuse. De ces dalles, que n'échauffent jamais les genoux du protestant, semblaient sortir des voies graves, des accens d'un triomphe calme et serein, puis des soupirs de mourant et les murmures d'une agonie tranquille, résignée, confiante, sans râle et sans gémissement. C'était la voix du martyre calviniste, martyre sans extase et sans délire, supplice dont la souffrance est étouffée sous l'orgueil austère et la certitude auguste.

Naturellement, ces chants imaginaires prirent dans mon cerveau la forme du beau cantique de l'opéra des *Huguenots*, et tandis que je croyais entendre au dehors les cris furieux et la fusillade serrée des catholiques, une grande figure passa devant mes yeux, une des plus grandes figures dramatiques, une des plus belles personnifications de l'idée religieuse qui ait été produite par les arts dans ce temps-ci, le Marcel de Meyerbeer.

Et je vis debout cette statue d'airain, couverte de buffle, animée par le feu divin que le compositeur a fait descendre en elle. Je la vis, ô maître! pardonnez à ma présomption, telle qu'elle dut vous apparaître à vous-même quand vous vîntes la chercher à l'heure hardie et vaillante de midi, sous les arcades resplendissantes de quelque temple protestant, vaste et clair comme celui-ci. O musicien plus poète qu'aucun de nous, dans quel repli inconnu de votre ame, dans quel trésor caché de votre intelligence avez-vous trouvé

ces traits si nets et si purs, cette conception simple comme l'antique, vraie comme l'histoire, lucide comme la conscience, forte comme la foi? Vous qui naguère étiez à genoux dans les profondeurs voluptueuses de Saint-Marc, bâtissant sur des proportions plus vastes votre église sicilienne, vous impreignant de l'encens catholique à l'heure sombre où les flambeaux s'allument et font étinceler les parois d'or et de marbre, vous laissant saisir et ployer par les émotions tendres et terribles du saint lieu, comment donc, en entrant dans le temple de Luther, avez-vous su évoquer ses austères poésies et ressusciter ses morts héroïques? — Nous pensions que votre ame était inquiète et timide à la façon de Dante, lorsque, entraîné dans les enfers et dans les cieux par son génie, il s'épouvante ou s'attendrit à chaque pas. Vous aviez surpris les secrets des chœurs invisibles, lorsqu'à l'élévation de l'hostie les anges de mosaïque du Titien agitent leurs grandes ailes noires sur les fonds d'or de la voûte bizantine, et planent sur le peuple prosterné! Vous aviez percé le silence impénétrable des tombeaux, et, sous les pavés frémissans des cathédrales, vous aviez entendu la plainte amère des damnés et les menaces des anges de ténèbres. Toutes ces noires et bizarres allégories, vous les aviez saisies dans leur sens profond et dans leur sublime tristesse. Entre l'ange et le démon, entre le ciel et l'enfer fantastiques du moyen-âge, vous aviez vu l'homme divisé contre lui-même, partagé entre la chair et l'esprit, entraîné vers les ténèbres de l'abrutissement, mais protégé par l'intelligence vivifiante et sauvé par l'espoir divin. Vous aviez peint ces luttes, ces effrois et ces souffrances, ces promesses et ces enthousiasmes en traits sérieux et touchans, tout en les laissant enveloppés de leurs poétiques symboles. Vous aviez su nous émouvoir et nous troubler avec des personnages chimériques et des situations impossibles. C'est que le cœur de l'homme bat dans l'artiste, et porte brûlantes toutes les empreintes de la vie réelle; c'est que l'art véritable ne fait rien d'insignifiant, et que la plus saine philosophie et les plus douces sympathies humaines président toujours aux plus brillans caprices du génie.

Mais n'était-il pas permis de croire, après cette grande œuvre catholique de Robert, que toute votre puissance et toute votre inspiration s'étaient allumées dans votre intelligence allemande (c'est-à-dire consciencieuse et savante), sous le ciel de Naples ou

de Palerme? N'êtes-vous pas un homme grave et profond du nord, fait homme passionné par le climat méridional? Dans votre abord d'une modestie si touchante, dans votre langage si plein de grace et de vivacité timide, dans cette espèce de combat que votre enthousiasme d'artiste semble livrer à je ne sais quelle fierté craintive d'homme du monde, je retrouvais tout le charme de votre œuvre, tout le piquant de votre manière. Mais la sublimité du grand *moi* intérieur voilée par l'usage et la réserve légitime des paroles, je me demandais, si vous mèneriez long-temps de front la science et la poésie, l'Allemagne et l'Italie, la pompe du catholicisme et la gravité du protestantisme; car il y avait déjà du protestantisme dans Bertram, dans cet esprit sombre et révolté qui interrompt parfois ses cris de douleur et de colère, pour railler et mépriser la foi crédule et les vaines cérémonies qui l'entourent. Ce beau contraste du doute audacieux, du courage désespéré, au milieu de ces soupirs mystiques et de ces élans enthousiastes vers les saints et les anges, accusait déjà une belle réunion de puissances diverses, une vive intelligence des transformations de la pensée et du caractère religieux dans l'homme. On a dit à propos des *Huguenots*, qu'il n'y a pas de musique protestante, non plus que de musique catholique, ce qui équivaut à dire que les cantiques de Luther qu'on chante en Allemagne, n'ont pas un caractère différent du chant grégorien de la chapelle Sixtine; comme si la musique n'était qu'un habile arrangement de sons plus ou moins bien combinés pour flatter l'oreille, et que le rhythme seul approprié à la situation dramatique suffit pour exprimer les sentimens et les passions d'un drame lyrique. J'avoue que je ne comprends pas, et je me demande si la principale beauté de *Guillaume Tell* ne consiste pas dans le caractère pastoral helvétique, si admirablement senti et si noblement idéalisé.

Mais il a été émis sur votre compte bien d'autres paradoxes pour l'intelligence desquels je me creuserais vainement la tête. Jusqu'à ce que la lumière se fasse, je reste convaincu qu'il est au pouvoir du plus beau de tous les arts de peindre toutes les nuances du sentiment et toutes les phases de la passion. Sauf la dissertation métaphysique (et pour ma part je n'y ai pas regret), la musique peut tout exprimer. La description des scènes de la nature trouve en elle des couleurs et des lignes idéales, qui ne

sont ni exactes ni minutieuses, mais qui n'en sont que plus vaguement et plus délicieusement poétiques. Plus exquise et plus vaste que les plus beaux paysages en peinture, la symphonie pastorale de Beethoven n'ouvre-t-elle pas à l'imagination des perspectives enchantées, toute une vallée de l'Engaddine, ou de la Misnie, tout un paradis terrestre où l'ame s'envole, laissant derrière elle et voyant sans cesse s'ouvrir à son approche des horizons sans limites, des tableaux où l'orage gronde, où l'oiseau chante, où la tempête naît, éclate et s'apaise, où le soleil boit la pluie sur les feuilles, où l'alouette secoue ses ailes humides, où le cœur froissé se répand, où la poitrine oppressée se dilate, où l'esprit et le corps se raniment, et, s'identifiant avec la nature, retombent dans un repos délicieux.

Quand les bruits désordonnés du *Pré aux Clercs* s'effacent dans le lointain, et que le *couvre-feu* fait entendre sa phrase mélancolique, traînante comme l'heure, mourante comme la clarté du jour, est-il besoin de la toile peinte en rouge de l'Opéra, et de l'escamotage adroit de six quinquets, pour que l'esprit se représente l'horizon embrasé qui pâlit peu à peu, les bruits de la ville qui expirent, le sommeil qui déploie ses ailes grises dans le crépuscule, le murmure de la Seine qui reprend son empire à mesure que les chants et les cris humains s'éloignent et se perdent? — A ce moment de la représentation, j'aime à fermer les yeux, à mettre ma tête dans mes mains, et à voir un ciel beaucoup plus chaud, une cité colorée de teintes beaucoup plus vraies, n'en déplaise à M. Duponchel, que sa belle décoration et le jeu habile de sa lumière décroissante. Que de fois j'ai juré contre le lever du soleil qui accompagne le dernier chœur du second acte de *Guillaume Tell!* O toile! ô carton! ô oripeaux! ô machines! qu'avez-vous de commun avec cette magnifique prière où tous les rayons du soleil s'étalent majestueusement, grandissent, flamboient; où le roi du jour apparaît lui-même dans sa splendeur, et semble faire éclater les cimes neigeuses pour sortir de l'horizon à la dernière note du chant sacré? Mais la musique a, sous ce rapport, une puissance bien plus grande encore. Il n'est pas besoin d'une mélodie complète; il ne faut que des modulations pour faire passer des nuées sombres sur la face d'Hélios, et pour balayer l'azur du ciel, pour soulever le volcan, et faire rugir les cyclopes au sein de

la terre, pour ramener la brise humide et la faire courir sur les arbres flétris d'épouvante. Alice paraît, le temps est serein, la nature chante ses harmonies sauvages et primitives. Tout à coup les sorcières roulent sous ses pas les anneaux de leur danse effrénée. Le sol s'ébranle, les gazons se dessèchent, le feu souterrain émane de tous les pores de la terre gémissante, l'air s'obscurcit, et des lueurs sinistres éclairent les rochers. — Mais la ronde du sabbat s'enfonce dans les cavernes inaccessibles, la nature se ranime, le ciel s'épure, l'air fraîchit, le ruisseau reprend son cours suspendu par la terreur; Alice s'agenouille et prie.

A ce propos, et malgré la longueur de cette digression, il faut, maître, que je vous raconte un fait puéril qui m'est tout personnel, mais dont je me suis toujours promis de vous témoigner ma reconnaissance. Il y a deux ans, j'allai au milieu de l'hiver passer à la campagne deux des plus tristes mois de ma vie. J'avais le spleen, et dans mes accès je n'étais pas très loin de la folie. Il y avait alors dans mon cœur toutes les furies, tous les démons, tous les serpens, toutes les chaînes brisées et traînantes de votre sabbat. Quand ces crises, suivant la marche connue de toutes les maladies, commençaient à s'éclaircir, j'avais un moyen infaillible de hâter la transition, et d'arriver au calme en peu d'instans. C'était de faire asseoir au piano mon neveu, beau jeune homme tout rose, tout frisé, tout sérieux, plein d'une tendre majesté monacale, doué d'un front impassible et d'une santé inaltérable. A un signe qu'il comprenait, il jouait ma chère modulation d'Alice au pied de la croix, image si parfaite et si charmante de la situation de mon ame, de la fin de mon orage et du retour de mon espérance. Que de consolations poétiques et religieuses sont tombées comme une sainte rosée de ces notes suaves et pénétrantes! Le pinson de mon lilas blanc oubliait aussi le froid de l'hiver, et, rêvant de printemps et d'amour, se mettait à chanter comme au mois de mai. L'émérocale s'entr'ouvrait sur la cheminée, et, dépliant ses pétales de soie, laissait échapper sur ma tête, au dernier accord, son parfum virginal. Alors la pastille d'aloës s'enflammait dans ma pipe turque, l'âtre envoyait une grande lueur blanche, et mon neveu, patient comme une machine à vapeur, dévoué comme un fils, recommençait vingt fois de suite cette phrase adorable, jusqu'à ce qu'il eût vu son cher oncle jeter par terre les douze aunes de molleton qui l'en-

veloppaient, et hasarder les pas les plus gracieux au milieu de la chambre en faisant sauter son bonnet au plafond, et en éternuant pendant vingt minutes. Comment ne vous bénirais-je pas, mon cher maître, qui m'avez guéri tant de fois mieux qu'un médecin, car ce fut sans me faire souffrir, et sans me demander de l'argent; et comment croirais-je que la musique est un art de pur agrément et de simple spéculation, quand je me souviens d'avoir été plus touché de ses effets, et plus convaincu par son éloquence que par tous mes livres de philosophie?

Pour en revenir à l'apparition des *Huguenots*, je vous confesse que je n'attendais pas une œuvre si intelligente et si forte, et que je me fusse contenté de moins. Je ne pressentais pas tout le parti que vous pouviez et que vous deviez tirer du sujet, c'est-à-dire de l'idée du sujet, car quel sujet vous eût embarrassé après le poème apocalyptique de *Robert?* Néanmoins, j'avais tant aimé *Robert*, que je ne me flattais pas d'aimer davantage votre nouvel œuvre. J'allai donc voir *les Huguenots* avec une sorte de tristesse et d'inquiétude, non pour vous, mais pour moi; je savais que, quels que fussent et le poème et le sujet, vous trouveriez dans votre science d'instrumentation et dans votre habileté, des ressources ingénieuses et les moyens de gouverner le public, de mâter les récalcitrans, et d'endormir les cerbères de la critique, en leur jetant tous vos gâteaux dorés, tous vos grands effets d'orchestre, toutes les richesses d'harmonie dont vous possédez les mines inépuisables. Je n'étais pas en peine de votre succès, je savais que les hommes comme vous imposent tout ce qu'ils veulent, et que, quand l'inspiration leur échappe, la science y supplée. Mais pour les poètes, pour ces êtres incomplets et maladifs qui ne savent rien, qui étudient bien peu de choses, mais qui pressentent et devinent presque tout, il est difficile de les tromper, et de l'autel où le feu sacré n'est pas descendu, nulle chaleur n'émane. Quelle fut ma joie quand je me sentis ému et touché par cette histoire palpitante, par ces caractères vrais et sans allégories, autant que j'avais été troublé et agité par les luttes symboliques de *Robert*. — Je n'eus ni le loisir ni le sang-froid d'examiner le poème. J'ai un peu ri du style en le lisant plus tard, mais je comprends la difficulté d'écrire pour le chant, et d'ailleurs je sais le meilleur gré du monde à M. Scribe (si toutefois ce n'est pas vous qui lui

avez fourni le sujet et les principales situations), de vous avoir jeté brusquement dans une arène nouvelle, dans d'autres temps, dans un autre pays, dans une autre religion surtout. Vous aviez donné la preuve d'une haute puissance pour le développement du sentiment religieux, ce fut une excellente idée à lui (je suppose toujours que vous ne la lui avez pas donnée) de vous fournir une forme religieuse qui ne fût pas la même, et qui ne vous contraignît pas à faire abus de vos ressources.

Mais dites-nous comment, avec une trentaine de versiculets insignifians, vous savez dessiner de telles individualités, et créer des personnages de premier ordre, là où l'auteur du libretto n'a mis que des accessoires. Ce vieux serviteur rude, intolérant, fidèle à l'amitié comme à Dieu, cruel à la guerre, méfiant, inquiet, fanatique de sang-froid, puis sublime de calme et de joie à l'heure du martyre, n'est-ce pas le type luthérien dans toute l'étendue du sens poétique, dans toute l'acception du vrai idéal, du réel artistique, c'est-à-dire de la perfection *possible?* Cette grande belle fille brune, courageuse, entreprenante, exaltée, méprisant le soin de son honneur comme celui de sa vie, et passant du fanatisme catholique à la sérénité du martyre protestant, n'est-ce pas aussi une figure généreuse et forte, digne de prendre place à côté de Marcel? Nevers, ce beau jeune homme en satin blanc, qui a, je crois, quatre paroles à dire dans le libretto, vous avez su lui donner une physionomie gracieuse, élégante, chevaleresque, une nature qu'on chérit malgré son impertinence, et qui dit, avec une mélancolie adorable, cette phrase charmante (je parle des notes, et non des mots qui me servent à la rappeler) : « *Vraiment on ne peut croire à quel point chaque jour je suis persécuté.* »

Excepté dans les deux derniers actes, le rôle de Raoul, malgré votre habileté, ne peut soulever la niaiserie étourdie dont l'a accablé M. Scribe. La vive sensibilité et l'intelligence rare de Nourrit luttent en vain contre cette conduite de hanneton sentimental, véritable victime à situations, comme nous disons en style de romancier. Mais comme il se relève au troisième acte! comme il tire parti d'une scène que des puritanismes d'ailleurs estimables ont incriminée un peu légèrement, et que, pour moi qui n'entends malice ni à l'évanouissement ni au sofa de

théâtre, je trouve très pathétique, très lugubre, très effrayante, et nullement anacréontique! Quel duo, quel dialogue, Maître! comme vous savez pleurer, prier, frémir et vaincre à la place de M. Scribe! O maître! vous êtes un grand poète dramatique et un grand faiseur de romans. J'abandonne votre petit page à la critique, il ne peut triompher de l'ingratitude de sa position; mais je défends, envers et contre tous, le dernier trio, scène inimitable, qui est coupée et brisée, parce que la situation l'exige, parce que la vérité dramatique vous cause quelque souci, à vous, parce que vous n'admettez pas qu'il y ait de la *musique de musicien* et de la *musique de littérateur*, mais bien une musique de passion vraie et d'action vraisemblable, où le charme de la mélodie ne doit pas lutter contre la situation, et faire chanter la cavatine en règle avec *coda* consacrée et *trait* inévitable au héros qui tombe percé de coups sur l'arène.

Il serait bien temps, je pense, d'assujétir l'art au joug du sens commun, et de ne pas faire dire au spectateur naïf : — Comment ces gens-là peuvent-ils chanter dans une position si affreuse? — Il faudrait que le chant fût alors un véritable *pianto*, et qu'on daignât s'affranchir de la forme rebattue, au point de séduire l'esprit le plus simple et de faire naître en lui autre chose que des attendrissemens de convention. Vous avez prouvé qu'on le pouvait, bon maître, et quand Rossini l'a voulu, il l'a prouvé aussi.

Permettez-moi cependant ici de vous exprimer un vœu. C'est beaucoup d'insolence de ma part, et je hais l'insolence sous toutes ses formes et dans toutes ses prétentions. N'imaginez donc pas, je vous en supplie, que je songe à vous donner un conseil. Mais quelquefois, vous savez, un ignorant a une bonne idée dont l'artiste fait son profit, de même qu'il tire ses conceptions les plus hardies des impressions les plus naïves et les moins prévues, la splendeur des temples de la sauvage attitude des forêts, les mélodies pleines et savantes de quelques sons champêtres, de quelque brise entrecoupée, de quelque murmure des eaux. Voici donc ce qui me tourmente. Pourquoi cette forme consacrée, pourquoi cette *coda*, espèce de cadre uniforme et lourd? pourquoi ce *trait*, équivalent de la pirouette périlleuse du danseur? pourquoi cette habitude de faire passer la voix, vers la fin de tous les morceaux de chant, par les notes les plus élevées ou les plus basses du gosier?

pourquoi toutes ces formes rebattues et monotones qui détruisent l'effet des plus belles phrases? Ne viendra-t-il pas un temps où le public s'en lassera, et reconnaîtra que l'action morale (qui est, quoi qu'on en dise, inséparable du mouvement lyrique) est interrompue à chaque instant par cette ritournelle inévitable; que toute grace, toute naïveté, toute fraîcheur est souillée ou effacée par cette baguette rigide, par cette formule inintelligente et triviale, dont on n'ose pas la dégager? Liszt compare cette formule, au *« j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur, »* qu'on place au bas de toutes les lettres de cérémonie dans l'acception la plus fausse et la plus absurde, comme dans la plus juste et la mieux sentie. Il paraît que le vulgaire chérit encore ce vieil usage, et ne croit pas qu'il y ait scène terminée là où il n'y a pas quatre ou huit mesures banales de psalmodie grossière, qui ne sont ni mélodie, ni harmonie, ni chant, ni récitatif. Dans cette situation ridicule, l'intérêt demeure suspendu; les acteurs, forcés à une attitude de plus en plus théâtrale, s'égosillent et deviennent forcenés en répétant les paroles de leur froid transport, que ne soutient plus la mélodie. L'effet souverain de la passion ou de l'émotion, commandé par tout ce qui précède, se perd et s'anéantit sous cette formule, comme si, au milieu d'une scène tragique, les personnages, tout animés par leur situation, se mettaient à saluer profondément le public à plusieurs reprises.

Vous ne vous êtes pas encore tout-à-fait affranchi à cet égard de l'ignorance d'un public grossier, et des exigences des chanteurs inintelligens. Vous ne le pouviez pas, je pense. Peut-être même n'avez-vous fait accepter vos plus belles idées qu'à la faveur du remplissage obligé des formules. Mais à présent, ne pouvez-vous pas former votre auditoire, lui imposer vos volontés, le contraindre à se passer de lisières, et lui révéler une pureté de goût qu'il ignore, et que nul n'a encore pu proclamer franchement? Ces immenses succès, ces bruyantes victoires remportées sur lui, vous donnent des droits, elles vous imposent peut-être aussi des devoirs; car, au-dessus de la faveur populaire et de la gloire humaine, il y a le culte de l'art et la foi de l'artiste. Vous êtes l'homme du présent; maître, soyez aussi l'homme de l'avenir..... Et si mon idée est folle, ma demande inconvenante, prenez que je n'ai rien dit.

Maintenant que je suis en train de rêver, je rêve pour vous un

poème qui vous transporterait en plein paganisme, les Euménides, cet effrayant opéra tout fait d'Eschyle, ou la mort d'Orphée, si terrible et si naïve à faire quand on est associé à un homme comme vous, qui n'a besoin que d'un canevas de gaze pour broder un voile d'or et de pierreries. Si je savais coudre deux rimes l'une à l'autre, mon maître, j'irais vous prier de me dicter toutes les scènes, et je serais fier de vous voir aborder des mélodies grecques plus pleines, plus complètes, plus simples d'accompagnement peut-être que vos précédens sujets ne l'ont exigé. Je vous verrais faire ce dont on semble vous défier, et répondre, comme font les grands artistes, à des menaces par des victoires. Mais tant de bonheur ne me sera pas donné : je ne sais pas la prose, comment saurais-je les vers? — Quant à mon sujet grec, vous savez mieux que moi ce qu'il vous convient de faire; mais quelque jour il vous tentera, je gage.

Maître, je ne suis pas un savant, j'ai la voix fausse, et ne sais jouer d'aucun instrument. Pardonnez-moi si je ne parle pas la langue technique des aristarques. Quand même je serais *dilettante* éclairé, je n'éplucherais pas vos chefs-d'œuvre pour tâcher d'y découvrir quelque tache légère qui me donnât occasion de montrer les puérilités de ma science; je ne saurais chercher si votre inspiration vient de la tête ou du cœur, étrange distinction qui ne signifie absolument rien, éternel reproche que la critique adresse aux artistes, comme si le même sang ne battait pas sous le sein et dans la tempe; comme si, en supposant qu'il y a deux régions distinctes dans l'homme pour recevoir le feu sacré, la chaleur qui monte des entrailles au cerveau, et celle qui descend du cerveau aux entrailles ne produisaient pas dans l'art et dans la poésie absolument les mêmes effets! Si l'on disait que vous êtes *bilioso-nerveux*, et que votre travail s'opère lentement, avec moins de rapidité peut-être, mais aussi avec plus de perfection que chez les sanguins et les pléthoriques, je comprendrais à peu près ce qu'on veut dire, et je trouverais fort simple que vous n'eussiez pas tous les tempéramens à la fois; mais que m'importe qu'il y ait sur votre clavecin une caraffe d'eau pure et cristalline, au lieu d'un brûlant flacon de vin de Chypre, et réciproquement, si l'un vous inspire ce que l'autre n'inspire pas à autrui? Quelle fureur pédagogique tourmente ces pauvres appréciateurs littéraires, occu-

pés sans cesse à se méfier de leurs sympathies, et à se demander si par hasard, la Vénus de Milo n'aurait pas été faite de la main gauche, au lieu de l'être de la main droite? A voir tout le mal que des hommes de talent se donnent pour percer le mystère des ateliers, et pénétrer dans le secret des veilles et des rêveries de l'artiste, on est saisi de chagrin, et on regrette de voir cette famille d'intelligences, fécondes sans doute, s'appauvrir et se stériliser de tout son pouvoir, afin d'arriver à ce qu'elle appelle la *clairvoyance* et *l'impartialité*.

Sans doute il est bon et nécessaire que des hommes de goût impriment au vulgaire une bonne direction, et fassent son éducation. Mais on sait comme le plus noble métier endurcit rapidement celui qui l'exerce exclusivement; comme le chirurgien s'habitue à jouer avec la souffrance, avec la vie et la mort; comme le juge se *systématise* aisément, et partant d'inductions sages, arrive à prendre trop de confiance dans sa méfiance, et à ne plus voir la vérité que sous des faces arbitraires. Ainsi procède le critique. Consciencieux d'abord, il en vient peu à peu à un casuisme méticuleux, et il finit par ne plus rien sentir à force de tout raisonner. Quand on ne sent plus, le raisonnement devient spécieux, et l'appréciation un travail de plus en plus ingrat, pénible, dirai-je impossible? A la fin d'un repas où l'on a fait excès de tout, les meilleurs mets perdent leur saveur, et le palais blasé ne distingue plus la fraîcheur des fruits du feu des épices. L'homme qui veut goûter et approfondir toutes les jouissances de la vie, en vient un jour à ne plus dormir sur l'édredon et à s'imaginer que son premier lit de fougère fut plus chaud et plus moelleux. Erreur déplorable en fait d'art, mais inévitable condition de la nature humaine! On vit les premiers essais d'un jeune talent, on les traita peut-être avec plus d'indulgence et d'affection qu'ils ne méritaient. On était jeune soi-même. Mais on vieillit plus vite à juger ceux qui produisent qu'à produire. Quand on regarde la vie comme un éternel spectacle, auquel on dédaigne ou craint de prendre part, on s'ennuie bien vite de l'acteur parce qu'on s'ennuie de soi-même. On suit les progrès de l'artiste, mais à mesure qu'il acquiert, on perd par l'inaction, à son propre insu, le feu sacré qu'il dérobe au dieu du labeur; et le jour où il présente son chef-d'œuvre, on ne le goûte plus; on se reporte avec regret au pre-

mier jour d'émotion qu'il vous donna, jour perdu et enfoui à jamais dans les richesses du passé, émotion chère et précieuse qu'on pleure et qu'on ne retrouvera pas. L'artiste est devenu Prométhée; mais l'homme d'argile s'est pétrifié et reste inerte sous le souffle divin. On prononce que l'artiste est dégénéré, et on croit ne pas mentir!

Ceci est l'histoire du public en fait d'art, et des générations en fait d'action politique. Mais cette histoire est résumée d'une manière effrayante dans la courte existence morale de l'infortuné qui s'adonne à la critique. Il vit son siècle dans l'espace de quelques années; sa barbe est à peine poussée, et déjà son front est dévasté par l'ennui, la fatigue et le dégoût. Il eût pu prendre une place honorable ou brillante, au milieu des artistes féconds, il n'en a plus la force, il ne croit plus à rien, et à lui-même moins qu'à tout autre chose.

Quand on jette les yeux, dans un jour de courage et de curiosité, sur les trente ou quarante jugemens littéraires qui s'impriment le lendemain de l'apparition d'une bluette quelconque, on s'étonne de tant d'esprit, de tant de doctes raisonnemens, de tant d'ingénieux parallèles, de tant de dissertations subtiles, écrites pour la plupart d'un style riche, orné, éblouissant, et on s'afflige de voir ces trésors qui, en d'autres temps, eussent défrayé toute une année, répandus pêle-mêle aux pieds d'un public insouciant qui les regarde à peine, et qui fait bien; car à supposer qu'il découvrît la vérité à travers ce kaléidoscope d'idées et de sentimens contradictoires, cette vérité serait si futile, si rebattue, si facile à exprimer en trois lignes, qu'il aurait perdu sa journée à tailler un chêne pour avoir une allumette. L'homme de bon sens examine donc lui-même l'objet de la discussion, le juge selon son impulsion naturelle, et s'inquiète fort peu de savoir si la critique accorde à l'auteur un millimètre ou un mètre de gloire.

Et ce n'est pas que je méprise la critique par elle-même, je l'estime et la respecte si bien dans son but et dans ses effets possibles et désirables, que je m'afflige de la voir sortie de sa route et devenue plus nuisible qu'utile aux artistes, plus amusante qu'instructive pour un public oisif, indifférent et moqueur. Je veux croire les hommes qui l'exercent pleins de loyauté et pos-

sédés d'une seule passion, l'amour du beau et du vrai. Eh bien! je déplore que l'organisation de ce corps utile et respectable soit si mauvaise, que son action devienne impossible pour ne pas dire funeste, et que sa considération tombe chaque jour sous les lazzis et les soupçons de la foule ignorante. Voici quelle serait mon utopie, si j'avais à chercher un remède à tant d'abus et de confusion.

D'abord je voudrais que le nombre des gens qui font de la critique fût beaucoup plus étendu, en même temps que le nombre des articles de critique qui paraîtraient serait fort restreint. Je voudrais qu'on ne fît pas de la critique un métier, et qu'il n'y eût pas de la critique tous les jours et à propos de tout. Puisque le public veut des journaux, que les colonnes des journaux sont les chaires d'éloquence assignées à certains professeurs d'esthétique, je voudrais que chaque journal eût son jury, où des hommes compétens seraient choisis selon les opinions et l'esprit du journal, et appelés à prononcer sur les œuvres de quelque importance; je voudrais qu'une foule d'enfans sans savoir, sans goût et sans expérience, ne fût pas admise à juger les doyens de l'art, à faire ou à empêcher de naissantes réputations, sur la seule recommandation d'un style aisé, d'une rédaction abondante et facile, d'un esprit ingénieux et plaisant. Je voudrais que nul n'osât exercer la critique comme une profession, mais que tout homme de talent et de savoir en remplît le sérieux et noble exercice comme un devoir, et par amour des lettres, sauf à en tirer un honnête bénéfice dans l'occasion, puisqu'il est permis même au prêtre de vivre de l'autel.

Je ne suis pas de ceux qui pensent que les artistes seuls doivent juger les artistes. Je crois au contraire que généralement c'est une assez mauvaise épreuve, et que les journaux deviendraient bien vite, entre les mains des rivaux de même profession, le théâtre de combats sans dignité, sans retenue, où, la passion s'exprimant toujours, on approcherait moins que jamais de la vérité. Le rôle du critique demanderait, certes, des connaissances spéciales, de plus un coup d'œil calme et désintéressé, et il est bien difficile que ce calme et ce désintéressement soient l'apanage de quiconque sent sa destinée dans les mains du public. Sans exclure donc certains artistes dont l'expérience, la position faite, ou le caractère

exceptionnel, donneraient des garanties suffisantes, j'accorderais peu de moyens de gouverner l'opinion à ceux qui ont personnellement et exclusivement besoin de l'opinion.

Et si cette foule de jeunes beaux esprits qui vit du feuilleton se plaignait de n'avoir plus de moyens de publicité ou d'occasion de développement, je lui dirais : « Rendez grace à des mesures qui vous forcent à travailler et à produire ; vous faisiez un métier d'eunuques et d'esclaves ; vous étiez condamnés à baigner, à déshabiller et rhabiller sans cesse, à promener dans les rues les enfans des riches ; soyez pères à votre tour ; que vos enfans soient beaux ou difformes, forts ou malingres, vous les aimerez, car ils seront à vous. Votre vie de haine et de pitié se changera en une vie d'amour et d'espérance. Vous ne serez peut-être pas tous de grands hommes, mais du moins vous serez hommes et vous ne l'êtes pas. »

Et si pour être plus réfléchis et plus judicieux, les arrêts de la critique devenaient plus rares (ce qui serait inévitable), si les entrepreneurs de journaux se plaignaient du vide de leurs colonnes, le public de l'absence de feuilleton, pourquoi n'offrirait-on pas précisément ces pages blanches, hélas ! si désirées, et si difficiles à aborder, à tous ces talens inconnus et modestes, qui répugnent à faire de la critique sans expérience, et qui cherchent vainement les moyens de percer l'obscurité où ils s'éteignent, faute d'un éditeur qui les devine et qui leur prête son papier et ses caractères *gratis?* Pourquoi tous ces jeunes feuilletonnistes que l'on force à se tenir, comme des pompiers ou des exempts de police, à toutes les représentations nouvelles, et à écrire gravement toute la nuit sur les plus ignobles pasquinades des petits théâtres (sauf à citer le déluge à propos d'un chapon), ne seraient-ils pas appelés à publier quotidiennement ces poèmes et ces romans qui dorment dans le portefeuille, ou qui sommeillent dans le cerveau, étouffés par les nécessités d'un métier abrutissant ! Pauvres enfans ! jeunes lévites de l'art, flétris dans la fleur de votre talent par les exigences scandaleuses de la presse, vous qui eussiez été avec joie, avec douceur, avec amour, et avec profit surtout, les disciples des grands maîtres, ne craignez pas que je vous condamne sans pitié, et que je méconnaisse ce qu'il y eut, ce qu'il y a peut-être encore de grand et de pur en vous ! Je sais vos secrets, je connais

vos déboires, j'ai soulevé la coupe de vos douleurs! Je sais que plus d'un parmi vous, assis la nuit dans sa mansarde froide et misérable, forcé d'avoir le lendemain (ce qui équivaut aujourd'hui au pain des artistes d'autrefois) un habit propre et des gants neufs, a laissé tomber son visage baigné de larmes sur les pages de quelque beau livre nouveau, que la haine ou l'envie lui avait prescrit d'injurier, et que ses profondes sympathies le forçaient de jeter loin de lui, afin de pouvoir condamner l'artiste sans l'entendre. Pitié à vous qui avez été forcés de rougir de vous-mêmes! Honte et malheur à vous qui vous êtes habitués à ne plus rougir!

Mais pourquoi, maître, vous ai-je entretenu si long-temps de la critique française? Vous êtes placé trop haut pour vous occuper d'elle à ce point, et peut-être ignorez-vous seulement qu'elle ait tâché de disputer au public européen les palmes qu'il vous tend de toutes parts? Loin de moi la pensée grossière de vous consoler de quelques injustices que vous avez dû accepter avec l'humilité souriante d'un conquérant, pour peu qu'elles aient frappé votre oreille. Je ne sais pas si les hommes comme vous sont aussi modestes que leur gracieux accueil et leur exquise politesse le donnent à penser; mais je sais que la conscience de leur force leur inspire une haute sagesse. Ils vivent avec le dieu, et non avec les hommes; ils sont bons, parce qu'ils sont grands.

Vous souvenez-vous, Maître, qu'un soir j'eus l'honneur de vous rencontrer à un concert de Berlioz? Nous étions fort mal placés, car Berlioz n'est rien moins que galant dans l'envoi de ses billets; mais ce fut une vraie fortune pour moi que d'être jeté là par la foule et le hasard. On joua la *Marche du Supplice*. Je n'oublierai jamais votre serrement de main sympathique, et l'effusion de sensibilité avec laquelle cette main chargée de couronnes applaudit le grand artiste méconnu, qui lutte avec héroïsme contre son public ingrat et son âpre destinée; vous eussiez voulu partager avec lui vos trophées, et je m'en allai les yeux tout baignés de larmes, sans trop savoir pourquoi, car quelle merveille que vous soyez ainsi?

George Sand.

AFFAIRES DE ROME,

PAR M. DE LA MENNAIS.[1]

« ... Je regarde donc et je désire qu'on regarde ce court écrit « comme destiné à clore la série de ceux que j'ai publiés depuis vingt-« cinq ans. J'ai désormais des devoirs plus simples et plus clairs; « le reste de ma vie sera, je l'espère, consacré à les remplir, selon « la mesure de mes forces... Qu'on ne s'y trompe pas, le monde « a changé : il est las des querelles dogmatiques. » Telle est la déclaration formelle que M. de La Mennais exprime aux dernières pages de ce livre; les termes seuls dans lesquels elle est conçue montrent assez que, si le nouvel écrit est destiné à clore la série de ceux que l'auteur a publiés, à partir des *Réflexions sur l'État de l'Eglise* datant de 1808, il n'y ressemble ni par les principes ni par le ton, et que, sinon pour le sujet et la matière, du moins dans les pensées et les conclusions, il se rattache déjà à cette série d'écrits futurs que nous promet l'illustre auteur. Singulière énergie, révolution individuelle à jamais étonnante que celle qui raye d'un trait de plume et renvoie comme à néant tout le passé d'une telle vie, et qui fait qu'à plus de cinquante-trois ans, on en recommence une nouvelle, à beaucoup d'égards une contraire, avec toute la ferveur de la jeunesse, avec tout le dégagé et tout l'absolu d'une première entreprise!

(1) 1 vol. in-8°, chez Cailleux, rue Vivienne, 17.

En examinant ce livre, nous sommes dans une position particulière, c'est-à-dire que nous avons lu autrefois tous les livres de M. de La Mennais et que nous nous en souvenons. Cette remarque est nécessaire pour expliquer et motiver, au premier coup d'œil, certaines parties de notre jugement auprès des personnes nombreuses qui ne connaissent M. de La Mennais que par ses plus récens écrits et qui même commenceront à le connaître par celui-ci tout d'abord. L'illustre auteur, dans sa marche infatigable, peut se comparer à une comète ardente qui a successivement apparu à l'horizon de plusieurs mondes d'esprits, salué d'eux avec transport à cause de son éclat, à mesure qu'il se découvrait pour la première fois dans leur ciel. L'ayant suivi dans ses phases précédentes, avec étonnement de bonne heure, avec admiration bien long-temps, et en y joignant sympathie plus tard, selon qu'il nous semblait se plus rapprocher, pour les illuminer, de certaines idées de notre sphère, nous avons été en ces momens jusqu'à dire qu'il y avait dans son entier développement une courbe aussi vaste que réelle et régulière. Mais, l'astre voyageur continuant d'aller, et notre zénith à nous-même étant brusquement dépassé, nous avons cessé de croire à une évolution continue, réglée par un secret compas. Nous ne le perdons pourtant point de vue encore : mais, à travers cette vue, il est simple que le souvenir du passé tienne une grande place.

Jusqu'en juillet 1830, l'abbé de La Mennais avait eu un rôle qui offrait cela d'unique, de se tenir, entre tant de rôles mobiles, par une inflexibilité entière, et de se dessiner sans aucune variation. En y regardant de près pourtant, on y verrait bien quelque différence d'opinion aux diverses époques. Ainsi, dans les *Réflexions sur l'État de l'Église* de 1808, la puissance spirituelle n'est pas présentée encore comme la supérieure et la régente du pouvoir temporel : ce sont plutôt aux yeux de l'auteur deux alliés qui s'entr'aident. Il fait remarquer le rapport constant qui s'est établi entre le déclin et le retour des vrais principes politiques et des principes religieux pendant le cours de la révolution française ; le Concordat n'est pas maudit. Dans ce livre et dans celui de l'*Institution des Évêques* que M. de La Mennais composa de concert avec son frère, on verrait l'épiscopat aussi considéré et invoqué que plus tard il fut rabaissé et rudoyé par le défenseur de l'omni-

potence romaine. Mais, à part ces modifications assez secondaires et d'ailleurs antérieures en date, la principale ligne de doctrine de l'abbé de La Mennais, surtout depuis son *Essai sur l'Indifférence*, n'avait pas fléchi. Son but était grand : c'était de ramener la société indifférente ou matérialiste au vrai spiritualisme, au vrai christianisme comme il l'entendait, c'est-à-dire au catholicisme romain. Il y a dans sa conduite d'alors et dans sa tendance d'aujourd'hui cette véritable, cette seule ressemblance, à savoir, qu'il ne s'est jamais borné et même qu'il n'a guère jamais aimé à envisager le christianisme, comme tant de grands saints l'ont fait, par le côté purement intérieur et individuel, par le point de vue du salut de l'ame et des ames prises une à une, mais qu'il l'a embrassé toujours de préférence (et, en exceptant, si l'on veut, son *Commentaire sur l'Imitation* et sa traduction de Louis de Blois), par le côté social, par son influence sur la masse et sur l'organisation de la société; et c'est ainsi qu'il se portait avant tout pour la défense des grands papes et des institutions catholiques. « Jésus-Christ, disait-il en 1826 (1), ne changea ni la religion, ni les droits, ni les devoirs; mais en développant la loi primitive, en l'accomplissant, il éleva la société religieuse à l'état public, il la constitua extérieurement par l'institution d'une merveilleuse police, etc. » Toutefois les moyens que M. de La Mennais proposait et exaltait jusqu'à la veille de juillet 1830, étaient, il faut le dire, séparés du temps actuel et de sa manière de penser présente, par un abîme. Si l'on relit ses mélanges extraits du *Conservateur* et du *Mémorial catholique*, ses beaux pamphlets, *De la Religion considérée dans ses Rapports avec l'Ordre politique et civil* (1826), *Des Progrès de la Révolution* (1829), ses deux *Lettres à l'Archevêque de Paris* (mars et avril 1829), on l'y voit ne jamais séparer dans son anathème les doctrines libérales ou démocratiques d'avec les doctrines hérétiques et impies, subordonner le prince au pape, l'épiscopat à Rome, soutenir en tout et partout l'intervention et la prédominance légitime du pur catholicisme. Si M. Odilon Barrot défend un citoyen qui n'a pas voulu tapisser sa maison un jour de Fête-Dieu, l'abbé de La Mennais accuse l'avocat de prêcher une loi-athée. Si un écrivain, dans un livre intitulé *Manifestation de l'Esprit de Vérité*, s'arme de

(1) *De la Religion considérée dans ses Rapports avec l'Ordre politique et civil.*

l'Évangile et du nom de Jésus-Christ contre les riches et les puissans, l'abbé de La Mennais le renvoie à Diderot et à Babœuf, et termine ainsi : « Les passions les plus exaltées se joignant à tant « de causes de désordre, personne ne peut dire quels destins Dieu « réserve à la société. Les doctrines religieuses, morales et poli- « tiques, les lois et les institutions qu'elles avaient consacrées, for- « maient comme un vaste édifice, demeure commune de la grande « famille européenne. On a mis le feu à cet édifice. Les peuples « s'entregardent à la lueur de l'incendie, et, agités d'un sentiment « inconnu, attendent avec anxiété un avenir plus inconnu encore. » Il combat tour à tour et en toute occasion *le Globe*, les éclectiques, les doctrinaires; il réfute et malmène les gallicans, M. Frayssinous, l'archevêque de Paris lui-même à qui il cite De Maistre; il met en groupe tous ceux qu'il appelle les hommes *d'entre-deux* et qu'il a depuis enjambés. S'il déclare en 1829 une révolution imminente, usant de termes presque prophétiques, ce n'est pas du tout qu'il accuse la tendance jésuitique de la cour et cette faveur impopulaire accordée au clergé; c'est au contraire parce que le ministère Martignac est venu et que M. Feutrier a fait contre les jésuites les ordonnances du 21 avril et du 16 juin, c'est parce que M. de Vatimesnil poursuit ses persécutions contre l'église. La Ligue, *cette époque trop peu connue*, est au long célébrée. Si l'on poussait aux conclusions rigoureuses de ce beau pamphlet de 1829, on irait droit à des ordonnances un peu différentes de celles de M. de Polignac, mais à des ordonnances. Voilà ce qui, avec une admirable force de logique, une grande chaleur d'imagination et une pratique continuelle et courageuse de liberté que s'arrogeait l'écrivain à titre de prêtre, voilà ce qui, pour toute mémoire qui n'est pas oblitérée, marque le rôle de M. de La Mennais jusqu'en juillet 1830.

Juillet éclate, et l'abîme est franchi. Le grand cœur de M. de La Mennais redouble de flammes, mais il semble que son esprit s'est éclairé dans l'orage. Prêtre austère, ame de génie, il a gardé sous ses cheveux gris tous ses trésors de foi et de jeunesse. Il a dépouillé d'un coup ses préjugés politiques, non inhérens à la vraie foi. Sincèrement il conçoit l'idée d'une régénération spirituelle et religieuse moyennant la liberté, et las de crier aux puissans, il lui paraît que c'est avec une autre prédication qu'il faut désormais réveiller, spiritualiser et *christianiser* le monde. Il y avait

donc en un sens, et malgré l'extrême contrariété des moyens, lien étroit, et, en quelque sorte, unité de but, entre la fondation de *l'Avenir* et la brochure des *Progrès de la Révolution*. Seulement l'auteur de *l'Avenir* répudiait dès l'abord un certain nombre d'erreurs violentes contre le régime de liberté, et, en tenant toujours au clergé un langage d'exhortation, en le provoquant encore à une sainte ligue, il abjurait net toute espérance d'ordre temporel théocratique, dont cette soudaine révolution l'avait désabusé. Ce rôle, ainsi transformé, devait rester quelque temps suspect aux anciens libéraux et démocrates qui disaient : Est-il sincère? Mais à ceux qui connaissaient la personne de M. de La Mennais, et son ingénuité franche, et son ressort d'intelligence et de zèle, cette transformation paraissait simple et digne de lui. Il n'y avait pas là encore de *solution de continuité* à proprement parler; la rupture n'était que dans l'ordre humain et secondaire : la foi faisait pont sur l'abîme. La ruine était aux pieds, le *labarum* au ciel brillait toujours. Que cette nuance, chez l'abbé de La Mennais, nous parut belle! C'est alors que nous l'avons connu et aimé.

Pourtant ce rôle impliquait de nombreuses inconséquences qui tendaient à sortir, et qui rendaient la tenue prolongée de la position scabreuse et à peu près impossible. Le pape, invoqué sans cesse, pouvait parler, et force était alors d'obéir ou de n'être plus du tout le même. Et puis, seulement en se taisant, Rome imposait à ces démocrates catholiques plus d'une discordance évidente : ainsi, pour prendre un point de détail, en fait d'insurrection, dans *l'Avenir*, on défendait les Polonais, on inculpait les Bolonais. Ce rôle donc, surtout eu égard à la tournure générale des affaires en Europe et au rétablissement de l'*ordre*, ne pouvait durer. Il fallait ou en sortir et tomber à la démocratie pure et à un christianisme librement interprété, ou bientôt être réduit à se taire en vertu de défense supérieure. Ce dernier résultat ne me paraissait pas, je l'avoue, aussi déplorable et aussi nécessairement infertile que l'a jugé l'illustre auteur. Il était beau après tout, et de grand exemple, tant qu'il l'avait pu, lui prêtre, d'avoir tenté un réveil, d'avoir jeté à poignées des semences. Que si Rome intervenait et lui commandait de cesser, il me semble (autant qu'on a droit de raisonner sur les desseins providentiels) qu'il n'était pas si déraisonnable à un *catholique* resté croyant à la liberté et en même temps soumis au

saint-siége, de juger ainsi : « Il a été bon que M. de La Mennais et « ses amis, durant deux années, jetassent ces germes dans le « monde : il peut être bon que pour le moment ces germes en res- « tent là, et puisque Rome le décide, agissant en ce point aveuglé- « ment si l'on veut, et par des ressorts intermédiaires humains, « mais d'après une direction divine cachée, il faut bien qu'il y ait « utilité dans ce retard. Malgré la première apparence qui semble « contraire, plusieurs raisons en effet, même humaines, peuvent « faire entrevoir cette utilité. Il importe que ces germes, en se hâ- « tant trop, ne se mêlent pas avec d'autres moins purs et qui font « partout ivraie; et d'ailleurs le bon blé ne reste-t-il pas assoupi « tout un hiver dans son sillon? » Je ne propose pas ce raisonnement comme modèle aux philosophes et politiques, aux gens du monde, aux littérateurs et artistes; mais je le trouvais tout naturel et facile dans l'esprit d'un catholique croyant comme l'était l'abbé de La Mennais. En attendant, il y avait émotion, et pour moi complicité irrésistible, je l'avoue, à suivre jusque dans ses infractions partielles ce Savonarole de nos jours, ainsi que l'a appelé M. d'Eckstein, à écouter ses menaces pleines de prières et ses invectives mêlées d'un zèle tendre. Les *Paroles d'un Croyant*, non plus que le chapitre des *Maux de l'Eglise*, inséré à la fin du présent volume et assez anciennement composé, ne me semblent point dans leur violence sortir de ce rôle de foi, de cette inspiration d'un prêtre, non pas absolument sage, mais généreux et presque héroïque, et toujours le crucifix en main. M. Du Fossé, voulant peindre dans le grand Arnauld cette colère de lion pour la vérité qui s'unissait en son cœur avec la douceur de l'agneau, nous dit naïvement : « L'exemple seul de Moïse, que Dieu appelle *le plus doux de tous « les hommes*, quoiqu'il eût tué un Egyptien pour défendre un de « ses frères, brisé par une juste colère les Tables de la Loi, et fait « passer au fil de l'épée vingt-trois mille hommes pour punir l'ido- « lâtrie de son peuple, fait bien voir qu'on peut allier ensemble la « douceur d'une charité sincère envers le prochain avec un zèle « plein d'ardeur pour les intérêts de Dieu. » En ne prenant les vingt-trois mille hommes et l'Egyptien *tués* qu'en manière de figure, comme il convient dans ce qui est de l'ancienne loi, et en rapportant à l'abbé de La Mennais cette phrase de Du Fossé sur le grand Arnauld, je me rappelais bien que lui-même avait condamné ce

dernier, et qu'il avait écrit de lui en le comparant à Tertullien : « Et Tertullien aussi avait des vertus; il se perdit néanmoins « parce qu'il manqua de la plus nécessaire de toutes, d'humilité. Je « cite de préférence Tertullien parce qu'il y a de singuliers rap- « ports entre lui et l'oracle du jansénisme, M. Arnauld. Tous deux « d'un caractère ardent, présomptueux, opiniâtre, tous deux « pleins de génie, tous deux ayant rendu à la religion d'éminens « services, ils se laissèrent entraîner (qui le croirait dans de si « grands hommes?) à la fougue d'une imagination qui outrait « tout (1)... » Mais au pire, et malgré l'inconséquence reprochable, et malgré le danger de la pente rapide, ce rôle d'un Arnauld, d'un Savonarole, offrait encore de grandes parties continues et harmoniques avec cette nature invincible de prêtre : il y avait la foi.

Chose singulière et à jamais digne de méditation pour ceux qui en ont été témoins ! tandis que M. de La Mennais luttait ainsi et se croyait sûr et ne doutait pas, il dériva sans s'en apercevoir d'abord, et ne se tint plus. Y eut-il pour lui un moment où le vase sacré se brisa dans ses mains, et où la divinité de ce qu'il avait cru s'évanouit avec fracas comme dans un orage? Y eut-il déclin et descente insensible jusqu'au bout, comme pour ces villages au penchant des montagnes, qui glissent peu à peu du rocher sans secousse, avec leur fonds de terrein tout entier, et se réveillent un matin dans la plaine? Lui seul pourrait nous le dire, si sa mémoire parlait. Ce qu'il faut reconnaître, c'est l'influence comme atmosphérique du siècle, qui, en deux ou trois années, a rongé et pénétré cette trempe si forte, et l'a *oxidée* si profondément. Dans cette volonté de fer, dans cette chaîne logique d'airain, dans cette vie constamment austère et intègre, il y a eu un moment où tout s'est brisé... oui, tout!... il y a eu une paille qui a fait défaut, et les mille anneaux du métal ont jonché la terre; et cela, pour que l'esprit du siècle à la longue eût raison, pour que sa provocation incessante et flatteuse ne restât pas vaine, pour que cette parole de M. Lerminier fût accomplie : « Il a le goût du schisme! qu'il en ait le courage! »

Il faut convenir qu'il y a des hommes par le monde qui ont le droit d'être fiers de ce qu'on appelle intelligence humaine et rai-

(1) *Réflexions sur l'État de l'Église.*

son. Ce sont les écrivains qui, sous la restauration, formaient le monde philosophique, dit éclectique. Attaqués, apostrophés violemment alors par le prêtre éloquent qui les refoulait, les réduisait, par sa logique inflexible et sans leur laisser d'autre issue, à *Satan*, à *l'athéisme*, à *l'idiotisme*, que sais-je encore? et les traitait en un mot comme des alliés peu conséquens de la démocratie extrême et de l'incrédulité, les voilà outrepassés tout d'un bond, *enjambés* en quelque sorte, sans avoir été traversés par lui; les voilà apostrophés peut-être des mêmes termes énergiques, mais en sens contraire, s'ils hésitent ou se replient. La trompette éclatante et digne de Jéricho, qui sonnait contre eux au couchant, la voilà qui résonne de plus belle à l'Orient sur le même ton et dans un camp tout différent du premier. Il y a là, convenons-en, de quoi fortifier des hommes, assez disposés déjà à bien augurer de leur raison, dans cette persuasion qu'elle ne les a pas trop égarés, et de quoi les faire sourire entre eux d'un sourire de satisfaction, ce semble, assez légitime.

Dans l'avertissement de la quatrième édition des *Réflexions sur l'Etat de l'Eglise*, l'abbé de La Mennais disait : « Qu'on remonte « en arrière seulement de quatre à cinq ans, on sera, nous le « pensons, très frappé d'un développement rapide. Les maximes « qu'on rejetait avec horreur ou avec dégoût s'établissent sans « contradiction, et comme les vérités les plus simples; elles sont « défendues par ceux mêmes qui se montraient les plus ardens à les « attaquer. Ce qu'on appelait *bien*, on l'appelle *mal*, et réciproquement. Ce qu'on représentait comme la mort des peuples, on « assure à présent que c'est leur santé, leur vie. » Les hommes dont nous parlons pourront donc sourire en relisant ce passage de M. de La Mennais; mais lui-même aussi ne peut-il pas le leur redire en face à la plupart, le leur retorquer à bout portant? C'est le cas de répéter avec M. de Maistre : il n'y a rien de si difficile que *de n'être qu'un*.

Hâtons-nous de le dire : la supériorité que garde M. de La Mennais sur la plupart de ces hommes, est grande encore; elle réside, non plus dans la foi, non plus dans l'ascendant de la position; il est désormais en plaine comme nous tous; mais (talent à part) il a l'ardeur du cœur, les trésors du dévouement, l'orgueil peut-être, mais un orgueil qui s'ignore lui-même et qui ne s'em-

barrasse jamais dans les ombrages de la vanité ni dans les réticences de l'égoïsme : il n'a jamais sacrifié une idée ni un sentiment à un intérêt. Il y a, en un mot, dans les débris du La Mennais chrétien, de quoi faire encore le plus vertueux, le plus fervent, le plus désintéressé des glorieux modernes, de même qu'il y a, dans les ruines de son autorité vraie, de quoi faire une popularité immense.

Le talent, ce don, cet instrument un peu particulier et qui ne suit pas nécessairement la loi de la vérité intérieure, a gagné chez M. de La Mennais, en souplesse, en variété, en grace et en coloris, sans perdre en force, à mesure que sa rigueur de foi a été davantage ébranlée. Nous en signalerons bientôt plus d'une trace, véritablement charmante, dans l'écrit dont nous avons à parler. Le météore est souvent plus riche et plus plaisant aux regards que l'astre.

Dès les premières lignes du livre, M. de La Mennais remarque que « le temps fuit de nos jours avec une telle rapidité, qu'en quelques années l'on voit s'accomplir ce qui jadis eût été l'œuvre d'un siècle ou même de plusieurs. » Cette idée sur la rapidité du temps et la multiplicité de ce qui s'y passe, qui est juste et même banale à un certain degré, devient propre à M. de La Mennais par la singulière préoccupation qu'elle a toujours formée dans son esprit. Dès ses premiers ouvrages, on le voit toujours en hâte au début et comme craignant d'arriver trop tard. J'ouvre les mélanges de 1825 : « On ne lit plus..., on n'en a plus le temps... Cette accélération de mouvement qui ne permet de rien enchaîner, de rien méditer, suffirait seule pour affaiblir, et, à la longue, pour détruire entièrement la raison humaine. » Et en tête du livre de *la Religion considérée dans ses rapports*, etc. (1826) : « On ne lit plus aujourd'hui les longs ouvrages; ils fatiguent, ils ennuient; l'esprit humain est las de lui-même, et le loisir manque aussi... Dans le mouvement rapide qui emporte le monde, on n'écoute qu'en marchant... » On peut observer en règle générale que, de même que les livres de M. de La Mennais commencent tous par une parole empressée sur la vitesse des choses et la hâte qu'il faut y mettre, ils finissent tous également par une espèce de prophétie absolue. Cette pensée ardente ne mesure pas le temps à la manière des autres hommes; elle a son rhythme presque fébrile : l'horloge intérieure, qui dans cette tête n'obéit qu'à la mécanique rationnelle, n'est pas

d'accord avec l'horloge extérieure du monde, qui, bien qu'elle aille vite, a pourtant ses frottemens et ses retards. De là nombre de mécomptes, et beaucoup de rendez-vous solennels assignés en vain à la société et au genre humain dans chaque conclusion : la société, qui n'avait pas la même heure à son cadran, a fait défaut et n'est pas venue.

Le récit que M. de La Mennais donne de son voyage à Rome, se rapporte à l'année 1832; mais la rédaction en est bien postérieure et toute récente. Dès les premières pages, le désaccord du but d'alors avec le ton d'aujourd'hui nous a frappé. La vive et séduisante relation que fait l'auteur à partir de la descente du Rhône, sent plutôt le poète amoureux de la nature et des monumens, je dirai presque le *touriste* de génie qui, après tant d'autres illustres voyageurs, sait rajeunir l'immortelle peinture, et non point le pélerin véritablement inquiet, le persécuté soucieux, qui va consulter l'oracle des fidèles. Sur son passage à Avignon, par exemple, croirait-on qu'un pélerin croyant eût dit : « Ce passé triste, mais non sans grandeur, remplit d'une émotion profonde l'ame de celui qui traverse ces silencieux débris, pour aller au loin chercher *d'autres débris, encore palpitans,* de la même puissance? » Il y a là anachronisme, si l'on peut dire, entre le moment du voyage et le ton récent de la rédaction. J'ose croire que, si l'un des deux compagnons de voyage de l'illustre auteur abordait le même récit, il le ferait dans une impression toute différente. Au reste, ces pages de M. de La Mennais sont merveilleuses de jeunesse d'imagination, de transparence de couleur, et, par momens, de philosophique tristesse : « D'Antibes à Gênes, la route côtoie presque toujours la « mer, au sein de laquelle ses bords charmans découpent leurs « formes sinueuses et variées, comme nos vies d'un instant dessi- « nent leurs fragiles contours dans la durée immense, éternelle.» Et plus loin, en Toscane, il nous montre çà et là, « à demi caché « sous des ronces et des herbes sèches, le squelette de quelque « village, semblable à un mort que ses compagnons, dans leur fuite, « n'auraient pu achever d'ensevelir. » Mais, à peine avons-nous le pied dans les états romains, quelques prisonniers conduits par les *sbires* du pape, comme il dit, font contraste avec cette *simplicité naïve de foi* que l'auteur s'attribue encore par oubli, ou qui du moins ne devait pas tarder à s'évanouir. Cette contradiction, dans

le courant du livre, est continuelle et frappante, je ne dis pas seulement pour un croyant, mais pour un lecteur exercé. A tout moment l'auteur se suppose le même, et il ne l'est pas. Il s'étonne que le cardinal Lambruschini, autrefois approbateur de ses actes et de ses doctrines, ne le soit plus, comme si *l'Avenir* et *le Conservateur* étaient la même chose. Il explique l'animosité des jésuites contre lui par un passage du livre des *Progrès de la Révolution* (1829), et il ajoute après avoir cité ce passage : « On conçoit donc pourquoi leur institut ne nous paraissait pas suffisamment approprié aux besoins d'une époque de lutte entre le pouvoir absolu des princes et la liberté des peuples, dont le triomphe à nos yeux *est assuré,* » et il oublie que, pour l'accord logique, il faudrait *était assuré,* ce qui serait inexact en fait, et même entièrement faux, puisqu'en 1829 ce n'était point par ce côté, mais par l'autre bout, qu'il remuait les questions sociales. Au milieu de ces oublis, de ces absences, où pourtant ne manquent jamais la bonne foi et la candeur, notez comme très présent un portrait de feu le cardinal-duc de Rohan, qui est le plus joli, le plus vrai et le plus malin du monde.

On sent bien que je n'ai pas ici à défendre Rome contre M. de La Mennais, ni à chicaner M. de La Mennais sur sa rupture avec Rome. Ce que je ne puis m'empêcher de relever, c'est ce qui tient à la logique même, à la série d'idées et de doctrines du grand écrivain. Or, je trouve que, dans ses griefs contre Rome, il n'y a rien dont l'abbé de La Mennais l'ancien, celui d'autrefois, celui même de *l'Avenir*, pour nous en tenir là, n'eût eu de quoi se jouer si on lui en avait fait matière à objection. Car que le pape lui témoignât plus ou moins de bon vouloir, plus ou moins de *gratitude* pour ses services passés, ou bien seulement *sévérité silencieuse* et *sèche indifférence*, c'était affaire de politesse et de manières, ce n'est pas de cela qu'il s'agissait avec lui fidèle et croyant. « Il n'existe, dit M. de La Mennais, pour chaque chose qu'un moment dans les affaires humaines, » et, selon lui, 1831 était ce moment. Or, la papauté, en manquant l'à-propos, et en proclamant alors certains principes politiques serviles, s'engageait dans une voie d'où elle ne pourrait plus revenir en aucun temps. Forcé donc d'opter entre la papauté, qui s'enchaînait à tout jamais à des principes faux, et l'indépendance absolue, il dut réfléchir beaucoup, dit-il, et aujourd'hui il se déclare émancipé. M. de La Mennais, en raisonnant ici

comme le public, comme les philosophes et comme le sens commun, en se faisant lui-même juge du moment décisif pour l'humanité, est devenu semblable à presque tous, à part la supériorité du génie. Aussi, de tous côtés, les Volsques joyeux ont-ils reçu et choyé et poussé à leur tête Coriolan. Puisque l'auteur de l'*Indifférence* et le comte Joseph de Maistre sont morts, nous ne voyons pas qui le foudroiera.

Tout ce récit, au reste, du catholique détrompé est fait avec modération, et, comme il le dit plusieurs fois, avec candeur. « Chacun, ajoute-t-il, en tirera les conséquences qu'il croira devoir en tirer ; je n'ai ni la prétention ni le désir d'exercer aucune influence sur l'opinion d'autrui. » Mais quoi? de l'oubli encore? quoi? vous, apôtre par excellence, vous, l'homme de la certitude, prêtre fervent qui ne cessiez de nous exhorter, vous n'avez nul désir d'exercer influence sur autrui. Est-ce bien possible d'abdiquer brusquement de la sorte, et cela vous était-il permis? Rien n'est pire, sachez-le bien, que de provoquer à la *foi* les ames et de les laisser là à l'improviste en délogeant. Rien ne les jette autant dans ce scepticisme qui vous est encore si en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. Combien j'ai su d'ames espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pélerin, et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés! L'opinion et le bruit flatteur, et de nouvelles ames plus fraîches comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier sans doute et consolent : mais je vous dénonce cet oubli, dût mon cri paraître une plainte!

A défaut de la *foi*, et après un désabusement aussi avoué sur des points importans crus vrais durant de longues années et prêchés avec certitude, ce qu'on a droit d'exiger du nouveau croyant pour son rôle futur de charité et d'éloquence, c'est, ce me semble, un léger doute parfois dans l'attaque ou dans la promesse : en un mot quelque chose de ce qu'on appelle expérience humaine, tempérant et guidant la fougue du génie. « Il y a, lui-même le confesse « excellemment, une certaine simplicité d'ame qui empêche de « comprendre beaucoup de choses, et principalement celles dont « se compose le monde réel. Sans s'attendre à le trouver parfait, ce « qui ne serait pas seulement de la simplicité, mais de la folie, on « se figure qu'entre lui et le type idéal qu'on s'en est formé d'après

« les maximes spéculativement admises, il existe au moins quel-« que analogie. Rien de plus trompeur que cette pensée... » Esprit *élevé* et *candide*, mais ainsi prévenu par ce qu'il appelle une longue erreur, il se doit, il doit à tous, en ses assertions d'aujourd'hui, de ne pas recommencer la même simplicité de cœur, la même crédulité aux hommes, la même enfance. Dans les conclusions du présent livre sur le *vrai* christianisme qui doit désormais régir le monde, je remarque avec peine la même intrépidité de prédiction que quand l'auteur des *Réflexions sur l'Etat de l'Eglise* (1808) s'écriait en terminant : « Non, ce n'est pas à l'Eglise à « craindre.... Les siècles s'évanouiront, le temps lui-même pas-« sera; mais l'Eglise ne passera jamais. Immuablement fixées par « le Très-Haut, ses destinées s'accompliront malgré les hommes, « malgré les haines, les fureurs, les persécutions, ET LES PORTES « DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE; » ou bien quand il écrivait, en 1826, à la fin de *la Religion considérée*, etc. : « S'il est dans les desseins de Dieu que ce monde renaisse, alors, « voici ce qui arrivera. Après d'affreux désordres, des boulever-« semens prodigieux, des maux tels que la terre n'en a point con-« nu encore, les peuples, épuisés de souffrances, regarderont le « ciel. Ils lui demanderont de les sauver, etc., etc. Si, au con-« traire, ceci est la fin, et que le monde soit condamné, au lieu de « rassembler ces débris, ces ossemens des peuples, et de les ra-« nimer, l'Eglise passera dessus et s'élèvera au séjour qui lui est « promis, en chantant l'hymne de l'Éternité; » ou bien quand, à la fin des *Progrès de la Révolution*, en 1829, il écrivait : « Vient le « temps où il sera dit *à ceux qui sont dans les ténèbres : Voyez la lu-« mière!* et ils se lèveront, et, le regard fixé sur cette divine splen-« deur, dans le repentir et dans l'étonnement, ils adoreront, « pleins de joie, celui qui répare tout désordre, révèle toute vé-« rité, éclaire toute intelligence : ORIENS EX ALTO. » Il peut paraître piquant, il est surtout triste d'embrasser dans un même tableau la suite de ces prophéties diverses et toujours aussi certaines.

Je trouve aux dernières pages du présent volume deux phrases sévères, l'une contre le protestantisme appelé *système bâtard*, etc., l'autre contre *ces tentatives non moins vaines qu'ardentes*, etc.; c'est du saint-simonisme qu'il s'agit. Il me semble qu'il y a injustice à venir accuser le protestantisme, au moment où soi-même on ne fait

autre chose que protester contre Rome et rentrer dans l'interprétation individuelle. Il y a de plus, envers le saint-simonisme, qui, à un certain moment, s'est appelé le *nouveau christianisme*, une sorte d'ingratitude à lui reprocher sa tentative qu'on imite : car c'est bien à lui qu'appartient cette pensée, mise en œuvre depuis, que *le salaire n'est que l'esclavage prolongé*. Au reste M. de La Mennais est tenu de nous donner, sur ce point du *vrai* christianisme qu'il professe aujourd'hui, des explications plus précises. Croit-il au mal? Croit-il à la réhabilitation de la matière, comme on dit? Son principe de liberté, qui est tout protestant, l'empêche d'être du christianisme organique comme l'entend M. Buchez. Sa manière de *philosophiser* le christianisme est-elle tout simplement, avec plus de ferveur et d'impulsion, un pur déisme avec morale évangélique, comme par exemple la religion de MM. Jouffroy et Damiron, et si l'on veut aller au plus loin dans ce sens, est-elle un *socinianisme humanitaire?* En vérité jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce que M. de La Mennais ait articulé expressément l'ingrédient caractéristique de son véritable christianisme, je penche pour cette dernière supposition. En tout cas, on a droit de réclamer là-dessus d'autre parole que celle-ci (page 179) : « Des sentimens nouveaux, « de nouvelles pensées annoncent une ère nouvelle. » Ces derniers temps ont un peu trop usé le vague du symbole.

On prendrait, d'après notre sèche discussion, une idée bien inexacte du dernier livre de M. de La Mennais, si l'on ne s'attendait pas cependant à y trouver un vrai charme de récit, et, sauf le deuil de la foi perdue, auquel peu de lecteurs seront sensibles, bien des richesses d'une grande ame restée naïve. La gaieté elle-même n'en est pas absente : je n'en veux pour preuve que cette page légère où se jouent toutes les graces d'ironie d'une plume laïque et mondaine. Les voyageurs, las d'attendre l'*Encyclique* qui ne devait les joindre qu'en route, quittèrent Rome en frétant un voiturin : « Cette manière de voyager, lorsque rien ne vous presse, « dit l'auteur, est la plus agréable que puissent choisir ceux qui « doivent rechercher une stricte économie. On séjourne, on voit « mieux le pays que dans les voitures publiques. Notre bon Pas- « quale, toujours d'humeur égale, abrégeait nos longues heures « de marche par sa conversation spirituellement naïve. Représen- « tez-vous une large figure pleine et ronde, empreinte d'un singu-

« lier mélange de simplicité et de finesse malicieuse; voilà Pasquale. « Il fallait l'entendre raconter comment, retenu au lit pendant qua- « rante jours par une jambe cassée, il revint à Rome juste à temps « pour ne pas trouver sa femme remariée : ce n'est pas que sa « douleur eût été inconsolable, si le second mariage avait rompu « le premier; car, libre alors, peut-être serait-il devenu cardinal, « peut-être pape : qui sait? On avait vu des choses plus extraor- « dinaires. Pourquoi pas lui autant qu'un autre? Ne valait-il pas « bien celui-ci, celui-là? Un peu de bonheur, un peu de faveur, « on arrive à tout avec cela. Et quelle douce vie pour Pasquale! « que de loisir, que de repos! que de *far niente!* Je supprime le « reste : j'ai voulu seulement donner une idée du genre d'esprit « qui caractérise le peuple romain, et de sa mordante verve. » — Le président de Brosses eût-il mieux conté? Jean-Jacques en belle humeur eût-il mieux dit?

Quoi qu'il en soit du charme et de la souplesse de l'expression dans ce remarquable écrit, c'est autrement qu'il me frappe, et plus profondément. Si je voulais donner à un jeune homme de vingt ans, enthousiaste, enorgueilli de doctrines absolues, la plus haute leçon de philosophie pratique (soit philosophie chrétienne, soit philosophie humaine), je le lui ferais lire, et aussitôt le volume achevé, je lui mettrais entre les mains le livre de *la Religion considérée dans ses rapports*, etc., etc., par le même auteur. Ces Russes qui, dit-on, au sortir d'un bal, courent se plonger nus dans la neige, n'éprouvent certes pas une impression plus violemment contradictoire que n'en ressentirait ce jeune homme tout ému de sa première lecture, et venant se heurter contre des assertions si opposées, également logiques, également éloquentes, également sincères! Et alors, si tant est que les leçons servent et qu'on devance l'âge, je croirais avoir beaucoup fait pour ce jeune homme, soit que la foi et la soumission chrétienne dussent résulter pour lui de son étonnement, soit qu'un scepticisme sagement méfiant dût désormais se mêler à ses impressions les plus vives, et hâter la maturité de sa raison d'homme aux dépens des faux enthousiasmes du disciple. — Il est un chapitre bien essentiel à ajouter au livre connu de Huet : on pourrait l'intituler, *De la faiblesse de l'esprit humain*, AU MOMENT DU PLUS GRAND TALENT, *dans les grands hommes*.

SAINTE-BEUVE.

LETTRES SUR L'ISLANDE.

V.

LANGUE ET LITTÉRATURE.

A M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Les écrivains du nord, qui ont cherché à remonter aussi haut que possible dans les traditions primitives de leur pays, divisent en deux grandes familles la race gotho-caucasienne dont ils font provenir tant de peuples. La première se répand dans la Perse, la Chaldée, l'Inde, l'Egypte, et s'avance jusqu'au Thibet. Elle adore le soleil, elle se baigne dans le Gange, elle bâtit les pyramides. C'est la fille aînée de Sem, celle à qui sont échus en partage les rives fécondes du Nil et les jardins poétiques de Sacountala. Nous recourons à elle comme à notre sœur aînée. Son sphynx a des oracles que nous voudrions connaître. Ses védas renferment des trésors de sagesse que nous ne nous lassons pas de fouiller, et quand, à travers les siècles, son langage mystérieux nous arrive, ou par une inscription symbolique, ou par le chant du poète, notre esprit devient attentif, comme si elle allait nous révéler tous les secrets du passé et toutes les lois de l'avenir.

La seconde famille s'avance sur le littoral de la mer Noire, le long de la mer Caspienne. Elle touche d'un côté à la Sibérie, de l'autre au Pont-Euxin, et c'est là que les Scandinaves plaçaient leur Asgaard, la demeure de leurs dieux. Comme un fleuve qui déborde, elle s'étend au nord et

au midi, et de trois côtés différens inonde toute l'Europe. La race gothique peuple les forêts de la Scandinavie; elle occupe le Danemark, la Suède, la Norwége, et lui donne une même religion et une même langue. La seconde race s'en va, avec des armures de fer, là où l'Elbe, aujourd'hui, murmure tristement dans ces plaines de Dresde traversées par tant de batailles; là où le Rhin bondit au pied du Drachenfels, et de sa vague azurée caresse la blanche tourelle et les coteaux de Rudesheim, chantés par les Minnesœnger. Elle est ardente et énergique, jalouse de son indépendance, fière de sa force et de son courage. Ses jours de fête sont des batailles, et ses premiers poètes sont des soldats. Elle envahit successivement la Saxe, la Souabe, l'Helvétie, et une partie de la Gaule. Laissez-la venir. Bientôt elle sera aux portes de Rome et fera reculer les conquérans du monde devant elle.

Mais par les montagnes de la Thrace, par la Macédoine et l'Illyrie, par les champs phrygiens, par les plaines d'oliviers de la Grèce, voici venir la troisième race. Celle-ci est jeune et riante; elle se couronne de fleurs et se crée des mythes d'amour. Avec sa fraîche et charmante imagination, elle s'en va semant sur ses pas la fable ingénieuse, faisant de sa religion un poème, et de ce poème un chant de joie. Cette montagne, qui s'élève devant elle, c'est l'Olympe, cette autre le Parnasse, et cette mer qui soupire sur le rivage est celle qui a enfanté la déesse de la beauté. Tout ce qui lui vient des autres peuples s'épure et s'embellit en passant par ses lèvres poétiques ou par ses mains d'artiste. C'était un édifice informe, c'est maintenant le temple de Diane; c'était une grossière statue d'Isis, c'est la Vénus de Praxitèle; c'était le récit mystérieux de quelque prêtre égyptien, c'est devenu un chant d'Homère, une scène de Sophocle, une ode d'Anacréon.

Et maintenant, à prendre l'une après l'autre ces trois races, qui croirait qu'elles ont eu un même berceau, qu'elles proviennent de la même souche ? Ni leurs mœurs, ni leur caractère, ni leur histoire ne se ressemblent; mais il existe entre elles un lien continu que le temps a rendu peu à peu moins apparent, sans qu'il se soit jamais brisé. Il y a encore, entre le Nord et l'Orient, un signe de parenté qui s'est maintenu à travers les siècles et les révolutions; ce signe, c'est la langue, la langue islandaise, la vieille langue scandinave, dont il est facile de reconnaître l'identité avec les dialectes germaniques et les dialectes grecs. Ainsi, en remontant par l'anglais et le hollandais, par le danois et le suédois, jusqu'à l'anglo-saxon, au vieil allemand, à l'islandais, et de là jusqu'au méso-gothique, on arriverait à démontrer très bien de quelle racine tous ces rameaux sont sortis et comment ils ont divergé. On pourrait faire la carte géographique de toutes ces langues, les suivre comme autant de fleuves dans leurs sinuosités, dans leurs conquêtes, et, à l'aide de ces

études philologiques, constater la migration des peuples, mieux qu'on n'a jamais pu le faire par d'autres rapprochemens. « Car, comme le dit Rask, les lois, les mœurs, la religion changent; la langue reste, et, pour apprendre à connaître l'origine d'un peuple, pour pénétrer dans un passé obscur où la tradition certaine nous manque, où l'histoire est souvent interrompue, il n'est pas de guide plus sûr que les langues (1). »

Il n'y avait autrefois, dans la Scandinavie, qu'une seule langue, et elle s'étendait même à quelques parties de l'Angleterre. Plusieurs livres authentiques en font foi (2). On l'appelait : langue danoise (*dœnsk tungu*), car alors le Danemark était le plus célèbre et le plus puissant des trois royaumes. Plus tard, quand il commença à perdre son influence, ou quand il s'écarta du dialecte primitif, la langue danoise s'appela langue du nord (*norrœna* (3) *tungu* ou *norrœnt mal*), et enfin, au XIIe siècle, langue islandaise, car le danois, le suédois, avaient pris une autre direction, et la langue-mère, la vraie langue, se trouvait retranchée en Islande. Elle avait été transplantée dans cette nouvelle terre par une colonie de familles nobles qui la parlaient avec une sorte d'élégance, et qui craignaient de l'altérer. C'est ainsi qu'elle rejeta tout alliage étranger, toute locution nouvelle. C'était en Norwége la langue de tout le monde, ce fut en Islande une langue choisie et épurée. Qu'on se figure maintenant, sous le règne du petit-fils de Charlemagne, les premières familles de la Gaule, les premiers soldats qui prêtèrent, en langue romane, le serment que nous connaissons, jetés tout à coup sur une île ignorée au milieu de l'Océan, échappant à toute influence extérieure, et conservant avec un soin religieux les souvenirs traditionnels que leur ont transmis leurs pères, et la langue qu'ils ont appris à balbutier. Pendant ce temps, tout change dans le pays qu'ils ont quitté, notre histoire se renouvelle, notre langue se transforme. Celle de Corneille remplace celle de Villon, celle de Balzac ne ressemble pas à celle de Rousseau. Un jour nous abordons sur cette île habitée par des hommes issus de la même race que nous, et ils nous parlent une langue que nous n'entendons plus, et ils lisent des livres que nous ne pouvons comprendre. C'est la langue primitive de nos pères, ce sont les livres écrits il y a neuf siècles. Or, voilà précisément le phénomène philologique qui est arrivé en Islande, à l'égard du Dane-

(1) Undersœgelse om det gamle nordiske sprœg.

(2) Tunga kom med theim hingat er ver kollum norrœna ok gekk su tunga um Saxland, Danmœrk, ok Svithiod, Noreg, ok um nokkurn hlute Einglands. — Ces hommes (les Ases) apportèrent avec eux la langue que nous appelons langue du nord, et elle se répandit en Saxe, en Danemark, en Suède, en Norwége, et dans quelques parties de l'Angleterre. *Fornmanna sœgur*, tom. II, pag. 412. Le même passage se trouve dans Rymbegla, troisième partie, ch. I.

(3) Ce mot signifiait à la fois langue du nord et langue norwégienne, mais on l'employait plus souvent dans la première acception.

mark, avec cette différence que la langue romane, autant que nous pouvons en juger d'après le serment de Strasbourg, n'était encore qu'un idiome grossier et informe, tandis que la langue islandaise, à l'époque où elle traversa les mers avec la colonie norwégienne, est énergique, souple, et richement développée. En l'étudiant aujourd'hui, avec les idées de philologie progressive que le temps nous a enseignées, on est étonné de ses combinaisons grammaticales, de son allure franche et hardie, de son habileté à rendre les nuances les plus délicates de la pensée, et de son accentuation à la fois douce et sonore. Elle n'a ni les syllabes dures des langues germaniques, ni le sifflement perpétuel de l'anglais. Sa construction est simple, assez semblable à la nôtre, et cependant plus libre. Elle a, comme l'allemand, une admirable aptitude à créer de nouveaux mots; elle a, comme le grec, les trois genres, comme le danois *l'article déterminé* qui se place à la fin des substantifs, comme le latin la déclinaison des noms propres. Et, cependant, elle est restée telle qu'elle était. Seulement on vous dira que, sur les côtes de l'île, dans les ports fréquentés par les bâtimens étrangers, le peuple a modifié légèrement sa prononciation et mêlé quelques expressions danoises à l'élément islandais; mais, dans l'intérieur du pays, elle s'est conservée pure et intacte, on la parle comme on la parlait au temps d'Ingolfr, le premier colon, et, dans toute l'étendue de l'île, il n'est pas un paysan illettré, pas un pâtre ignorant, qui ne comprenne parfaitement les livres islandais les plus anciens. L'étude de cette langue est d'une haute importance, non-seulement pour les œuvres qu'elle renferme, mais par le large espace qu'elle nous ouvre au nord. Elle jette un rayon lumineux sur toute la philologie scandinave, elle touche au méso-gothique, elle nous rapproche de l'Asie. J'ai constaté par des recherches faciles à faire son identité étroite avec le danois et le suédois, sa parenté avec l'allemand, le hollandais, l'anglo-saxon et l'anglais. D'autres ont établi, par des recherches vraiment savantes, ses rapports avec le grec et les langues slaves (1).

Les plus anciens monumens littéraires de l'Islande sont les runes. Peu de questions ont occupé autant que celle-ci la science des antiquaires, et jusqu'à présent elle est restée indécise. Ni Worm, ni Grimm, ni Magnussen, ni Rask, n'ont pu lui donner une solution complète. On ignore l'époque positive à laquelle les runes furent introduites en Europe et celle à laquelle elles cessèrent d'être en usage. On n'a pas encore déterminé leur valeur précise dans les temps anciens, ni leur filiation, ni le rapport exact du caractère runique au caractère écrit que nous employons de nos jours. Plusieurs philologues ne sont pas même d'accord sur l'interpréta-

(1) Je citerai, entre autres, le livre de Rask: *Undersœgelse om det gamle islandske sprog*, l'un des meilleurs ouvrages philologiques qui aient paru dans les temps modernes,

tion à donner aux runes. Palgrave rapporte daus son *Histoire des Anglo-Saxons*, une inscription à laquelle trois hommes distingués ont attribué un sens totalement opposé. Champollion et Seyffarth n'ont pas eu plus de contestations sur les hyéroglyphes égyptiens, que les écrivains d'Allemagne et de Danemark n'en ont eu sur les hyéroglyphes du nord. Dans cet état d'incertitude, quelle que puisse être notre opinion, nous nous garderons bien de rien conclure, et nous chercherons seulement à rapporter aussi exactement que possible ce que l'on sait sur les runes.

Le mot rune en islandais signifie *parole*, mais surtout parole mystérieuse. Il se retrouve dans la langue méso-gothique, kymrique, anglo-saxonne, et toujours avec la même signification. Les Finnois l'emploient pour désigner leurs chants populaires, leurs vieilles ballades (1), et les sagas islandaises lui donnent souvent aussi le même sens.

Selon des traditions anciennes, les runes furent apportées dans le nord par Odin. Ce fut lui qui apprit au peuple à s'en servir, et qui lui révéla leur puissance magique. Avec les runes, il pouvait, dit l'Edda (2), guérir les maladies, apaiser les orages, arrêter une flèche dans son vol. Avec les runes il brisait les chaînes des prisonniers, il réveillait les morts, il étouffait un incendie. Il savait comment il fallait les employer pour gagner l'amour d'une femme, et il connaissait des secrets mystérieux qu'il ne voulait révéler qu'à sa sœur ou à sa bien-aimée.

Dans une autre partie de l'Edda, Sigurd prie une valkyrie de lui enseigner la sagesse, et elle lui apprend différentes espèces de runes; les runes victorieuses pour résister à ses ennemis, pour triompher dans les combats; les runes de mer pour n'avoir rien à redouter des orages; les runes de forêt pour connaître les plantes médicales, et traiter efficacement toutes les plaies.

On gravait les runes sur la proue du navire, sur le pommeau du glaive, sur les cornes à boire, quelquefois sur des baguettes en bois que l'on portait en guise d'amulette (3), et le peuple croyait à la vertu de ces caractères mystérieux. Un jour on présenta à Égil une coupe empoisonnée, il s'ouvrit une veine, en fit jaillir du sang, écrivit avec ce sang des paroles runiques sur la coupe, et à l'instant elle se rompit en deux (4). Un autre jour, on le conduisit auprès d'une jeune malade pour laquelle on avait inutilement employé tous les remèdes; il la fit lever, chercha

(1) On a publié dernièrement en Allemagne un recueil de ballades finnoises avec le titre de *Finnische Runen*.

(2) Runa-Thattr.

(3) Les Groenlandais ont encore de pareils amulettes, et croient qu'en employant de certaines manières quelques caractères de l'alphabet, ils peuvent faire mourir Torgarnsuk, leur esprit le plus puissant. V. Egede. *Det gamle Groenlands nye Perlustration.*

(4) Egilssaga, pag. 212.

dans son lit, et à la place où elle était couchée, trouva une baguette couverte de caractères runiques. Il prit cette bagette, la jeta au feu, et en replaça une autre, avec d'autres lettres, sous l'oreiller de la malade. A peine s'était-elle mise dans son lit, qu'il lui sembla qu'elle sortait d'un long sommeil. Elle se sentait encore très faible, mais elle était guérie.

Quelquefois la rune n'était autre chose qu'une lettre hyéroglyphique. On la gravait avec la pointe d'un couteau sur le bras, ou sur la poitrine. Un *N* signifiait *naud* (nécessité); un *J*, *js* (glace); un *F*, *Freya* (déesse de l'amour); un *Th*, *Thor* (dieu de la force). C'étaient là les runes puissantes, les runes mystiques, enseignées par les dieux, adoptées par la foule et perpétuées par la tradition.

Mais il y avait à côté de ces hyéroglyphes revêtus d'un tel prestige, un alphabet runique fort simple, servant aux inscriptions de batailles, aux épitaphes, et les paysans de la Norwége, de la Finlande, les employaient à se faire des calendriers. De là est venu tout le merveilleux des croyances populaires. Cet alphabet se composait de quinze à seize caractères (1). Il n'y avait qu'un seul caractère pour les consonnes dont l'accentuation se ressemble, pour le *g* et le *k*, pour le *d* et le *t*, pour le *b* et le *p*, pour le *u*, le *v*, le *y* (2). Évidemment c'étaient là des caractères d'écriture venus de l'Asie, et descendant peut-être en droite ligne des Phéniciens. Mais le peuple, qui ne les comprenait pas, leur attribua une influence mystérieuse. Il lui fallait un moyen quelconque de tromper son ignorance, d'amuser sa crédulité. Il prit ces hyéroglyphes et se tatoua comme les sauvages de l'Inde, et se fit des amulettes comme les fakirs. Les prêtres, qui avaient sans doute intérêt à le laisser dans son erreur, ne cherchèrent point à l'éclairer. Ils se servirent de l'alphabet runique selon leurs lois secrètes, et abandonnèrent la foule à ses superstitions.

Quand le christianisme pénétra dans le nord, les missionnaires poursuivirent de tout leur zèle l'usage des runes qu'ils regardaient comme un reste de paganisme. Mais ils ne purent ni l'anéantir d'un seul coup, ni faire disparaître les anciens monumens. Les runes se propagèrent parmi certaines populations, jusqu'au XIVe siècle (3). C'est là encore une des richesses scientifiques du nord. En prenant les runes sous le point de vue fabuleux, elles présentent un côté pittoresque des superstitions scandinaves; en les prenant sous le point de vue réel, elles nous aident à remonter à l'origine de l'écriture. Un jeune Islandais que la mort a malheureusement enlevé trop tôt à de belles et savantes études, M. Bryniolsen, auteur d'une dissertation latine qui parut, il y a quelques

(1) L'alphabet irlandais, qui se rapproche de l'alphabet islandais et anglo-saxon, n'a encore que dix-sept caractères. L'alphabet sténographique n'en a que seize.

(2) Les Danois prononcent encore l'*y* comme l'*u*.

(3) *Det danske, norske og svenske sprogs historie af Petersen*, tom. I.

années, avec éclat à Copenhague, après avoir comparé l'alphabet runique du nord à l'alphabet grec, étrusque, slave, phénicien, persan, arménien, égyptien, indien, n'hésite pas à croire que cet alphabet provient, comme la langue scandinave, de la race gotho-caucasienne, et que c'est là l'origine même de l'écriture (1).

De cet essai grossier d'intelligence, l'Islande arrive promptement à une manifestation plus libre et plus complète de la pensée. Elle passe des caractères informes, mal composés, à l'alphabet européen; de l'inscription tumulaire à la littérature. Cette littérature ne ressemble pas à celle des autres peuples, et il suffit d'observer l'état du pays, pour comprendre qu'il ne pouvait en être autrement. Il n'y a là, ni villes, ni centre de réunion. Toutes les habitations sont éloignées l'une de l'autre. Le prêtre est seul, le paysan seul. Si deux familles se rencontrent, c'est par hasard; si elles se réunissent, ce n'est que pour un instant. Les moyens de communications sont rares et difficiles. Le messager payé par le gouverneur s'en va deux fois par an, du midi au nord de l'île, et met trois mois à faire son voyage. A part cette excursion officielle, la famille islandaise n'a que la grande foire d'été pour savoir ce qui arrive dans le pays et au-delà. Adieu donc le bruit quotidien des journaux; adieu l'éclat de la tribune; adieu la voix encourageante du salon. L'homme qui s'occupe d'études passe solitairement sa vie, au milieu de son enclos; s'il lui vient une noble et généreuse inspiration, pas une parole sympathique ne l'encourage; s'il lui vient une heure de doute, pas une main amie n'est là pour le relever. C'est chose triste à voir et douce en même temps. C'est une preuve encore que le travail de l'intelligence est bien au-dessus de tous ces ressorts factices dont nous voudrions le faire dépendre, que l'homme peut vivre avec bonheur dans un cercle suivi d'études, et se passer de ce murmure d'approbation que nous nous sommes habitués à envier.

Par suite de cet isolement des individus, la littérature islandaise présente un caractère singulier que l'on retrouverait difficilement ailleurs. Elle a échappé à l'imitation, mais elle a échappé aussi à l'entraînement des masses. Ailleurs, le siècle jette au peuple une grande pensée, l'homme de génie imprime à son époque un large mouvement; ici le siècle n'a qu'une action lente et uniforme; l'homme de génie est à peine entendu. En France, Voltaire donne à toute une génération la parole railleuse, le rire sceptique; en Allemagne, Goethe change la marche de la littérature; en Angleterre, Byron fait retentir dans tous les cœurs la plainte amère de Manfred, la longue élégie de Child-Harold. En Islande, la voix du poète passe comme l'écho de rocher en rocher, de maison en maison. Elle

(1) *Periculum runologicum*, 1 vol. in-8°. Copenhague, 1823.

résonne mais elle n'ébranle pas. Ailleurs, la littérature porte une admirable empreinte d'inspiration hardie et de spontanéité. Ici, c'est le fruit de la patience et du travail. En mettant de côté les chants des Scaldes, les deux Edda, les Sagas, trois beaux chapitres poétiques qui méritent bien d'être traités à part, leurs plus beaux livres sont des livres d'érudition : livres de droit, annales, traités de mathématiques, et commentaires de théologie. La Nialssaga indique toute la subtilité d'esprit, toutes les habitudes juridiques des Islandais, et leurs expéditions maritimes le long des côtes d'Angleterre et de Norwége nous prouvent qu'ils devaient avoir de très bonne heure des connaissances réelles en astronomie. Mais chaque œuvre écrite s'est faite chez eux laborieusement dans un grand repos, et avec une longue suite de veillées d'hiver. Quelques-unes de ces œuvres ont été livrées au public', mais il en est qui resteront long-temps encore enfouies dans l'obscur bœr qui les a vues naître.

A travers ces travaux de patience, de temps à autre la poésie a fait entendre sa voix harmonieuse, et réveillé par un de ses chants le prêtre courbé sur ses livres d'étude, et le pêcheur assis dans son bateau. Il n'est, comme on le sait, si pauvre pays où les muses ne puissent faire mûrir leur riche moisson. Elles ont bien jeté de charmantes fleurs sur les glaces du Groenland (1), et quand on traverse l'Islande, on est heureux de les voir apparaître au milieu de ces montagnes désertes, où l'isolement est si profond, le long de ces dunes rocailleuses où le bruit de la mer est si triste.

L'Islande se peuple au IX[e] siècle. Au X[e] elle a des écoles. Haller en fonde une à Haukadalr, dans une petite vallée près du Geyser. Sœmund de qui nous vient l'Edda, en fonde une autre dans sa solitude de poète, Isléifr établit celle de Skalholt, et Ogmundr, celle de Hoolum. La première date de 999, la seconde de 1080; les deux autres de 1057 et 1107. On apprenait dans ces écoles, la lecture, l'écriture, le chant d'église, un peu de latin et de théologie. Mais il y avait alors en Islande des hommes riches, et quand leurs fils avaient recueilli, dans le pays même, les premières notions de la science, ils s'en allaient en Allemagne, en France, en Italie, continuer leurs études. Au bout de quelques années, on les voyait revenir comme des moissonneurs, avec la gerbe littéraire qu'ils avaient glanée le long de leur route. Ils savaient, comme des clercs de Bologne ou de Paris, leur *quadrivium*, et ils s'étaient fortifiés par leur contact avec les hommes les plus célèbres de chaque pays. Toutes ces excursions à travers les villes étrangères, leur ouvraient un nouvel espace dans le domaine de la pensée, et cependant ils restaient fidèles à leur pauvre contrée, et n'appliquaient qu'à des œuvres nationales l'intelligence qu'ils avaient acquise.

(1) Herder, dans ses *Volkslieder*, a traduit plusieurs chants groenlandais, et M. Kier en a publié un recueil dans la langue originale : *Illerkorsutit*. Aarhaus, 1833.

C'est là le beau temps, c'est là l'âge d'or de la littérature islandaise. C'est du XIe au XIIIe siècle que cette littérature a produit les œuvres qui, aujourd'hui, nous étonnent et nous charment le plus. L'Islande alors est jeune, et forte, pleine de sève et d'audace, et fière de son indépendance. Elle se retrempe dans les souvenirs héroïques de ses pères, elle s'instruit par les voyages. La religion scandinave lui garde encore ses fictions poétiques, et le christianisme l'éclaire de son flambeau.

Les colons de Norwége, en abordant sur les côtes d'Islande, n'ont trouvé, il est vrai, qu'une contrée aride et rebelle à toute culture, mais ils n'ont pas encore vu le sol bouleversé comme il le fut depuis par les tremblemens de terre et les éruptions de volcan. Ils n'ont pas été décimés par la famine et l'épidémie. Ils occupent, au bord de la mer, de larges espaces de verdure, et des savans assurent que, sur ce sol aride où nous ne voyons plus que des masses de lave, il y avait autrefois des forêts. Ainsi, ils vivent avec confiance, acceptant avec courage les rigueurs de leur climat, et demandant aux flots qui les entourent ce que la terre leur refuse. Tandis que les uns s'en vont jeter leurs filets le long des baies, ou explorer les rives étrangères, les autres continuent paisiblement leurs études, et la littérature se forme et s'élargit. Déjà la jurisprudence, l'histoire naturelle, les mathématiques, trouvent des organes. La poésie inspire les scaldes, et Sœmund chante la sagesse d'Odin et la cosmogonie. Les plus belles sagas se répandent dans l'intérieur des familles. Snorri-Sturleson (1) écrit sa Chronologie des rois de Norwége, et Aræ fixe, par des faits positifs et des dates certaines, l'histoire primitive de son pays. C'était un pauvre prêtre à qui ses connaissances firent donner le surnom de *frodr* (savant). Il avait écrit plusieurs grands ouvrages qui ont été perdus. Il ne nous reste de lui que ses esquisses historiques, ses *Schedæ*, et le livre des origines islandaises, le *Landnama bok*.

Il s'est fait aussi à cette époque deux ouvrages qui ne peuvent être classés ni dans l'hisioire, ni dans la poésie, et qui méritent d'être notés à part. Le premier est le calendrier ecclésiastique, connu sous le nom de *Rymbegla*, le second est le *Kongs-skugg-Sio* (Miroir du Roi).

Le *Rymbegla* fut écrit entre le XIIe et le XIIIe siècle. C'est un livre composé de paragraphes détachés sur les fêtes, sur la division du temps, sur le cours du soleil, sur l'âge du monde, tout cela jeté pêle-mêle comme des notes d'érudit, comme les fragmens de lecture qu'amassait Jean Paul. A côté d'un chapitre sur les évêques de l'Islande, voici venir l'histoire des empereurs romains, et puis celle des rois d'Israël, et celle d'Hector et de Sémiramis. L'auteur a fait un étonnant mélange de

(1) Nous parlerons plus en détail de Snorri, cet écrivain classique de l'Islande, dans un prochain article sur les deux Eddas.

connaissances réelles et d'idées fabuleuses. Par exemple, il croit sans hésiter à l'existence des cyclopes, des dragons, des basiliques et des syrènes, comme il croit à celle d'Isleifr, premier prélat de Skalholt. Il raconte avec la plus charmante crédulité qu'il y a bien sûr des pays où les hommes n'ont pas de tête et portent le nez et les yeux dans la poitrine. D'autres ont une tête de chien et aboient quand ils veulent parler. D'autres viennent au monde sans bouche, et ne vivent que du parfum des fleurs et de l'arome des plantes. Il y a quatre grands fleuves qui découlent du paradis : le Gange, le Nil, le Tigre et l'Euphrate, et les voyageurs ont trouvé en Grèce un fleuve qui teint en blanc les moutons qui viennent s'y abreuver, et un autre qui les teint en noir. On a découvert aussi en Phrygie, un lac où les pierres croissent comme des arbres, et beaucoup d'autres choses merveilleuses qu'on ne croirait pas, dit le naïf conteur, si elles n'étaient attestées par les philosophes.

Tout ce livre est ainsi fait de morceaux disjoints; c'est en certaines parties un récit fort monotone, et dans d'autres une mosaïque curieuse de préjugés populaires, de croyances superstitieuses. Sous ce rapport, il mérite d'être lu par tous ceux qui veulent se faire une idée complète des connaissances cosmographiques du moyen-âge. Du reste, il est devenu rare, et ce n'est pas sans peine que j'ai pu en acquérir un exemplaire (1).

Le *Miroir du Roi* ressemble beaucoup par sa forme au *castoiement d'un père à son fils*, et à tous les livres du même genre. Il renferme deux grandes dissertations sur le commerce, sur la cour. Il devait y en avoir deux autres sur les prêtres et les laboureurs. L'auteur aurait ainsi embrassé les quatre classes de la société. On ignore s'il a accompli son œuvre. Dans tous les cas, les deux premières parties seulement nous ont été conservées. Ce livre fut écrit par le ministre d'un roi de Norwége pour l'instruction d'un prince, et je ne sache pas d'ouvrage qui puisse donner une idée plus étendue et plus nette de l'état du nord au moyen-âge. Ce ministre est un homme fin et habile, homme du monde, homme de cour, façonné à tous les usages de son époque; fort instruit en beaucoup de choses, et, du reste, crédule comme les hommes de son temps. Si vous voyiez comme il apprend à son élève le moyen d'être marchand, comme il lui recommande d'agir avec prudence, de ne pas se lier trop vite avec ceux qui viennent à lui, de ne pas placer dans la même entreprise tout ce qu'il possède, de peur de perdre tout à la fois; comme il lui indique bien le secret de vendre à propos, et la nécessité de ménager ses ressources. On croirait entendre un vieux marchand de province confiant, d'une main tremblante, la gestion de ses affaires à son fils, et lui déroulant patiemment toutes les ruses de son métier.

(1) *Rymbegla, sive rudimentum computi ecclesiastici*, 1 vol. in-4°. Copenhague, 1780.

Quand il passe de la maison de commerce à la cour, il se fait encore plus timide et plus cauteleux. Le vieux ministre a vécu au milieu des grands, dans la demeure des princes, il sait avec quelle réserve il faut approcher ceux qui tiennent en main le pouvoir. Il parle de ce *terrain glissant des châteaux* comme eût pu le faire un courtisan de Louis XIV, mais pas un courtisan n'aurait représenté l'autorité royale sous un aspect aussi imposant. Que de précautions il faut prendre pour pénétrer dans la demeure du roi, et comme il faut être adroit, patient et maître de soi-même dès qu'on aspire à vivre auprès de lui! Le roi n'est pas toujours de bonne humeur, il faut consulter son regard et l'expression de son visage avant que de lui adresser une demande. S'il est assis à table, on aura soin de se tenir humblement à quelque distance de lui; s'il parle, on se gardera bien de détourner la tête, de se montrer distrait, ou inattentif; s'il fait un geste, il faut pouvoir, le premier, interpréter ce geste et agir; s'il donne un ordre et qu'on ne le comprenne pas, on ne sera pas si hardi que de l'obliger à répéter ce qu'il vient de dire une seconde fois, on répondra qu'il a été entendu et qu'il va être obéi; s'il appelle un courtisan, le courtisan se jettera à genoux devant lui, et ne se relèvera que quand le roi le lui aura commandé.

Après cela viennent d'autres conseils sur la manière de se vêtir, sur les armes qu'on doit porter, et sur l'équitation. Car ce précepteur du prince est un homme universel, et il apprenait à son élève tout ce qu'on savait vraisemblablement en Norwége au XIIe siècle. Quand il lui a ainsi enseigné le respect qu'on doit aux rois, il lui enseigne, par des exemples tirés de la Bible, par l'histoire de David, de Joseph, de Mardochée, la conduite que les rois doivent avoir. Puis, en lui parlant des pays qu'il peut parcourir, il lui dit ce qu'il sait sur chaque pays, et alors nous retombons dans toutes les traditions étranges du Rymbegla et des autres géographies du moyen-âge. Il sait qu'il y a des phoques au Groenland, mais c'est pour lui un animal merveilleux, qui a la tête, les yeux, les épaules comme un homme, et personne n'a vu le reste de son corps (1). Il dépeint assez exactement l'aurore boréale, mais il est dans un grand embarras pour expliquer d'où elle provient. Cependant, dit-il, comme le Groenland se trouve à l'extrémité du globe, il est probable que cette lumière vient du cercle de feu qui entoure la terre, ou des étincelles qui jaillissent des rayons du soleil quand il se couche, ou peut-être du reflet des glaces qui couvrent toute cette partie du monde.

L'Irlande est surtout pour lui un vrai pays de prodiges. Il y a là un lac qui change la moitié d'une branche d'arbre en fer, l'autre en pierre.

(1) Cette description du phoque a été reproduite dans un ouvrage français: *Relation du Groenland*. Paris, 1647. L'auteur cite le Miroir du Roi comme une autorité.

Il y a des sources qui teignent les cheveux. Il y a une île où l'air a une telle force vitale que personne ne peut y tomber malade. Quand un homme a atteint l'âge qu'il présume que Dieu lui destinait, on l'emmène dans un autre pays, pour qu'il puisse mourir, car jamais dans cette île il ne pourrait mourir de maladie. Dans une autre île, quand les habitans meurent, on ne les enterre pas. On les porte près de l'église, et ils se promènent là tranquillement et causent avec les passans.

L'Islande est aussi une terre assez curieuse. On y trouve des baleines dont les naturalistes de nos jours ne soupçonnent guère l'existence, et il y avait autrefois une source qui devait singulièrement plaire aux Islandais. Cette source avait le goût de la bière. Mais si, par un esprit de convoitise trop grand, le buveur voulait aller bâtir sa cabane dans ce lieu privilégié, l'eau merveilleuse fuyait d'un autre côté; et s'il voulait y remplir ses flacons pour les emporter, elle redevenait à l'instant comme l'eau ordinaire. Il fallait en user sobrement, et alors il n'y avait pas dans la demeure du jarl, dans le palais du roi, de boisson comparable à celle-là.

Le Miroir du Roi fut écrit vers le milieu du XIIe siècle. Environ un siècle après, la littérature islandaise commençait à décliner. En 1264, la colonie d'émigrés se rejoint à la mère-patrie, l'Islande se réunit à la Norwége. Ses nouveaux roi lui conservent, il est vrai, ses lois, ses coutumes, mais ils lui imposent des gouverneurs qui ne ménagent ni sa dignité ni ses intérêts. De violentes contestations s'élèvent souvent entre les principaux habitans du pays et les envoyés de Norwége. Les évêques défendent leurs concitoyens, le peuple se plaint de la violation de ses droits, mais les préfets n'en continuent pas moins leurs injustices et leurs exactions. L'Islande, devenue province tributaire d'un autre royaume, semble avoir perdu l'énergie qui la distinguait quand elle était indépendante. Et puis le volcan plus cruel que tous les gouverneurs, plus terrible que tous les despotes, le volcan est là qui gronde et déchire la crête des montagnes, et vomit de toutes parts ses tourbillons de cendre et sa lave brûlante. Au volcan succèdent quelquefois des tremblemens de terre qui ébranlent l'île entière, et au XIVe siècle arrive la peste noire. Cette effroyable épidémie, qui avait fait le tour de l'Europe, enleva à l'Islande les deux tiers de ses habitans. A peine la pauvre île commençait-elle à se reposer de ses calamités, qu'une troupe farouche de corsaires anglais aborde sur la côte, pénètre dans l'intérieur du pays, brûle, pille tout ce qu'elle rencontre; et soixante ans après, une nouvelle épidémie décima encore la population.

Après tant de fléaux, on ne peut guère s'attendre à voir le peuple occupé d'études. Aussi tout tombe dans l'oubli, travaux, histoire, science,

littérature. Quelques Islandais apprennent encore dans les écoles à lire et à écrire, mais ceux qui se distinguent dans ces premiers élémens d'instruction sont proclamés savans, et ceux qui veulent arriver au plus haut faite de la science, lisent les bulles des papes et les immunités de l'église. Pendant l'espace de trois siècles, on ne trouverait pas dans tout le pays, un seul homme comparable aux écrivains du XIIe siècle. L'Islande ne produit que de pâles lambeaux d'annales et des prières rimées. Quelques habitans apprennent l'anglais et l'allemand par suite de leurs relations avec les marchands d'Angleterre et de Hambourg. Mais on voit à Skalholt et à Hoolum, des évêques qui ne savent même pas le latin. Au XIVe siècle, un moine nommé Eystèin se rendit célèbre par la publication d'un poème intitulé *le Lys*. Mais ce poème n'est qu'une froide paraphrase des premiers chapitres de la Genèse et de l'histoire de la passion de J.-C. Un autre Islandais, Biœrn, se fit une certaine réputation par ses voyages. Il avait visité le Groenland, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne et la Terre-Sainte. On croit qu'il avait écrit plusieurs livres sur ces différens pays, mais il ne nous en est resté aucun.

La réformation vint réveiller les esprits de leur torpeur. Le mouvement d'intelligence qui s'opérait alors en Allemagne et en Danemark atteignit aussi l'Islande. On fonda une imprimerie, on réforma les écoles. Quelques bons livres furent publiés; quelques hommes instruits et zélés répandirent autour d'eux le goût des lettres. A cette époque de régénération, l'Islande ne produisit, il est vrai, aucune œuvre éclatante, mais elle se sentait ravivée par l'étude. Plusieurs Islandais érudits se mirent à écrire. Les uns suivaient les controverses religieuses dont toute l'Europe était alors occupée. D'autres cherchaient à recueillir les nouvelles notions scientifiques publiées par la France et l'Allemagne et les transmettaient à leurs pays. On vit paraître alors des dissertations intéressantes sur l'histoire naturelle d'Islande, plusieurs traités de médecine et de physique qui n'étaient point en arrière de ceux qui s'imprimaient alors dans les autres parties de l'Europe, et surtout beaucoup d'annales historiques. Ces annales sont froides, dépourvues de mouvement et de toute idée philosophique. Ce n'est pas là de l'histoire comme nous l'entendons aujourd'hui. Mais les faits sont racontés d'une manière précise, étagés avec soin par ordre chronologique; et si ces livres sont monotones à lire, ils sont au moins intéressans à consulter, car ils ont été faits avec conscience. Les plus estimés sont ceux d'Arngrim Johnsen (1), quoique ce ne soient que des précis historiques bien pâles, et quelquefois entachés d'une singulière crédulité. On peut lire aussi avec confiance les

(1) *Crymogœa, sive rerum islandicarum, libri tres.*
Specimen Islandiœ historicum.

Annales de Biœrn, qui embrassent l'histoire d'Islande de 1400 jusqu'à 1645. Il travailla à cet ouvrage toute sa vie, et la plupart des faits qu'il raconte se passaient de son temps. Presque toutes ces annales ont rapport à l'histoire de l'île. Cependant on s'occupait aussi des contrées étrangères, et l'on traduisit de l'allemand diverses chroniques. Mais la plus belle époque historique de l'Islande est le XVIIIe siècle. Alors apparaissent successivement Torfesen, Magnussen, Finnsen, trois hommes dont les Islandais parlent avec vénération.

Le nom de Torfesen est européen. C'était un homme d'un rare savoir et d'une critique sévère, qui, en se dévouant à l'étude des antiquités du nord, rendit de grands services à son pays. La chronique de Norwége et l'introduction mise en tête de sa Chronologie des rois de Danemark (1), devront être étudiés par tous ceux qui veulent avoir une connaissance exacte de l'ancienne Scandinavie.

Arne Magnussen est celui à qui l'Islande doit d'avoir vu sortir de l'oubli où ils étaient plongés ses monumens littéraires. Il dévoua sa vie entière à cette œuvre de science, qui était aussi pour lui une œuvre de patriotisme, et il y consacra sa fortune.

Le nom de Finnsen est peut-être moins connu du monde savant. Mais il sera chéri et respecté de tous ceux qui ont eu recours à son excellente histoire ecclésiastique (2).

Pendant que la science historique se relevait ainsi de son affaissement passé, la philologie faisait aussi quelques progrès. Au XVIIe siècle, Olafssen compose son lexique runique. Plus tard, J. Magnussen, le frère de celui dont nous venons de parler, écrit une grammaire islandaise. Vidalin publie une fort belle dissertation sur l'ancienne langue scandinave, et plusieurs érudits joignent aux sagas qui se publient à Copenhague des vocabulaires détaillés et des notes très recommandables. On n'avait pas encore d'histoire littéraire nationale. Finnsen la traite avec savoir et habileté dans son histoire ecclésiastique, et Einarsen publie sa *Sciagraphia*. Ce n'est qu'une esquisse de la littérature islandaise, un catalogue raisonné, une table chronologique. Mais l'esquisse est complète. Tous les noms s'y trouvent, toutes les notes bibliographiques, toutes les dates; et si ce livre laisse beaucoup à désirer sous le rapport des développemens, il n'en est pas moins précieux comme indication.

A la même époque, la poésie revient aussi visiter l'Islande, et s'essaye à reprendre sur la vieille lyre des scaldes des accords oubliés. Mais elle n'a pas encore retrouvé sa hardiesse d'invention d'autrefois, et au lieu

(1) *Series Dynastorum et regum Daniæ*, 1 vol. in-8°. 1702. On lui doit aussi : *Historia rerum norvegicorum*, 4 vol. in-folio. 1711. *Gronlandia antiqua*, etc., etc.
(2) *Historia ecclesiastica Islandiæ*, 4 vol. in-4°. Copenhague, 1772.

de créer, elle copie. Des soixante-dix-huit poètes cités par Einarsen, la plupart n'ont fait que rimer des anciennes sagas. D'autres traduisent en vers des chapitres de la Bible. Tous chantent obscurément sous l'humble toit qui les abrite. Un seul s'est acquis quelque célébrité. C'est Halgrim Petersson, l'auteur d'un recueil de psaumes que l'on trouve aujourd'hui dans toutes les familles d'Islande. Mais vers la fin du siècle dernier, cette poésie timide et défiante s'enhardit et parle un langage plus élevé. Un sysselmand de Reykiavik écrit plusieurs poèmes remarquables, et une comédie qui n'a pas encore été imprimée, mais qui est fort vantée de tous ceux qui la connaissent. Un pauvre prêtre traduit, dans sa solitude, Pope, Milton, Klopstock. Un homme déjà renommé pour sa science de naturaliste, Eggert Olafssen, l'auteur d'un voyage intéressant en Islande, composa un recueil de vers que tout le monde lirait avec charme. Sa poésie est tendre et rêveuse. Elle a tout à la fois le caractère de l'idylle et de l'élégie, et elle est simple et vraie. C'est un homme des champs qui s'est plu à célébrer son enclos de verdure, ses montagnes d'Islande, ses lacs limpides. C'est un père de famille qui a redit d'une voix émue et touchante ses joies d'intérieur et ses rêves d'amour. Il avait un frère qui était poète aussi et qui a laissé quelques chansons. Mais celui-ci est gai et frivole; il chante à tout propos, et sa chanson a la forme riante et coquette. Il amuse, mais son frère intéresse.

La société littéraire de Reykiavik a publié les œuvres de ces deux poètes, et celles de Grœndal; il serait à souhaiter qu'elle pût continuer ses collections.

Il n'y a point de poésie populaire en Islande, dans le sens que nous attachons à ce mot, et il ne peut pas y en avoir dans un pays où les habitans vivent isolés l'un de l'autre, où l'on ne voit pas, comme en Allemagne, de ces grandes réunions d'étudians, d'ouvriers qui se communiquent par le chant, la ballade de Schiller, ou les strophes patriotiques d'Uhland. D'ailleurs, les Islandais ont le carctère sérieux et triste. Ils ne chantent pas, mais ils lisent. Il n'y a point parmi eux de gondoliers de Venise, et point de Bursche. Mais le livre qu'ils aiment passe de maison en maison. On le lit à la veillée, on en parle en travaillant. Voilà sa popularité, et Béranger pourrait être leur poète populaire, sans qu'ils eussent jamais chanté un seul de ses vers.

Il est surtout un homme dont ils chérissent le nom, dont ils recherchent les œuvres avec empressement. Cet homme est M. Thorarensen, qui remplit aujourd'hui les fonctions de préfet dans le Nordland. C'est un vrai poète par la pensée, par la forme, un poète qui aime son pays et qui le chante avec enthousiasme. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai été en correspondance avec lui, et ses lettres m'ont frappé par leur candeur et leur modestie. Ses

poésies sont encore disséminées dans différens recueils, mais tous les Irlandais les possèdent. J'ai choisi, pour essayer de les faire connaître, deux de ses pièces les plus goûtées en Islande. Qu'on me permette de les joindre à cet article. J'avouerai franchement que cette traduction ne rend pas l'expression nette et brillante de l'original; mais l'auteur, qui parle et écrit facilement notre langue, m'a du moins envoyé un certificat en bonne forme constatant que je n'avais pas fait de contresens.

La première de ces pièces est un chant patriotique composé par M. Thorarensen lorsqu'il étudiait à l'université de Copenhague. La seconde est une élégie de mort.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Reine des monts glacés, tes fils te chériront,
Tant que la mer ceindra la grève et la prairie,
Tant que l'amour vivra dans une ame attendrie,
Tant qu'au soleil de mai nos champs reverdiront.

Du sein de Copenhague où pèse le nuage
Nous tournons nos regards vers le toit paternel.
Ne pourrons-nous bientôt revoir ton beau rivage?
Ici nous ne trouvons qu'un froid et faux langage,
Ou le bruit importun, ou le rire cruel.

L'aspect de ce pays sans montagnes nous lasse.
Souvent cet air épais, ce ciel lourd nous fait mal.
Même niveau partout, et partout où je passe
Je cherche vainement ce large et grand espace
Qu'on découvre aux sommets de notre sol natal.

Mieux vaut s'en retourner, mieux vaut revoir encore
La contrée où le vent est plus froid, mais plus pur;
Les champs couverts de neige éclairés par l'aurore,
Et les flots de cristal que le soleil colore,
Et les Iœkull brillans avec leur ciel d'azur.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Que le ciel te protége et te garde la paix!
Pour toi chacun de nous s'émeut, espère et prie.
Puisse le sort sourire à ta rive chérie,
Puisse un bonheur constant t'animer à jamais!

SIGRUN.

Un jour je te disais : Si tu meurs la première,
Reviens me visiter. Mais tu ne croyais pas

Que je pusse arracher ton corps à la poussière,
Baiser tes yeux éteints, t'enlacer dans mes bras.

Je ne t'aimerais pas, ma douce fiancée,
Si mon amour devait s'arrêter au tombeau;
De ton front virginal la fraîcheur est passée,
Mais je revois toujours ton visage si beau.

L'air vital est éteint sur ta bouche riante,
Mais un souffle éternel est venu t'animer.
Et tu resteras jeune à jamais et charmante,
Comme aux jours où le monde apprenait à t'aimer.

Ne me délaisse point dans ce lieu monotone.
Je suis seul ici bas, songe à moi dans les cieux.
Lorsque dans nos rochers gémit le vent d'automne,
Oh! reviens: montre-toi quelque soir à mes yeux.

Si la lune apparaît à travers le nuage,
Et si ta main me cherche et m'effleure en passant,
Je me réveillerai pour voir ta chaste image,
Pour entendre ta voix avec son doux accent.

Puis pose sur mon sein, pose ta tête blonde,
Et dans tes bras de neige, ô mon ange, prends-moi,
Enlève les liens qui m'attachent au monde,
Je voudrais être libre et partir avec toi.

Et traversant alors l'aurore boréale,
Loin des lieux où toujours je n'ai fait que gémir,
Sur ces nuages d'or teints de pourpre et d'opale
Nous irions tous les deux chanter, rêver, dormir.

La poésie de M. Thorarensen ne ressemble guère à celle des anciens scaldes. Ce n'est plus l'âpre langage de ces hommes, qui, d'une main tenaient la harpe et de l'autre l'épée. C'est la voix d'une ame rêveuse et aimante qui a souvent caressé maint prestige et pleuré mainte déception. A voir ces vers islandais revêtus d'une teinte méridionale, on dirait que le génie poétique d'une autre contrée est allé s'asseoir auprès de l'homme du nord, et que l'hiver, dans le silence des nuits, celui de qui nous viennent ces stances mélancoliques a plus d'une fois prêté l'oreille aux chants d'amours de Lamartine, aux élégies rêvées près du golfe de Baya.

X. Marmier.

LETTRE

AU

Directeur de la Revue des Deux Mondes.

MONSIEUR ET AMI,

J'espère que je ne fais pas une chose inconvenante en vous demandant de répondre à quelques points de l'article de M. Sainte-Beuve, inséré dans votre dernier numéro. Bien entendu, cette réponse ne portera point sur ses appréciations critiques : un écrivain critiqué ne peut se défendre qu'en se louant, et en eussé-je la fantaisie, vous ne me permettriez pas de tomber dans ce ridicule. Je n'oublierai pas ce qu'au fond l'article de M. Sainte-Beuve a d'honorable pour moi ; et quant à ses sévérités, outre qu'elles peuvent n'être que de la justice, surtout quand je regarde plus le caractère de M. Sainte-Beuve que sa position de contradicteur littéraire, personne n'a moins que moi le droit de s'en plaindre. J'ai été sévère en jugeant des écrivains, même illustres, et, quoique des critiques, qui effleurent à peine des renommées établies, puissent accabler une réputation qui commence et qui restera toujours fort humble, je ne pouvais pas me flatter d'échapper à l'application de mes propres principes; je suis attaqué et peut-être battu par mes propres armes; c'est de la bonne guerre, tant pis pour les vaincus. Si j'ai quelques réclamations à faire, c'est seulement sur deux ou trois points de ma conduite, que M. Sainte-Beuve eût présentés autrement, si des relations plus fré-

quentes m'eussent donné l'occasion de m'en entretenir avec lui. Il approuvera tout le premier, j'en suis sûr, que j'explique, à l'honneur de mon caractère, des circonstances où sa sagacité, si habile à dévoiler les faiblesses littéraires, s'est tout-à-fait méprise.

Voici les passages de l'article sur lesquels porteront les éclaircissemens :

« Elevé à la Sainte-Barbe Nicole, M. Nisard n'avait pas été nourri à « haïr la restauration.... »

« L'esprit de M. Saint-Marc Girardin, et son style beaucoup plus leste, « préoccupaient aussi vivement M. Nisard : il s'en sentait tour à tour at- « tiré ou repoussé.... »

« Mais bientôt l'esprit de Carrel le tenta. Et ce n'était pas l'esprit poli- « tique, la passion agressive de Carrel qui l'attirait, c'était l'excellence « de l'écrivain, le bon sens qui persistait, si juste et si sain, au fond de « l'humeur belliqueuse, et à travers cette noble bile (*splendida, mas- « cula bilis*).... »

« M. Nisard mêlait dans une admiration, dans une apothéose qui peut « paraître aujourd'hui encore singulière par l'assemblage, M. Saint- « Marc, et M. Bertin l'aîné, et celui-là que, pour ne point irriter ses « mânes, je ne nommerai pas près d'eux... »

Je suis obligé d'analyser le dernier grief. M. Sainte-Beuve fait l'histoire de mes déterminations. Après la révolution de juillet, remarque-t-il, il n'y avait pas à songer à devenir ou à continuer d'être le critique du romantisme poétique. Je tâtonnai quelque temps. Ni le rôle de *critique officiel* de l'école romantique, ni celui de feuilletoniste spirituel, *malicieux, folâtre*, déjà pris d'ailleurs, ni celui *de critique consciencieux, sérieux, un peu singulier, recherchant les cas rares plutôt que la route générale et frayée*, ne pouvaient me convenir. « M. Nisard n'avait « donc plus, hors cela, qu'à *tâcher d'être* le critique sensé, général, de « cette tradition qu'on avait tant attaquée, et à laquelle on n'avait rien « substitué... »

Je ne ferai pas une réponse distincte pour chacune de ces interprétations en particulier : comme elles portent toutes sur le double changement qui m'a fait quitter le *Journal des Débats* pour *le National*, et les écrivains de l'école romantique pour les écrivains des grands siècles, le simple récit des circonstances qui ont déterminé ce changement répondra en gros à toute cette partie de biographie un peu arbitraire, et sera peut-être moins ennuyeux pour ceux des lecteurs que mes querelles particulières peuvent intéresser.

Quoique je ne tienne pas beaucoup à établir quelles étaient mes opinions politiques à l'âge de vingt-deux ans, alors que M. Bertin l'aîné

voulut bien m'ouvrir les colonnes du *Journal des Débats*, je ne puis trouver bon qu'on me donne précisément de celles que je n'avais pas. D'après la phrase de M. Sainte-Beuve, « que je n'avais pas été nourri à haïr la restauration, » on pourrait croire que je n'étais pas bien loin de l'aimer. Or, rien n'est plus inexact que cela. Je respecte trop les lecteurs pour les occuper de mes opinions d'enfance; pourtant, comment résister à dire que la vivacité, non de mes opinions, mais de mes impressions (c'est le seul nom que méritent les sympathies et les antipathies politiques d'un enfant), m'avait fait donner, à *Sainte-Barbe-Nicole*, un sobriquet patriotique, transcrit en encre rouge sur le livre noir de l'université d'alors; que fils d'un homme resté fidèle à l'empereur, quand ce grand homme était devenu le seul défenseur de la France envahie, j'avais hérité de sa haine contre un gouvernement pour qui la journée de Waterloo n'avait pas été une défaite; qu'à cette *Sainte-Barbe-Nicole* je lisais malheureusement plus *le Constitutionnel* que Cicéron; qu'en 1823, à l'époque des troubles de l'École de Droit, j'allai offrir, un jour de sortie, mes services et mon redoutable bras de quinze ans à l'un des meneurs, et que refusé, à cause de mon air par trop inoffensif, je m'allai mettre sans armes au milieu de ceux qui se faisaient fouler sous les pieds des chevaux des gendarmes; qu'en juillet 1830, avec ces mêmes impressions d'enfant, devenues des opinions passionnées, du reste sans trop d'ardeur belliqueuse, mais par un simple sentiment du devoir, je pris le fusil, moi cinquième, avec trois frères et un oncle qui y a péri, pour la cause des libertés de 89, qu'il m'avait été donné quelquefois de défendre, comme écrivain politique, très *secondaire* en effet, dans le *Journal des Débats!* Tout cela ne compte guère, je le sais, dans la masse des services, des dévouemens, des actions héroïques, des morts glorieuses, dont a été payée la conquête de ces libertés, encore aujourd'hui si incertaine; mais rien ne s'accorde moins avec une éducation « où je n'aurais pas été nourri à haïr la restauration; » et si j'en puis tirer du mérite, c'est seulement comme d'un ensemble de circonstances qui détruisent l'assertion de mon spirituel contradicteur.

Si, à l'époque où M. Bertin l'aîné m'accueillit dans son journal, sans autre titre que la recommandation d'un de ses amis, je n'étais guère en droit de faire des conditions à un homme qui voulait bien m'assurer une existence avant de savoir s'il pourrait tirer de moi quelques services, je dois dire pourtant que la politique du *Journal des Débats*, alors le plus agressif et le plus redoutable des journaux de l'opposition, ne fut pas le moindre des motifs qui me firent désirer d'y entrer. Toutefois, comme j'étais sans expérience de la polémique politique, et que d'ailleurs la plume de M. de Sacy et celle de M. Saint-Marc Girardin, l'une si sûre, l'autre si spirituelle, rendaient la mienne inutile, je me trouvai réduit,

sauf de très rares articles, à une collaboration purement littéraire; et ce fut alors, en effet, que je me montrai « fort attentif au mouvement poétique et littéraire » de cette époque, et que j'en appréciai avec sympathie les principaux écrivains, y compris M. Sainte-Beuve, mais sans pour cela moins goûter les excellens articles de M. Saint-Marc, et ce tour d'esprit si heureux, cette langue si nette, à laquelle je conviens que mes prédilections littéraires sont restées, malgré la différence de sentimens et de conduite. Je suis de ceux qui aiment le talent en lui-même, indépendamment de l'emploi qu'on en fait, et qui, au besoin, se consoleraient d'être battus s'ils l'étaient de main habile. C'est une impartialité dont M. Sainte-Beuve devrait me savoir gré plus que personne, car c'est par elle que j'ai souvent admiré la rare finesse d'esprit et de plume avec laquelle il exposait et embellissait des théories littéraires, à mon sens erronées, et que, tout en sentant au vif les traits de son dernier article, j'avais la tête assez froide pour apprécier de quelle main adroite et sûre ils m'ont été lancés.

Je ne pense point, monsieur, me départir de mon dessein de ne pas toucher aux griefs littéraires, en me plaignant que M. Sainte-Beuve, qui m'a doué ailleurs d'ambition, c'est-à-dire, apparemment, d'esprit de suite et de gravité, m'ait présenté comme attiré et repoussé tour à tour par l'esprit et le *style leste* de M. Saint-Marc Girardin, et enfin tenté par l'*excellence de l'écrivain* dans Armand Carrel. Il est peu d'ambitieux, même de l'espèce littéraire, qui se déterminent par de pures considérations de style, et qui passent du parti qui est au pouvoir au parti persécuté et opprimé, de la presse qui enrichit ses écrivains à la presse qui les ruine, pour de simples préférences de critique. Quoique j'aie, en effet, beaucoup de goût pour le beau style, ce n'est pas la différence de celui de M. Saint-Marc Girardin à celui d'Armand Carrel qui m'a fait quitter le *Journal des Débats*, où, en fait de style, il y a eu quelquefois de quoi satisfaire les plus difficiles, pour *le National*, ou plutôt pour le journal d'Armand Carrel. J'ai été, comme beaucoup d'esprits plus sincères que prévoyans, partisan de conviction du nouveau gouvernement, et il est très vrai « qu'après juillet, je n'ai pas aussitôt haï l'usage qu'on avait fait « de la victoire. » Loin de là, frappé de voir un roi qui travaillait au lieu de chasser, qui n'avait ni confesseur ni maîtresse, qui avait commencé par n'être qu'un homme, je demandai à faire de la politique active, et, pendant près d'un an, je défendis le nouvel ordre de choses, d'abord avec ferveur, ensuite par la force de l'habitude et avec la verve du pupitre, à la fin avec un commencement de dégoût et d'impuissance. Le doute m'était venu sur bien des points, principalement sur la politique extérieure, que tant d'esprits voulaient et veulent encore plus hardie et plus digne de la France. Sous ce rapport, j'étais et je suis encore sous

l'empire des impressions populaires, lesquelles forment peut-être le fonds le plus sérieux de l'opposition en France, et qu'on n'a jamais pu ni égarer par la diplomatie, ni réconcilier par la paix. On ne s'échauffe pour un gouvernement que quand on y veut avoir une place, ou quand on a des intérêts, soit de propriété, soit de commerce, attachés à son maintien, ou quand on craint encore plus ses ennemis qu'on ne l'aime, ou, ce qui est le cas le plus rare, quand il satisfait à la fois les intérêts moraux et les intérêts matériels d'une grande nation. Hors de ces cas, on est bientôt las et à bout de raisons, surtout si on n'a pas encore passé l'âge où l'argent tout seul n'inspire pas l'écrivain. C'est cette lassitude et cet épuisement, mal déguisés par de la rhétorique, qui m'avertirent, vers la fin de 1831, que je ne faisais ni l'affaire des hommes de mon âge, ni la mienne, que je n'étais pas l'un des défenseurs, mais l'un des rhétoriciens du gouvernement de juillet, et, tout en comprenant qu'un gouvernement n'est pas nécessairement mauvais et illégitime parce qu'il ne contente pas tout le monde, je pensai à quitter le *Journal des Débats*, où je ne rendais plus de services réels, sincères et efficaces pour la position qu'on m'y avait faite, et où je laissais, d'ailleurs, toutes mes amitiés intactes.

Ce fut alors qu'Armand Carrel, averti par un ami de mes dispositions, me fit l'honneur de venir me voir. C'est un souvenir considérable et cher dans ma vie que mon premier entretien avec cet homme si supérieur, si plein de séduction, si irrésistible. Il alla au-devant de tous mes doutes et de toutes mes réserves au sujet de la possibilité d'appliquer immédiatement ou prochainement ses idées; et il me fit le récit de ce qui se passait au fond de moi, avec cette sagacité profonde, mais pleine de respect pour le for intérieur, qui sait y découvrir tous les bons instincts, et n'y veut pas apercevoir les faiblesses. Il dépassa l'idée que je m'étais faite de l'auteur de l'incomparable polémique du *National*, contre laquelle, ainsi que je le lui avouai, j'avais quelquefois aiguisé, avec une conviction si molle, de pénibles subtilités monarchiques. Je crus voir en lui un homme supérieur même à ce qu'il faisait, capable des plus grandes choses, et pouvant se relever des plus grandes fautes, si sa précipitation ou celle de ses amis lui en faisait commettre; un esprit de ressources infinies, propre à toute fortune, inépuisable; et, à ne le regarder que comme homme, généreux, sans haine personnelle, ayant une ame aussi grande que son esprit : c'est à cet homme-là qu'en une première visite je fus irrévocablement acquis. Toutefois, après avoir été, pendant quelques mois, un auxiliaire politique très tiède et très inégal, et seulement sur le terrain des affaires réelles, et, pour le reste, en observation, je devrais dire en admiration continuelle, je me renfermai bientôt dans la littérature, vers laquelle, mes doutes et mes réserves croissant, j'avais

peu à peu reporté toute l'ardeur d'esprit et tout le besoin de foi que la noble fierté de juillet avait un moment tournés vers la politique.

Si j'avais été provoqué à parler à M. Sainte-Beuve de mes sentimens pour M. Carrel, qu'il a moins vu que moi, et moins intimement, quoique ayant été de ses collaborateurs, il eût expliqué mon entrée au *National* par des motifs plus dignes de Carrel, sinon de moi; car si c'est assez faire pour moi que de me montrer tenté seulement par *l'excellence de l'écrivain*, ce n'est pas assez faire pour Carrel, que de dire qu'il n'a attiré que par son style un homme auquel M. Sainte-Beuve veut bien reconnaître de l'honnêteté et beaucoup de raison, quoique de l'espèce commune. Mais, je le répète, ce n'a été là qu'une des nombreuses causes, et non la cause unique, par où j'ai été attiré vers Carrel, et lui ai été gagné. C'est parce que son esprit valait encore mieux que ses écrits, et son cœur que son esprit; c'est parce qu'il était le représentant le plus complet et l'organe le plus éloquent des nobles instincts de la France, de ces idées de droit commun, de liberté pour tous, de dignité extérieure et d'influence civilisatrice, idées dont il a créé la langue; c'est qu'à une habileté infinie, à un tact que lui auraient envié les plus hommes de cour et de diplomatie, il joignait cette générosité de premier mouvement et cette noble imprudence de cœur que n'ont pas les hommes de cour et de diplomatie, et qui fait faire les grandes actions ainsi que cette sorte de fautes dont il est si beau d'être coupable; c'est que, supérieur aux mesquines convenances des partis, à leurs haines obligées, à cette cécité volontaire qui, en leur cachant les qualités et les ressources réelles de leurs ennemis, leur fait souvent faire la guerre au hasard, Carrel savait souffrir, que dis-je? aimait qu'on parlât devant lui, avec faveur, de ses adversaires politique les plus directs, et quelquefois les louait lui-même, plutôt que de paraître ou les ignorer ou les craindre; c'est enfin qu'il approuvait précisément que je défendisse la bonne foi de quelques-uns de mes anciens amis contre son propre penchant à charger leur caractère des torts de leur direction politique, et qu'en particulier je laissasse voir librement, en toute occasion, ma reconnaissance et mon respect pour M. Bertin l'aîné. Combien je dois regretter que M. Sainte-Beuve n'ait pas lu un article du *National*, où je parlais, à peu près sans précaution, des qualités privées de M. Bertin l'aîné, article dont Carrel avait permis l'insertion, malgré les réclamations d'amis plus irrités, couvrant ainsi ma reconnaissance de son honneur, et mettant les convenances morales au-dessus des exigences politiques!

La seule chose qui m'ait affligé dans les critiques de M. Sainte-Beuve, c'est le scrupule, si amèrement exprimé, de nommer M. Bertin l'aîné à côté de Carrel. Qu'en conclure, en effet, sinon que si ce voisinage n'ho-

nore pas M. Bertin, il souille Carrel, ou plutôt moi, son ami, qui les mêle tous deux dans ma mémoire? Comment un sentiment qui me faisait honneur aux yeux de Carrel a-t-il pris, sous la plume de M. Sainte-Beuve, l'air ou d'une pauvre inconséquence d'esprit ou d'une grossière banalité de cœur? Où est donc cette *apothéose*, où j'ai couronné les noms de M. Bertin l'aîné et de Carrel? A quel titre les aurais-je réunis? Ce ne pouvait être que comme écrivain; mais, outre que je ne place aucun écrivain polémique à côté de Carrel, M. Bertin l'aîné, autrefois écrivain très habile, à ce qu'on dit, n'en est pas un pour moi, qui n'ai jamais lu une ligne de lui. Est-ce parce que, dans des circonstances très différentes, dans des écrits très distincts, de la même plume dont j'ai loué Carrel, il m'est arrivé de parler avec reconnaissance des lumières et de la haute intelligence de M. Bertin l'aîné? Mais la première fois, je le répète, ç'a été dans *le National*, avec l'approbation entière de Carrel, sous sa responsabilité vis-à-vis de ses amis, et en mettant le nom de M. Bertin l'aîné à côté et presque sous la garantie du sien; la seconde fois, ç'a été à propos de M. de Châteaubriand, dans une occasion naturelle, et sous l'autorité, encore si forte, de la mémoire de Carrel, ma seconde conscience, lequel n'eût pas désapprouvé, ce semble, que je fisse dans une *Revue* ce que j'avais déjà fait, avec son assentiment, dans *le National*. Est-ce donc là une *apothéose* commune? En confondant sous la même qualification deux sentimens fort différens, mon respect pour M. Bertin l'aîné et mon culte de cœur pour Carrel, M. Sainte-Beuve ne m'a-t-il pas exposé à être jugé par les autres plus sévèrement que je suis certain qu'il ne me juge lui-même? En laissant les deux choses séparées, et chacune avec son vrai caractère, il ne m'eût pas nui sans le vouloir, et il aurait eu, de plus, l'honneur d'être de l'avis de Carrel. Quand j'écrirai la vie privée de cet homme à jamais regrettable, tâche sacrée que m'ont confiée ses plus chères affections et ses amis les plus proches, j'essaierai de montrer de quelle ame venaient cette délicatesse supérieure et ce tact des convenances morales, qui n'ont pas pu transpirer dans sa vie publique, ou qui ont échappé à l'œil un peu grossier des partis.

Je vais répondre, en finissant, au dernier grief, lequel porte sur le motif qui m'aurait déterminé à défendre les principes classiques. Quoique ce grief soit littéraire, comme il s'agit toujours de ma conduite et point de mon esprit, je ne sors pas de mon dessein en y répondant, outre que je défends encore mes principes et non ma personne, en disant brièvement ce qui m'y a ramené et ce qui m'y maintient.

C'est, je crois, l'éternelle vertu de ces principes, que l'étude et le bon sens y réconcilient bientôt tous les hommes naturellement droits, qui en ont été distraits ou éloignés par les caprices littéraires contemporains.

Puisque M. Sainte-Beuve m'a loué de mon bon sens, j'allais dire, puisqu'il m'en a accablé, je ne serais pas mal venu à l'assurer que ce n'est pas un choix calculé, une décision après des tâtonnemens, une place vacante que j'ai enfin trouvée, un rôle à prendre parce qu'il était le seul qui ne fût pas pris, mais ce même bon sens dont il me loue qui m'a retiré des théories nouvelles où, d'ailleurs, *« je n'avais pas donné en plein, »* comme cela m'a été dit d'autre part, assez peu élégamment. Au plus fort de ma confiance, je me souviens que je faisais une distinction fort commune, fort peu ingénieuse, mais par laquelle je devais revenir au vrai, entre les *monumens* des XVIIe et XVIIIe siècles, et les *essais* de la nouvelle école. C'était la planche de salut que, par une prévision d'instinct, je m'étais préparée en cas de naufrage. Si aujourd'hui j'ai une foi si ferme à ces principes, c'est que je sens bien que je ne les ai pas pris comme le costume d'un rôle, mais qu'ils me sont venus naturellement, et au moment même où mon imagination (je voudrais trouver un mot plus modeste pour qualifier ce qui n'est pas proprement ma raison) forgeait des subtilités pour justifier ma complicité momentanée dans les nouvelles doctrines. Il en a été de mon changement littéraire comme de mon changement politique. De même que le doute s'était glissé sous mes phrases de rhétorique ministérielle, et qu'au moment même où j'avais acquis par l'exercice la langue spéciale, je sentais se dessécher l'espèce de sympathie passagère qui m'avait fourni un moment les idées, de même le bon sens classique m'est revenu au moment où j'avais assez corrompu mon langage par la recherche et la subtilité, pour être encouragé et même goûté par quelques écrivains allemands. Le premier de ces changemens devait amener le second, car le corollaire naturel d'une politique nationale, c'est une littérature nationale, et je ne pouvais désirer que la France fût grande au dehors, écoutée, et, moralement au moins, obéie, sans demander que la langue française conservât les qualités qui font arriver les idées françaises au plus grand nombre d'intelligences possible. Ç'a été la pensée, ou, si l'on aime mieux, le *lieu commun* que j'ai constamment défendu dans mes travaux de critique au *National*, avec le suffrage et quelquefois l'appui direct de Carrel, lequel ne dédaigna pas de me venir en aide, et de confirmer à la fois, par de bonnes raisons et par d'admirables pages de prose, ma théorie de l'innovation dans la tradition.

Je ne réclame pas le droit d'*inspiration* que M. Sainte-Beuve me refuse, et qu'il ne conçoit que pour une forme particulière d'ouvrages, appelés par lui ouvrages d'art; mais j'aurais pu désirer qu'il reconnût que le mouvement d'esprit plus humble, plus bourgeois, qui m'a ramené aux idées classiques, et qui m'y fait persévérer plus que jamais, pouvait avoir

quelque chose de commun avec l'inspiration propre aux écrivains d'*art*, qui serait d'avoir été sincère et spontané comme elle. Puisque dans toute cette réponse, je me suis exposé à l'inconvénient de paraître faire *mes mémoires*, et que j'ai voulu donner raison à M. Sainte-Beuve pour le reproche qu'il m'a fait d'outrecuidance, que puis-je risquer de pire à raconter comment mon retour aux doctrines classiques a eu toute la vivacité et toute la soudaineté d'une inspiration? Aussi bien, je suis de ces fidèles qui aiment leur croyance plus qu'eux-mêmes, et qui, au besoin, immoleraient leur amour-propre pour les mieux défendre. Ce fut après la révolution de juillet que je sentis les premiers dégoûts, non pour les talens nouveaux dont je suis resté l'admirateur réservé, mais pour les théories dont ils autorisaient leurs défauts, et pour leurs mépris des *vieux* des derniers siècles, comme disait la bonne Mlle de Gournay des poètes de l'école de Ronsard. Soit que ce grand évènement eût tué d'un coup toutes mes sympathies pour les petits effets de style, soit qu'il m'eût vieilli, je vis que je cessais tout à coup *d'être attentif au mouvement littéraire de* 1829, et que l'indifférence était arrivée avant que la foi eût été complète. Un voyage en Angleterre m'acheva. J'avais apporté pour les soirées et pour les jours de pluie un Homère et un La Fontaine, deux grands maîtres, fort généreusement tolérés par la nouvelle école, qui m'eût volontiers autorisé à les emporter. Peut-être même ne les avais-je pris qu'avec l'idée qu'ils ne pouvaient me rendre que modérément classique. La saison étant fort pluvieuse, j'eus tout le loisir de lire ces deux poètes incomparables, lesquels ont eu à la fois l'inspiration et le bon sens : c'était tout mon plaisir et tout mon repos, après de longues promenades dans les rues de Londres, au milieu de toutes ces merveilles de bon sens, de civilisation, de raison pratique, de *comfort*, dans cette nation qui a fait, en quelque sorte, l'histoire de chaque besoin et des mille manières dont les individus l'éprouvent, et qui a pourvu à tout par l'intelligence accumulée de ses générations à la fois si fidèles à la tradition et si inventives. J'oserais conseiller à tout père de famille, dont le fils aurait la tête faible et incertaine, de l'envoyer en Angleterre, dans ce pays où la logique pratique est dans l'air, où on la reçoit par tous ses sens, et où on la foule sous ses pieds. Si, d'ailleurs, ce fils entendait assez la langue d'Homère, ou seulement celle de La Fontaine, pour en faire des lectures et corriger les influences trop prosaïques, je ne doute pas que son esprit ne se raffermît, et qu'il ne revînt de son voyage sain et assuré pour le reste de sa vie.

Pour moi, je revins d'Angleterre entièrement guéri. Je ne comprenais plus les livres que j'avais aimés, et je commençais à aimer les livres que je n'avais pas encore compris. Mon embarras fut grand d'abord, quand je me trouvai tout-à-fait changé pour les écrivains, ne l'étant pas encore

pour les hommes; et cet embarras se montra dans deux articles, où, tout en louant M. Victor Hugo, je déclarais la poésie impossible, et la montrais mourante entre les mains les plus poétiques de l'époque. Peu à peu je me retirai des hommes, afin de mettre ma conduite en harmonie avec mes nouvelles croyances, qui sont les vieilles croyances, et de ne pas en abaisser la majesté devant les exigences d'amour-propre et l'insatiable besoin de flatterie, qui sont le trait distinctif des chefs d'école, non-seulement de ce temps-ci, mais de tous les temps. Rendu à moi-même, je défis ce que j'avais fait. Je pris le dégoût du neuf qui n'est pas le vieux senti et pensé de nouveau par un esprit sain, de la couleur qu'on broie sur des mots sans idées, et des images qu'on a sans imagination; je lus les grands écrivains, et je vis que tout leur secret, au lieu d'être un mystère entre eux et leur muse, était d'avoir sur un sujet assez d'idées et de convictions pour en être émus jusqu'au fond de leur être, et pour sentir le besoin de les répandre au dehors; que ce qui les rend si naturels est que leur pensée a été trop abondante et trop pressée de sortir pour supporter les lenteurs et les puérilités de la recherche du style, et que ce qu'ils travaillaient surtout, c'était la pensée, s'abandonnant à l'émotion intérieure pour tout ce qui est d'ornement dans le style, pour toutes ces richesses d'exécution, qui ne sont que misères, séparées de la pensée. Appliquant ces idées à ma propre conduite, je sentis que, puisque j'avais osé prendre la plume et me donner pour écrivain, malheureusement plus par cette vocation vague que se sentent tous les jeunes gens dans un pays où la presse est libre qu'avec des forces réelles et un but sérieux, je devais acquérir sur un point, si humble qu'il fût, assez d'idées et de convictions pour en écrire avec quelque autorité, et pour qu'on reconnût que j'avais pris la plume, non du droit supérieur et individuel que s'attribue l'école nouvelle, mais parce qu'il y avait lieu et convenance à le faire. Or, cette inspiration de bon sens dont je me suis vanté plus haut, des jours de plus sur la tête, un peu plus de cette expérience de la vie qui fait comprendre les grands écrivains, lesquels ne sont que de grands peintres ou de grands historiens de la vie, deux ou trois de ces évènemens domestiques qui mûrissent l'homme rapidement en développant son cœur, m'avaient ramené naturellement à l'admiration des chefs-d'œuvre de notre langue, et à l'intelligence de la tradition dans les choses de littérature. Ce fut là le point où je me concentrai, où je m'enfermai, comme dans une solitude féconde, où j'amassai des réflexions et des pensées; il était modeste, il était proportionné à mes forces, puisque je m'y suis assez distinctement établi pour que M. Sainte-Beuve ait bien voulu y voir un rôle habilement choisi et bien rempli. Ce n'était pourtant que l'humble rôle d'un admirateur du passé défendant les grandes traditions littéraires, à côté d'autres hommes qui défendent

les grandes traditions de liberté politique, d'honneur national, de religion, de morale publique et privée. Mais cette admiration, que, dans un autre temps, j'aurais obscurément emportée avec moi, ou exprimée innocemment dans quelques écrits sans utilité, parce qu'ils auraient été sans contradicteurs, devait prendre le caractère d'une lutte à l'époque où nous vivons, à cause des contradicteurs, qui ont voulu nous la disputer, à moi et à tous ceux qui la partagent. Dès-lors, ce qui n'eût été qu'une bonne et honnête habitude d'esprit, est devenu une foi vive, inquiète, agressive, comme toute foi disputée, et qui a su quelquefois se défendre avec succès, si j'en crois les endroits bienveillans de l'article de M. Sainte-Beuve.

Telle est l'histoire exacte de mes opinions littéraires. Je me diminue peut-être en me défendant de m'être conduit par ambition, car l'ambition suppose le caractère et la volonté, et ce n'est pas peu douer un homme, quelle que soit l'intention, que de le douer en ce temps-ci de caractère et de volonté. Mais j'aime trop mes croyances pour dire que je me suis servi d'elles comme d'une gymnastique d'esprit, dans un but même *noble*, quand il est vrai que c'est en devenant plus sérieux, plus désintéressé, plus modeste, que je me suis élevé jusqu'à elles. Ceux que M. Sainte-Beuve me fait l'amitié, je parle sérieusement, d'appeler mes ennemis, et que j'appellerai simplement des personnes qui ont quelque intérêt littéraire à voir ruiner mes opinions par ma conduite ou par mon insuffisance générale d'écrivain, pourront triompher de ce que cette histoire de mes opinions n'est après tout que celle de mes contradictions. C'est vrai, je m'y suis exposé. Mais l'opinion dont je suis revenu m'a pris à vingt-deux ans et m'a quitté à vingt-cinq : celle qui la remplace a déjà quelques années, et j'ai toute ma vie pour la fortifier et la défendre. J'aime mieux, pour ce qui me regarde, que ce soit l'homme mûr qui corrige l'enfant que l'enfant qui corrige l'homme mûr. Plus que jamais je tiens à ma foi, parce que je sens que je lui dois le peu que je vaux, parce qu'elle m'épargne tout effort factice, parce qu'elle me fait voir clair au fond de moi-même, et me préservera, j'espère, de rien soulever sur mes épaules que mes épaules ne puissent porter, parce qu'elle m'a débarrassé des incertitudes et de l'orgueil de l'autocratie individelle, cette maladie de tant d'écrivains de ce temps-ci, qui se surfont et qui s'ignorent; parce qu'elle a mis mes actions d'accord avec mes écrits; parce qu'elle me donne la tranquillité d'esprit et me garde de toute envie, jalousie et amertume contre les personnes, tout en augmentant en moi la disposition à admirer; parce qu'elle me rend docile aux conseils de ceux qui me croient digne d'en recevoir, et reconnaissant même pour les sévérités où se montre un fonds d'estime; parce qu'elle m'a

inspiré, après la lecture de l'article auquel je réponds, d'écrire à M. Sainte-Beuve une lettre de remerciemens dont je suis sûr qu'il n'a pas suspecté un moment la sincérité.

Avant de lire cet article, que j'ai désiré, que j'ai demandé peut-être, non pour l'avoir de complaisance, comme on a pu en juger, mais pour apprendre du plus ingénieux et du plus sagace contradicteur de mes doctrines, par où je pouvais soit les exagérer, soit les mal défendre, j'avoue que j'ai craint un moment pour ma foi : j'étais comme un chrétien du IVe siècle, attendant avec angoisse les savantes et spécieuses attaques de quelque Libanius. Cette crainte est passée. J'ose dire que ma foi est restée intacte, et que M. Sainte-Beuve non-seulement ne l'a pas ébranlée, mais qu'il l'a enfoncée plus avant en moi, en en faisant honneur à mon bon sens, en lui donnant l'importance d'un plan de conduite suivi avec habileté, en la déclarant d'ailleurs bonne en soi, et utile à tous. Une fois assuré qu'il n'avait pu ni voulu m'ôter ma foi, quelle bonne grace aurais-je eue à me fâcher de critiques, dont quelques-unes, complices de ma propre conscience, m'avertissent de ce qui me manque encore pour que mes écrits soient à la hauteur de mes principes, dont quelques autres me reprennent de certains restes du vieil homme qu'il est trop vrai que je n'ai pas dépouillé tout-à-fait, dont celles où la forme était plus sévère que le fond ont été adoucies par le baume d'une lettre amicale? Entre honnêtes gens qui se contredisent, doit-il y avoir place pour des ressentimens de Trissotin?

Je suis, monsieur et ami, votre tout dévoué

NISARD.

15 novembre 1836.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1836.

Nous sommes habitués, dans notre époque, aux choses bizarres qui, dans d'autres temps, eussent fait jeter de longs cris d'étonnement, et le sens public est blasé sur les évènemens imprévus. Cependant l'affaire de Strasbourg a paru nouvelle et étourdissante. A six heures du matin, un jeune homme se présente dans une des casernes d'une de nos villes les plus fortes : Que voulez-vous? lui demande-t-on. — La couronne de France. — Comment? — Je demande le trône de France, je suis l'empereur, je suis Napoléon II. — Dans quelle atmosphère d'illusions et de folles chimères, les amis et les complaisans des Bonaparte les ont-ils fait vivre pour avoir pu pousser à une telle équipée un noble et généreux jeune homme, qui paraît autant aimer la France qu'il la connaît peu? Le nom de l'empereur est la gloire et l'idole de la France; mais il brille seul aux yeux et dans l'imagination du pays, et sa famille ne saurait s'autoriser de cet éclat exceptionnel. L'intervention de Napoléon dans l'histoire de la révolution française a été un de ces faits extraordinaires qui viennent en aide, à de longs intervalles, aux destinées de l'humanité. Mais ces rôles gigantesques finissent avec l'homme; on ne peut ni les continuer, ni les doubler; rien n'est personnel comme la gloire, on ne saurait la détourner comme un fleuve docile pour arroser des terres ingrates. D'ailleurs l'œuvre de Napoléon perdrait son sens novateur et révolutionnaire, si l'empereur cessait d'être seul de son nom dans l'histoire, et si on lui fabriquait une légitimité. Au surplus l'échauffourée de Strasbourg n'a laissé aucun doute sur les sentimens du pays; le blâme a été aussi général que l'étonnement, et l'armée s'est trouvée aussi offensée que la nation de l'inconcevable étourderie avec laquelle on venait lui demander de violer ses sermens et de disposer du trône. L'orgueil du citoyen a été blessé sous l'uniforme du soldat, et l'on a pu se convaincre que sous les drapeaux il n'y avait pas de prétoriens, mais des hommes libres. Le prince Louis, qui a passé la nuit du 11 au 12 novembre à la préfecture de police, a écrit au roi une lettre pleine de convenance et de nobles sentimens, où il le remercie de la manière dont son sort a été réglé, où il exprime ses regrets

de se voir séparé de ses compagnons d'infortune, où il supplie le roi d'étendre sur eux sa clémence. C'est à Lorient que le jeune prince s'embarque pour les Etats-Unis. Il sera bientôt suivi par sa mère, qui abandonne définitivement la Suisse et renonce à l'Europe. C'est sans doute une triste destinée pour la famille de l'homme qui a porté si haut la gloire du nom français, d'être obligée de vivre exilée de la France, et l'on ne peut sans douleur contempler la fatalité tragique qui veut que les parens de l'empereur ne soient ni rois ni citoyens.

Un évènement bien autrement grave que l'échauffourée de Strasbourg occupe les esprits depuis quelques jours : c'est le mariage du roi de Naples avec la fille du prince Charles, l'archiduchesse Thérèse ; ce mariage, qui paraît certain, enlève une femme au duc d'Orléans, un mari à une de ses sœurs, et met de plus en plus à découvert la situation du gouvernement et de la dynastie de 1830 vis-à-vis l'Europe. Si le roi de Naples eût épousé une princesse d'Orléans, la branche cadette eût entièrement pris la place et la politique de la branche aînée, et elle eût continué par cette alliance l'antique solidarité des Bourbons de Naples et de Versailles. D'un autre côté, M. de Metternich, en donnant une archiduchesse au cabinet de Neuilly, eût reconnu qu'à ses yeux la maison d'Orléans était entièrement substituée à la maison de Bourbon, et cette alliance eût fait entrer la dynastie nouvelle dans la famille *légitime* des rois. Il y avait quelque bonhomie à se bercer de cette espérance, et cependant un rusé diplomatique s'est pris à cette illusion comme à un piége. M. de Talleyrand revint de Londres, il y a plusieurs mois, fort irrité contre les whigs et lord Palmerston. *L'alliance anglaise nous a donné tout ce qu'elle peut nous donner*, disait-il alors, *il faut nous tourner vers le continent.* Dans cette pensée, M. de Talleyrand conseilla de faire voyager les princes, de demander une archiduchesse, convaincu qu'on ne la refuserait pas. Il est possible qu'on ne l'eût pas refusée, mais à la condition que notre politique fût restée armée pour la cause constitutionnelle. Il est possible que si, comme le voulait le cabinet du 22 février, on eût prêté à l'Espagne un appui positif et puissant; que si, au lieu de laisser le traité de la quadruple alliance sans conséquences et sans portée, on eût montré la volonté ferme de maintenir et de défendre une Europe constitutionnelle à Madrid, à Lisbonne, à Bruxelles, à Stuttgard, à Carlsruhe, sur les bords du Rhin et des Pyrénées, on eût entraîné Naples dans sa sphère, et assez intimidé l'Autriche pour lui faire peser les conséquences d'un refus. Peut-être alors M. de Metternich eût pensé qu'avec un pareil système de force et de modération, la France était assez redoutable pour qu'on dût rechercher son alliance. Mais, au lieu de cette politique digne et habile, on a désarmé, on a abandonné l'Espagne à elle-même, on a relevé par une inaction volontaire la cause et la fortune de don Carlos. Qu'est-il arrivé? L'Europe, n'ayant plus rien à craindre, n'a rien ménagé. La cour de Naples, le roi et le prince de Salerne, propre frère de la reine des Français, se sont tournés du côté de l'Autriche. Le prince de Salerne est parti de Paris pour Vienne avec des passeports français, et, sous l'inspiration de M. de Metternich, a trahi des espérances conçues,

et les convenances de famille. Du même coup, la cour de Vienne supplante à Naples l'influence française, envahit moralement toute l'Italie, tient en échec le gouvernement français en lui refusant une alliance de famille, et obtient tous ces résultats, après avoir annulé la quadruple alliance.

La leçon est forte; profitera-t-elle? On a voulu continuer l'ancienne politique, l'Europe s'y refuse; on a voulu conserver l'antique influence des Bourbons à Naples, l'Autriche y triomphe. On veut entrer dans la famille monarchique de l'Europe, on est repoussé. Les alliances politiques ne s'accordent jamais à la faiblesse qui les recherche, mais à la force qui les commande. Le gouvernement n'obtiendra rien parce qu'il a tout accordé.

Au reste, ce sont là plutôt désagrémens de cour que disgraces nationales. M. de Metternich sert plus qu'il ne pense la cause constitutionnelle de l'Europe; il semble se fortifier pour un temps à Naples, mais il ne se lie pas à la France, et n'embarrasse pas notre politique d'une alliance qu'il faudrait rompre un jour : il vaut mieux pour la France une princesse qu'elle ira chercher dans une petite cour, que des engagemens avec l'Autriche. La nouvelle du mariage de l'archiduchesse Thérèse avec le roi de Naples a donné naissance à un bruit des plus étranges. On prêtait à quelques hommes politiques le projet d'une alliance entre le duc d'Orléans et Mademoiselle, sœur du duc de Bordeaux. Cette singulière imagination est venue jusqu'aux oreilles du prince royal, et l'a fort irrité; elle a remué chez lui toutes les passions nationales, et il a manifesté son étonnement qu'une pareille pensée pût être attribuée, même sans raison, à quelques ministres du gouvernement de 1830. Il faut avouer, en effet, que le ministère du 6 septembre compte de singuliers appuis, et que les naïvetés contre-révolutionnaires de quelques-uns de ses amis sont tout-à-fait édifiantes.

Pendant que nous abandonnons, en ce qui nous concerne, le traité de la quadruple alliance, l'Angleterre fait triompher son influence et sa domination à Lisbonne. La constitution de 1822 est renversée, et la charte de don Pedro rétablie. La reine, avec l'assistance de Saldanha, de Palmella et de Carvalho, qu'elle a remis à la tête des affaires, a proclamé de nouveau la charte que son père donna au Portugal, à Rio-Janeiro, le 29 août 1826. La flotte anglaise est restée immobile dans la rade, prête à soutenir, s'il était nécessaire, le changement désiré et préparé par la politique britannique. La population n'a manifesté aucune résistance, et la constitution de 1822 semble avoir succombé définitivement.

Nos différends avec la Suisse sont entièrement terminés, et la France se déclare satisfaite des explications données par la diète. Il est évident que ni la France n'a voulu arracher à la Suisse d'humiliantes réparations, ni la Suisse insulter la France, et violer les convenances et les principes du droit des gens. Il est heureux pour les deux pays que cette malencontreuse affaire ait trouvé un prompt dénouement, et les organes de la publicité doivent s'attacher à calmer toutes les irritations. La France et la Suisse restent et veulent rester éternellement amies. Ce fait a dû triompher de toutes les maladresses, des intrigues et des obscurités que pré-

sente l'affaire Conseil. De quelle police secrète cet homme était-il l'agent? Au profit de qui espionnait-il? Toute cette histoire est encore fort louche; mais, heureusement, la réconciliation des deux pays ne dépendait pas de son éclaircissement.

M. Molé, qui a déployé dans les affaires de la Suisse une intelligente rapidité, vient de dissoudre à Pau un congrès absolutiste au petit pied. On se rappelle que les chargés d'affaires d'Autriche, de Prusse, de Naples, ont dû quitter Madrid après la proclamation de la constitution de 1812. Ces chargés d'affaires avaient trouvé commode de s'établir à Bayonne pour y seconder don Carlos de leurs intrigues; puis, ils se rendirent de Bayonne à Pau, dans la crainte d'éveiller l'attention du gouvernement français. Mais ces petites menées n'ont pas échappé aux regards de M. Molé, et le président du conseil a écrit aux cours d'Autriche, de Prusse et de Naples, qu'elles eussent à rappeler leurs agens. En général, M. Molé favorise la cause constitutionnelle autant qu'il le peut, lié par un système d'inaction complète; mais tout son bon vouloir ne peut corriger l'ingratitude d'une fausse situation.

On travaille au ministère de l'intérieur comme si on s'attendait à une réélection générale. De grandes mutations se préparent, dit-on, dans les préfectures et les sous-préfectures. On pèse les dévouemens, on compare les mérites et les habiletés, on apprécie les nuances. On dit que le sous-préfet d'Aix, dont le zèle paraît un peu tiède, est inquiété dans sa position, et on irait ainsi jusqu'à menacer la réélection de M. Thiers. Si M. Guizot a surtout insisté pour l'éloignement de M. de Montalivet du ministère de l'intérieur, c'est que ce dernier avait déclaré qu'il ne se prêterait jamais à écarter de la chambre des hommes qui n'avaient d'autre tort que de n'être pas les amis politiques de M. Guizot, mais dont la capacité et le patriotisme étaient utiles au pays, comme MM. Dufaure, de Malleville, de La Redorte, Vivien, Felix Réal, Roger; cette impartialité ne saurait convenir à M. Guizot. Le ministère veut aussi bien écarter le centre gauche que la gauche; on n'a pas perdu l'espoir d'obtenir du roi une dissolution, si la chambre se montre difficile, défiante et sévère, et l'on travaillera aux élections suivant ces trois degrés : d'abord on ordonnera aux préfets d'appuyer tous les doctrinaires purs, puis les hommes du centre droit, enfin les hommes de la droite. Ordre de soutenir les candidats royalistes contre les hommes nouveaux de la révolution de 1830. De leur côté, les royalistes sont résolus d'aller aux élections prochaines, et de prêter le serment exigé : ils ont adopté la maxime : *Dolus an virtus, quis in hoste requirat?* Recherchés et flattés par MM. Guizot et Gasparin, ils trouvent qu'il y aurait folie à ne pas profiter de la faveur des circonstances.

Sans doute, un gouvernement ne saurait être intolérant, exclusif, et ne doit pas ressembler à un parti; mais il doit attendre qu'on vienne à lui pour tendre la main, et certains membres du ministère ne l'entendent pas ainsi. On écrit en Vendée, on correspond avec les évêques, on offre des faveurs, on se présente comme les restaurateurs de la société et de la religion. *Sous l'ancien gouvernement nous avions à demander, ujour-*

d'hui on vient nous offrir ; voilà ce qui se dit en Bretagne. Cependant, et ils n'ont pas tort, les partisans de l'ancienne dynastie prennent ce qu'on leur offre, sauf, plus tard, à se servir, comme ils l'entendront, des faveurs et des positions acceptées.

Les députés commencent à revenir; ils s'informent de la situation, rapportent les impressions de leurs commettans, et le ministère conçoit de vives inquiétudes sur la session qui doit s'ouvrir dans les derniers jours de l'année. Il ne faut pas s'attendre que la chambre renverse le cabinet par une adresse *ab irato*; cela n'est ni dans son tempérament, ni même dans la situation. Mais la chambre apportera des dispositions fort sérieuses à l'examen de la politique du 6 septembre; elle sera peu disposée à se payer de lieux communs usés et de déclamations vieillies : on sent de tous côtés qu'il s'agit de savoir aujourd'hui où ira le pouvoir, s'il saura comprendre ses véritables intérêts, les avertissemens que lui envoie l'Europe par ses dédains et les refus d'alliance, la nécessité d'une influence active au profit de la cause constitutionnelle. La situation ess neuve et difficile; car, en politique, le triomphe remporté sur certaint obstacles vous met en face de la nécessité d'être quelque chose par vous-même.

L'ouverture d'un second Théâtre-Français est aujourd'hui décidée; la signature ministérielle est enfin obtenue, et M. Gasparin recueille les félicitations non-seulement de la presse ministérielle, mais bien aussi, et cela ne nous étonne nullement, celles de la presse habituée à l'indépendance et au libre jugement. Pour nous, sans apporter dans cette question aucune prévention hostile, nous attendrons l'événement, et nous ne prononcerons qu'après avoir vu à l'œuvre l'élu de M. Gasparin et les poètes qui lui promettent leur appui. Ce n'est pas timidité de notre part, c'est justice.

Notre franchise est trop connue, et a soulevé trop de récriminations, pour que nous prenions la peine d'expliquer notre attitude expectante, et le silence que nous croyons devoir garder. Nous ne réprouvons pas les éloges accordés à M. Gasparin; mais, avant de nous mêler aux panégyristes et d'unir notre voix à ce bruyant cantique, nous pensons qu'il n'est pas inutile de peser les motifs de la décision ministérielle. Or, il faut l'avouer, MM. Victor Hugo, Casimir Delavigne et Alexandre Dumas, sollicitant l'ouverture d'un second Théâtre-Français, ressemblent volontiers à des hommes qui, au milieu de la plaine, se plaindraient de ne pouvoir respirer. Le Théâtre-Français et la Porte-Saint-Martin n'ont jamais, que nous sachions, refusé d'ouvrir leurs portes à deux battans, toutes les fois qu'il a plu à ces messieurs de dire : Nous voici. Si quelqu'un a des griefs à élever contre MM. Jouslin de Lasalle et Harel, ce n'est assurément aucun de ces écrivains. Pourquoi donc MM. Delavigne, Hugo et Dumas ont-ils sollicité l'ouverture d'un second Théâtre-Français? N'est-ce pas tout simplement pour avoir à leur disposition un directeur et des acteurs nés de leur seule volonté, pour régner sans partage et sans contestation sur une scène qui fût leur chose,

en un mot pour être maîtres dans une maison qu'ils auraient bâtie? Nous désirons que l'avenir démente et réfute nos prophéties; mais, à vrai dire, nous ne l'espérons guère. Pourquoi M. Gasparin, ou plutôt M. Guizot caché derrière M. Gasparin, a-t-il signé l'ouverture d'un second Théâtre-Français? N'est-ce pas tout simplement pour obtenir les louanges de MM. Dumas, Hugo et Delavigne? Nous inclinons à le penser, tout en souhaitant que nos conjectures ne se vérifient pas.

Vainement objecterait-on que la scène de la rue Richelieu est envahie par l'ancien répertoire; tout en admettant le mauvais vouloir des comédiens émérites, des sociétaires entêtés, nous croyons que M. Jouslin, administrateur intelligent, ne résistera jamais à l'évidence des recettes, et qu'il sera, en toute occasion, de l'avis de la foule; car il n'a aucune opinion littéraire à soutenir. Si donc le triumvirat poétique a demandé l'ouverture d'un nouveau théâtre, l'envahissement de la scène de la rue Richelieu n'entre pour rien dans leur demande; et le ministre en sait là-dessus autant que nous. Il n'a vu dans sa signature qu'une occasion de popularité. Reste à savoir si MM. Delavigne, Dumas et Hugo disposent de l'opinion: l'avenir nous l'apprendra.

— M. Émile Souvestre, l'auteur des *Derniers Bretons*, vient de publier un nouveau roman, *Riche et Pauvre* (1). Dans un cadre nettement défini, l'auteur a développé les conditions dramatiques de son talent. Il a su éviter de créer deux types qui n'auraient rien d'humain: un riche toujours criminel, un pauvre toujours vertueux. Ces deux hommes, placés vis-à-vis l'un de l'autre dans le monde, ne se combattent point sans motifs ni relâche; ils poursuivent leur route, chacun avec les moyens dont il dispose; et si tout réussit au riche, si tout manque au pauvre, c'est que la société le veut ainsi. Cette fable touchante, pleine de naturel et de vérité, dont l'Allemagne et la France sont tour à tour le théâtre, se termine par un appel à la vie sociale, qui doit tenir lieu au pauvre de la vie de famille. Nous reparlerons de ce livre, qui est appelé à un légitime succès.

— Le nouveau volume publié par M. Prosper Mérimée sur son voyage archéologique dans l'ouest de la France, ne le cède en aucun point aux notes de son *Voyage dans le midi*. C'est toujours le même amour pour la vérité, la même clarté dans l'exposition des renseignemens recueillis, la même impartialité, le même dédain pour les conjectures hasardées. C'est avant tout un livre utile, un livre de science, où l'abondance des faits se concilie heureusement avec la sobriété de la parole. Il est à souhaiter que M. Prosper Mérimée continue l'exploration archéologique de nos provinces.

(1) 2 vol. in-8°, chez Charpentier, rue de Seine, 31.

F. Buloz.